NUMÉRO 1010

1er Octobre 1947

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

GAZETTE

LE
MERCVRE DE FRANCE
fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947.

PRIX ACTUELS :

		France et Union française	Étranger plein tarif postal	Étranger demi-tarif postal
ABONNEMENTS : un an ~~660~~ fr.		627 fr.	770 fr.	710 fr.
six mois ~~345~~ fr.		328 fr.	400 fr.	370 fr.

LE NUMÉRO ~~: 60 francs~~. 57 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).

Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris.

Manuscrits

Les auteurs non avisés dans les trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les retirer aux bureaux du MERCVRE, où ils restent à leur disposition pendant trois mois encore. Passé ce délai les manuscrits ne sont pas conservés.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut désormais être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement soit en cours d'abonnement.

A défaut de cette demande, elle continuera à être envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de dix francs en timbres.

Baisse de 5 %

Les prix indiqués ci-dessus tiennent compte de la baisse de 5 %.

Conformément à une décision du Syndicat de la Presse périodique, tous les abonnés de France et de l'Union française ayant payé leur abonnement à l'ancien prix seront crédités de 33 francs (abonnement d'un an) ou de 17 francs (abonnement de six mois). Une note ultérieure précisera les modalités d'application de cette mesure.

UNE LETTRE POLITIQUE DE VICTOR HUGO

Au mois d'août 1892, *Anatole France vint goûter quelque repos dans la solitude, à l'ancien prieuré de Saint-Thomas. Il aimait cette retraite verdoyante du Laonnois. Son isolement y était plus profond que dans la propriété de Capian — chez ses amis Arman de Caillavet — où il passait, à l'ordinaire, chaque automne.*

Il ne voyait guère que son plus proche voisin, vieil habitant du pays, fort original, qu'il appelle « l'Ami Jean », de son vrai nom Auguste Froment, dit « le Grand-Maître » : c'était une sorte de villageois très cultivé, un peu misanthrope, vivant à l'écart, cultivant son jardin et soignant ses ruches, comme le sage des Géorgiques.

Anatole France lui consacra, au Temps, *une chronique intitulée* Le Prieuré (1) *où il rapporte quelques propos du « Grand-Maître »...*

Notre ami Pierre Rameil (2) *nous a parlé souvent de ce curieux homme. Il l'avait connu autrefois, dès ses premiers séjours dans ce même prieuré qu'il devait acquérir plus tard, — et que la dernière guerre, hélas! a terriblement endommagé. Il prenait plaisir, lui aussi, à s'entretenir familièrement avec le père Froment. Or, dans une de leurs conversations, le vénérable ermite lui parla de Victor Hugo, dont il gardait pieusement une lettre jaunie. Cette lettre, Pierre Rameil désira*

(1) 7 août 1892. Cf. à ce propos Charles Braibant : *Le secret d'Anatole France*. Denoël, 1935 (pp. 223-224).

(2) Pierre Rameil (1878-1936). Député, puis Sénateur des Pyrénées-Orientales. Fut longtemps Rapporteur, à la Chambre, du Budget des Beaux-Arts. Ami des artistes et des écrivains. Sous-secrétaire d'Etat (Beaux-Arts et Enseignement technique dans le dernier ministère Briand). Saint-Georges de Bouhélier dit de lui : « Il a servi les arts, tous les arts, toutes les formes de la beauté et du génie humain ».

la posséder, à cause surtout de son contenu, qui lui parut assez pittoresque...

Il était difficile de refuser quelque chose au charmant Rameil. Edouard Herriot a dit de lui : « Il était élégant avec simplicité, non pas à la manière un peu compliquée des personnages célébrés par son concitoyen Hyacinthe Rigaud, mais d'une façon à la fois juvénile et cavalière, dans le style de ce Cid *qu'il aimait. On lui était reconnaissant d'apparaître comme un exemplaire précieux de cette race française qui sut fondre dans la plus sûre des unités nationales les apports de chaque région* (3) *»...*

Bref, Auguste Froment lui fit don de l'autographe convoité... Pierre Rameil nous a dit à maintes reprises : « Je vais vous montrer la lettre de Victor Hugo. » Mais il la cherchait en vain. Elle demeura égarée durant vingt-cinq ans!

Ces jours derniers, Marie-Thérèse Beaudier, la « fille d'élection » de Pierre et de Marie-Louise Rameil, rangeant et classant de volumineuses archives, vient enfin de la découvrir, et nous l'a aussitôt communiquée. Nous l'en remercions vivement.

•

Vers 1842-43, *Victor Hugo hésite encore dans son orientation politique. Il a hésité longtemps. Si « l'imbécile est celui qui ne change jamais », n'oublions pas que ce grand homme avait du génie... De catholique légitimiste, il devint libéral. Le souffle démocratique de* 1830 *ne l'effleura que légèrement. En* 1841, *lors de sa réception à l'Académie, il couvre de fleurs la branche d'Orléans, et flagorne Louis-Philippe. En* 1848, *il est une des gloires de la droite, et soutient d'abord le prince Louis-Bonaparte. Ce n'est qu'en* 1850 *qu'il s'orientera nettement vers l'idée républicaine et démocratique...*

Dès 1840, *en tout cas, il s'était passionné pour la vie publique, sans trouver clairement sa voie, — désireux seulement, comme il le dit,*

... d'ajouter à sa lyre une corde d'airain...

Les républicains lui firent des avances, espérant enfin le

(3) Préface du livre posthume de Pierre Rameil : *Forces spirituelles et morales de la démocratie française*, Edit. des Presses Modernes. Paris, Palais-Royal, 1939.

fixer. « Soyez — lui suggérait le National *— soyez la force des faibles et la terreur des forts; soyez la colonne lumineuse qui brille dans la nuit de notre désert et conduit le peuple à la terre promise. C'est là une mission glorieuse, monsieur Hugo; vous êtes digne de la comprendre. » On ne peut imaginer style plus romantique!*

*Victor d'Arches, dans l'*Almanach populaire *de* 1843, *insistera encore, — avec plus de force que de talent :*

Viens avec nous, nous serons ta couronne :
Tout notre amour glorifierait ton nom!
Le peuple seul a des larmes qu'il donne;
Le peuple seul promet le Panthéon!
Dans les palais une lyre est ternie...
Viens, dans nos cœurs, l'encens te sera doux;
Notre ciel pur réclame ton génie,
Et l'avenir, l'avenir est à nous!

Résistant à l'appel de ces admirateurs emphatiques, l'illustre poète, en 1845, *entre à la Chambre des Pairs. Marrast s'écrie alors : « Victor Hugo est mort, saluez M. le Vicomte Hugo!... »*

•

En février 1842, *Charles Froment, père de l'Ami Jean, ardent républicain, et qui jouissait de quelque crédit en son département, essaie de persuader Victor Hugo de poser sa candidature dans l'Aisne.*

La réponse que l'on va lire n'est certes pas un refus. Mais elle pose deux conditions étranges, deux « obstacles » que le destinataire est invité à bien « peser » :

D'abord, Hugo ne veut, si l'on peut ainsi parler, courir sa chance... qu'avec la certitude *d'être élu. Oh! ce n'est point pour lui-même qu'il redoute un échec, une humiliation; mais c'est pour les « idées » qu'il représente, et qui ne doivent point subir d'affront...*

Quelles sont ces idées? *L'auteur renvoie à la conclusion du livre qu'il vient de publier en janvier de la même année :* Le Rhin. *A vrai dire, il n'y est guère question que de politique extérieure : repousser aux deux extrémités de l'Europe l'Angleterre et la Russie; favoriser l'agrandissement de la Prusse, qui abandonnerait toutefois à la France la rive gauche du Rhin.*

En outre, le poète veut être dispensé d' « aller sur les lieux », « si ce n'est après l'élection ». Agir autrement lui paraîtrait faire pression indiscrètement sur le Collège électoral. Un peu comme ce critique qui refusait d'assister aux pièces dont il rendait compte, afin de n'être pas « influencé »...

Charles Froment avait trop de probité pour oser garantir au poète un succès certain, surtout devant la prétention émise par le candidat de ne point visiter le « beau département » quelque temps avant le scrutin. Toujours est-il que l'affaire en resta là.

ACHILLE OUY.

Monsieur Ch. FROMENT,
propriétaire,
à SAINT-THOMAS,
par Corbény (Aisne).

Votre sympathie, monsieur, me touche profondément. Vous êtes une noble intelligence et un noble cœur. Je n'hésite pas à me confier à vous.

Je suis éligible; et, par conséquent, le jour où la France voudra me prendre, je suis là. Mes opinions sont partout dans mes œuvres. Je viens de les résumer (*ici un mot illisible*) dans la conclusion du livre intitulé *Le Rhin...*

Le député représente et sert son pays. Représenter le pays, c'est un honneur; servir le pays, c'est un devoir. Si jamais donc, il arrivait qu'au collège électoral, Victor (*sic*) soit choisi, j'accepterais les fonctions de député comme un honneur, c'est-à-dire avec reconnaissance, et comme un devoir, c'est-à-dire avec dévouement.

Cela posé, monsieur, voici deux obstacles; pesez-les bien :

1° Je ne me présenterai jamais devant un collège qu'avec certitude d'être nommé. Personnellement, je ne suis rien; mais les idées que je représente en partie sont, je crois, l'avenir même du pays. Un échec qui me frap-

perait pourrait aller jusqu'à elles. Je leur dois donc de ne pas risquer un échec.

2° Même quand je me présenterais, je ne pourrais aller sur les lieux, si ce n'est après l'élection. Pour les idées que je sers, il ne faut pas que je sois député autrement que par le choix libre, spontané et souverain des électeurs. La présence du candidat est toujours une sollicitation, et par conséquent une gêne pour l'électeur.

Je ne me dissimule pas combien ces deux obstacles sont grands. Ils m'empêcheront peut-être d'être jamais député. Je m'y résigne. Ma conscience me dit que je fais bien. La vôtre, je l'espère, monsieur, sera d'accord avec la mienne. Voyez donc, et décidez. A ces deux obstacles près, je vous appartiens.

Certes, je serais fier de représenter votre beau département, et je serais heureux de le devoir à votre noble esprit.

Maintenant, monsieur, vous me connaissez tout...

Avoir reçu votre lettre, c'est déjà pour moi un honneur. Croyez que j'y suis très sensible.

Agréez, je vous prie, l'assurance de ma vive gratitude et de ma considération la plus distinguée.

Paris, 9 mars 1842.

VICTOR HUGO.

DE L'ÉCONOMIE DE GUERRE
A L'ÉCONOMIE DE PAIX

par J. F.

Il y deux ans que la guerre a pris fin sur tous les théâtres d'opérations. Il n'est pas sans intérêt de profiter de cet anniversaire pour examiner les conditions dans lesquelles l'économie mondiale est passée du rythme de la guerre à celui d'une paix relative.

Le bilan des dommages de cette guerre est encore très difficile à déterminer, étant donné la diversité des conditions d'existence des différents peuples en cause et l'incertitude des étalons monétaires employés. Sur le plan démographique il se solde par des chiffres effrayants. En effet, la guerre 1914-18 a coûté, pendant 52 mois qu'elle a duré, la vie à plus de cinq millions et demi d'êtres humains, dont :

— 2 millions et demi de Russes
— 1.394.000 Français
— 870.000 Britanniques
— 495.000 Italiens
— 370.000 Serbes
— 250.000 Roumains

Celle de 1939-45, en six ans, provoqua la perte de près de 29 millions d'hommes, les pays les plus atteints étant, dans l'ordre :

— la Russie avec	17.000.000
— l'Allemagne	3.500.000
— la Pologne	4.900.000
— la Yougoslavie	1.700.000
— la France	600.000

Cette perte de substance humaine a provoqué dans le monde entier une crise généralisée de main-d'œuvre généra-

trice d'une insuffisance de production. Elle s'est fait lourdement sentir au cours de ces deux années écoulées depuis la fin des hostilités, qui constituent une transition de l'économie de guerre à l'économie de paix.

★

Cette période se caractérise par une lutte constante contre les conséquences inévitables de la guerre : difficultés budgétaires et pénurie des biens de consommation.

Le rétablissement de l'équilibre budgétaire est partout apparu indispensable pour éviter les dangers de l'inflation. Le budget, en effet, n'est pas une fiction comptable uniquement, mais le bilan des besoins qu'il est possible à l'Etat de satisfaire, compte tenu des ressources qu'il est possible d'obtenir après les destructions de la guerre.

Or, il n'est pas de pays où le conflit n'ait entraîné une augmentation excessive des services administratifs, parce que trop rapidement réalisée. L'excès de ces dépenses administratives a le double défaut d'alourdir exagérément les budgets et de provoquer sur le plan économique une utilisation irrationnelle de la main-d'œuvre en détournant vers des emplois non absolument indispensables des travailleurs dont l'absence se fait lourdement sentir dans d'autres secteurs.

C'est pourquoi tous les Etats ont procédé dans des proportions variables à des compressions massives des services : mais leur désir d'équilibrer les ressources et les dépenses demeure malaisément réalisable par suite de l'importance des crédits militaires que rendent incompressibles l'incertitude de la situation internationale et, pour certains Etats, des difficultés internes graves (c'est le cas notamment de la France avec ses territoires d'outre-mer d'Indochine et de Madagascar, de l'Angleterre avec la Palestine, de la Hollande avec l'Indonésie, etc...).

L'expérience de la guerre a permis de mettre au point le procédés les plus subtils, sinon pour contenir l'inflation, du moins pour en limiter les effets par le procédé bien connu dit du « circuit ». L'excédent du pouvoir d'achat distribué, par suite de l'insuffisance des ressources, par rapport aux besoins, est épongé à la fois par une fiscalité impitoyable et des emprunts nombreux, à court terme (Bons du Trésor, War Bonds, etc...).

Depuis l'armistice, la plupart des pays s'efforcent de financer le plus possible les dépenses de l'Etat par l'impôt. Les recettes atteignent des niveaux élevés et l'absence de chômage rend inutile toutes dépenses d'assistance. Par contre, des charges sociales nouvelles sont apparues, soit par l'augmentation générale des allocations familiales, soit par des régimes spéciaux d'assurance-vieillesse aux travailleurs. Elles sont la conséquence du désir des gouvernants d'atténuer les difficultés d'existence auxquelles se heurtent présentement les salariés, en leur assurant une vieillesse meilleure.

Afin d'éviter la hausse du coût de la vie et de certaines denrées, des subventions ont été attribuées par la plupart des budgets pour compenser le prix de vente de certaines denrées par rapport à leur prix de revient.

Elles ont atteint souvent des chiffres élevés, puisque, rien que pour les denrées alimentaires, elles ont représenté de 1945 à 1947 :

— aux Etats-Unis :	3.325 millions de dollars
— en Grande-Bretagne :	864 millions de livres sterling

Elles tendent à disparaître maintenant, quoique leur utilité soit encore très discutée. Elles ne représentent en fait qu'un simple transfert d'un groupe de revenus à un autre. Mais ces transferts ont le défaut d'être souvent effectués sans une discrimination suffisante entre les diverses catégories sociales et d'être, d'autre part, générateurs d'inflation lorsque leur taux s'élève à des chiffres excessifs, par l'émission de billets qu'elle entraîne.

Certains Etats, comme la Chine, la Grèce et la Hongrie ont vu leurs finances ruinées par l'excès des dépenses de guerre et une politique financière insuffisante. Certains autres, à l'économie particulièrement riche, ont pu réussir à équilibrer leur budget en réduisant les charges fiscales de leurs habitants. C'est le cas des Etats-Unis et du Canada. D'autres, comme l'Angleterre, le Danemark, la Suède, ont réduit leurs dépenses au niveau de leurs recettes d'avant-guerre.

Enfin, dans la plupart des pays qui ont été occupés, les recettes et les dépenses tendent à peu près à s'équilibrer, mais à un niveau très supérieur à celui d'avant-guerre, l'élévation des prix augmentant corrélativement le montant des recettes. C'est le cas relativement de la France, de la Belgique et de l'Espagne.

★

L'équilibre du budget a pour objet de supprimer le déficit, c'est-à-dire les revenus qui seraient distribués sans contrepartie d'emprunts ou d'impôts. Il est donc une des conditions nécessaires de la stabilité des prix. Mais cette condition est insuffisante alors que règne une pénurie générale des biens de consommation. A cet égard, l'expérience montre que seul un rationnement sévère accompagné de la taxation des prix et du bloquage des salaires permet d'éviter une hausse des cours. Sinon le rationnement se fait par les prix, au détriment des détenteurs de revenus insuffisants.

Or, la fin des hostilités a provoqué chez la plupart des travailleurs un mouvement d'impatience contre le maintien d'un état de choses dont ils ne comprenaient pas toujours les raisons, et qui s'est traduit par des grèves. A cet égard, l'Europe a bénéficié d'un calme remarquable. Il est d'ailleurs apparu très rapidement aux intéressés que la majoration du salaire nominal ne permettait pas d'améliorer leur niveau de vie. Cette modification de la psychologie monétaire des foules a permis de stabiliser les salaires et les prix en Belgique pendant un an après l'échange des billets, en persuadant le public que la hausse des prix était terminée. Ce fut le cas également de la Finlande et, plus récemment, de la France.

La politique suivie par les différents Etats a été plus ou moins rigoureuse suivant les cas : la Belgique, la Suisse et la Hollande appliquent un système de contrôle efficace des prix assorti d'une politique rigoureuse d'équilibre budgétaire; au contraire, en Italie et en Hongrie le rationnement se fait par les prix, au détriment des classes les moins favorisées de la population.

Sur le plan de la politique monétaire, les différents pays peuvent se classer en plusieurs groupes :

Dans certains, l'incapacité des pouvoirs publics à réprimer l'inflation a provoqué des désordres monétaires qui ont à peu près anéanti la monnaie. La Grèce, en novembre 1944, a fait une conversion au taux de 50 milliards de drachmes pour 1 et la Hongrie a créé une nouvelle unité monétaire échangée contre 400.000.000.000.000.000.000 de pengoes. Le niveau des prix, à Athènes, sur la base de 100 de l'avant-guerre s'élève à 15.000. En Hongrie, les prix ont été fixés

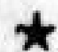
arbitrairement par rapport à la nouvelle unité monétaire, suivant des coefficients qui, par rapport à 1938-39, oscillent de 3,4 pour les prix agricoles à 5,1 pour les prix industriels, en même temps que des mesures très strictes étaient prises pour équilibrer le budget par des impôts d'une lourdeur particulière, tandis que les crédits bancaires étaient limités par des taux extrêmement haut (12 % et plus). En Roumanie se précisent de grands risques d'insécurité monétaire par suite, notamment, de la récolte catastrophique de 1946 (30 % de la production d'avant-guerre). En Chine, l'anarchie monétaire est complète. Les prix varient d'une région à l'autre sur des bases supérieures à 5.000 fois les prix d'avant-guerre.

En d'autres pays, qui furent champs de bataille, l'inflation a été considérable sans être aussi catastrophique. C'est le cas notamment de l'Italie où la hausse des prix se poursuit depuis la Libération avec un palier au milieu de l'année 1946, alors que les prix atteignaient 35 fois le niveau d'avant-guerre; ils sont maintenant à près de 50 fois.

En France, la situation, sur un plan inférieur, est assez analogue, de même qu'en Finlande, en Bulgarie, où la vie augmente de 10 à 15 fois, au Liban (10 fois), en Irak et en Iran (5 fois).

Dans certains autres pays, la hausse a été relativement faible. Elle varie entre 2,5 et 4 fois le niveau d'avant-guerre, par suite, en fait, d'une bonne gestion des finances publiques et d'une aide combinée souvent, soit d'une aide de l'étranger, ou de ressources économiques considérables. Dans cette catégorie, on trouve la Belgique, la Tchécoslovaquie, les Pays-Bas, la Turquie, les Indes et l'Espagne.

Enfin, quelques pays ont réussi à contenir l'inflation et à voir leur vie n'augmenter que de 40 à 120 % de leur niveau d'avant-guerre. C'est le cas notamment de l'Amérique, de l'Australie, de l'Afrique du Sud, du Canada, du Danemark, de l'Angleterre, de la Suède, de la Suisse, etc. Il est certain que dans ces pays la situation est d'autant plus facile que les ressources dont ils disposent sont plus considérables et que la pénurie des biens de consommation se fait beaucoup moins sentir.



En effet, pour la première fois depuis plusieurs siècles, le monde se trouve aux prises avec la disette. Sur le plan

alimentaire, cette pénurie est, dans certains Etats, proche de la famine. La récolte de blé pour la campagne 1945-46 n'a atteint que 60 % de la normale sur le continent européen et a été même déficitaire en Australie et en Argentine. Seuls les Etats-Unis eurent une récolte supérieure de près de 50 % à celles d'avant-guerre.

En 1946-1947 l'amélioration a été notable, mais les pays d'Europe orientale ont souffert de la sécheresse terrible qui a diminué de plus de 70 % par rapport à la normale les récoltes de pays comme la Roumanie et l'Ukraine. Heureusement l'excédent de blé exportable doit atteindre à peu près les chiffres d'avant-guerre pour les Etats-Unis et le Canada, l'Argentine et l'Australie doivent les dépasser pour la récolte prochaine, mais sans pouvoir combler entièrement le déficit de l'approvisionnement mondial, conséquence des intempéries de l'hiver 1946-47 (grands froids en Belgique et en France, inondation en Italie).

En ce qui concerne la viande, la production mondiale, quantitativement, est au niveau d'avant-guerre, mais sa répartition géographique est très différente : en Europe Orientale le ravitaillement en viande ne représente que 50 % d'avant-guerre. Pour les matières grasses, la situation paraît s'améliorer grâce à l'augmentation des ressources des Etats-Unis, de l'Afrique tropicale et de l'Argentine, mais des pays producteurs comme le Mandchoukouo et les Indes demeurent encore incapables d'exporter. Au cours de l'année dernière, la consommation de matières grasses, qui aux Etats-Unis est à peu près au niveau d'avant-guerre, n'est en Europe occidentale que de 65 à 70 %, en Europe orientale de 40 à 60 % et en Allemagne de 25 %.



L'insuffisance du ravitaillement diminue la productivité de la main-d'œuvre et ralentit la reprise industrielle qui devrait se manifester avec une intensité accrue.

Les indices de la production, après avoir marqué une augmentation générale, semblent actuellement en palier, sauf pour les pays qui ne se heurtent pas aux deux difficultés essentielles de l'économie mondiale : la crise de l'énergie et la crise de la main-d'œuvre.

En ce qui concerne le charbon, à part la France, tous les pays d'Europe occidentale ne produisent que des quantités

très inférieures à l'avant-guerre : Grande-Bretagne 80 %, Pays-Bas 65 %, Allemagne 50 %, etc.

L'indice général de la production industrielle actuellement aux Etats-Unis et au Canada de 190 %, en Suède et en Norvège de 120 %, n'est en Belgique que de 95 %, en France de 85 %, en Hollande de 75 %, en Finlande de 60 %, etc... Ainsi le problème se pose d'une équitable répartition des matières premières pour assurer le relèvement général du niveau de vie dans le monde entier.

A cet égard, les Etats-Unis ont joué depuis la fin des hostilités un rôle qu'il serait injuste de mésestimer. Ils ont, en effet, fourni au monde plus de 15 milliards de dollars, soit 1.800 milliards de francs. La plupart des pays ex-belligérants et même anciens neutres ne peuvent, en effet, arriver à équilibrer leur balance des comptes. C'est le cas notamment de l'Angleterre, dont le déficit atteignait 400 millions de livres sterling en 1946, de la France (236 milliards), de l'Italie (382 millions de dollars) et d'autres pays comme le Danemark, la Norvège, la Finlande et même la Suède.

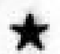
L'aide des Etats-Unis s'est manifestée soit sous la forme d'une aide-mutuelle, suite du prêt-bail, soit par l'action de la Croix-Rouge ou de l'U. N. R. R. A., soit par des prêts consentis depuis la fin de la guerre par le gouvernement ou par des particuliers.

Les autres pays qui ont eu moins à souffrir de la guerre se sont efforcés également de favoriser la reprise des échanges internationaux en accordant des crédits aux différents pays ravagés par la guerre. C'est le cas du Canada, de la Suède, de la Suisse et de l'Amérique Latine.

Jusqu'à ce jour cependant, l'évolution des échanges internationaux demeurait assez empirique et se bornait à créer des négociations bi-latérales entre les peuples intéressés.

La proposition du Général Marshall, par ce qu'elle suppose de cohérence dans l'effort de crédit des peuples les plus favorisés et dans les demandes des peuples débiteurs, devrait permettre une meilleure harmonisation des efforts de reconstruction des pays détruits. Déjà d'ailleurs, à l'intérieur de ces pays, de nombreux plans économiques ont été dressés pour favoriser le développement de l'activité en fixant les ordres de priorité dans l'utilisation des capitaux disponibles. Ces plans ont pris un aspect plus ou moins autoritaire suivant les pays : ils vont du dirigisme intégral, comme c'est le cas

en Russie, à la fixation d'objectifs à atteindre dans les domaines d'importance vitale, comme c'est le cas en Grande-Bretagne, en Belgique ou en Italie. Mais la concurrence que se font ces plans exige, non seulement en ce qui concerne les emprunts à l'étranger mais aussi à l'égard des importations de matières premières de base, des machines ou de main-d'œuvre, une coordination sur le plan international.



La seconde guerre mondiale a commencé avant que le monde ait eu le temps de se remettre des perturbations provoquées par la première. On sait maintenant que les problèmes posés par une guerre exigent, pour être résolus, le concours de tous les peuples belligérants. A cet égard, il faut considérer comme des symboles encourageants la création d'une organisation internationale du commerce, comme le Fond Monétaire International et la Banque Internationale de Reconstruction. Quel que soit le système économique ou politique, certaines nécessités économiques se manifestent dans tous les pays; quelle que soit la collaboration qui peut s'établir entre les peuples, il importe que les Gouvernements s'efforcent de s'attaquer non aux effets extérieurs des difficultés économiques et financières dont ils souffrent, mais à leurs causes profondes, c'est-à-dire pénurie et mauvaise répartition des matières premières, exagération des dépenses budgétaires et mauvaise répartition des revenus entre les citoyens. C'est uniquement par une politique réaliste, abordant de front les problèmes à résoudre, sans optimisme excessif, dans une atmosphère de coopération internationale, que les peuples de tous les pays pourront voir améliorer leur niveau de vie.

30 *juillet* 1947.

ORIGINE DU POÈME

par GUY DUMUR.

Les exécutions sommaires vont à leur rencontre
Il ne leur reste que la mort passée au crible des vivants
Pour reprendre leur souffle au regret des moissons
Calmes sous l'apparence d'une tiédeur de sable parvenues au sillage d'une eau lavée de frais
Pour ventres d'animaux légers pour charrettes à baldaquins le lit des moissonneurs
Elle s'en extasie et que ferais-je devant elle? un parfum de sureau croît sous un viaduc de ronces
Parti dès le premier jour de la lutte prêt à ne jamais désarmer
Ce qui me lie à elle n'est-ce pas ce pont détruit au-dessus du fleuve et l'accord de plusieurs soleils vifs sur nos robes d'époux?
Que dire en effet que dire si pour répéter que l'on s'aime et que l'on ne s'aime plus et que l'on meurt
Une lèvre a raison contre toutes les armes et nos jambes d'orties contre tous les poèmes?
Je sais qu'il n'y a plus de science valable pour fouiller le sol d'un corps nu pour décrire la rue meurtrière ni la folle décalcomanie de nos visages suppliciés
Mais toi qui restes vivante en robe de deuil rouge tes yeux apocryphes liés au charnier de ta famille hideuse
Le vide pèse lourd sur tes épaules condamnées (la tapisserie de notre chambre soumet nos gestes aveugles la fougère et le lierre accomplissent nos fronts)

Tu n'es plus que la forme morte de tes pas exposés au soleil de l'hiver
Sécheresse lassée de chaque matin s'habiller pour plaire devant ton miroir une flaque d'eau sale reprend ton sommeil à tes nuits solitaires

★

Qu'il pleuve je passe ma main sur la paupière fragile des feuilles un oiseau mourrait plutôt entre mes doigts que n'entrerait pas la voie toute prête la nécessité de me plaindre et de toujours gémir
Lassée de drapeaux tricolores la trompette éblouie crache des iris noirs au visage des sourds
Bienheureux le pistil de la fleur la plus moite se balance à tes côtés somnifère de stupre et d'ennui bat tes tempes de plumes de coq doré
Une bouche serait le géranium d'enfance une tête hésitante que tu brises par jeu d'oiseau fou que l'espace choisit pour en rire
Quelle joie ce couteau jusqu'au fond de ton cœur

★

Je voudrais qu'une folle sur la place publique fut immolée à nos malheurs
Je voudrais qu'un poisson découpât le signe solitaire dont tes yeux sont marqués depuis le premier jour
La dureté d'un chant répond d'une nuit à une autre
Distances plus grandes de ma voix à ta voix un passé s'édifie sous mes doigts de bois vert
Quelle noirceur d'arbre et de vent cache aux chemins déserts l'ennui des artifices?
Une plage se dessine et comble jusqu'aux toits de plaisirs acides nos demeures d'errants
Je calme ta pitié sur le billot où ta tête se pose long cou flexible qu'une fleur coupera

—

(La dernière heure est un frôlement de tes yeux de mensonge et d'oubli)
Je marche vers les lendemains de ta mort vers le trouble des rues et le calme des jardins vers les signes des phares et l'apparence des saisons
Je vais vers la foule qui est une aile brisée vers la solitude qui est un caillot de sang

★

Que restait-il hors l'avoine et le sainfoin de ses paysages de trouble et de gazon?
La lumière de fauve et de satin enfouie sous ton bras d'asphodèle timide
La plaie d'un bateau coulé net au fond du soumis et de l'abandonné
Cargaison de nos bras qui voilaient l'espace du calcul le plus subtil elle passe si l'on songe à la voir telle que sera toujours la chambre la plus belle
Montgolfière des sursauts de désir de colère et d'égoïsme nourricier
Il résout le problème celui qui longtemps m'a retenu loin de moi
Le souffle appareille pour la croisière de mes intelligences futures le vol le plus lointain de la main la plus frêle
Voici l'instant où le rêve soumettra l'ennui à l'apparence des mots où un feu de bois parcourra la ville endormie
L'instant de la dernière séparation comme une bulle invisible irise un geste ignoré
Voici l'instant du non de ce qui fut ma léthargie de livre clos de douleurs foulées par les dieux de feuillages et les pâtisseries à doigts italiens qui dessinent une géographie abolie par l'heure qui vient
Et bien que le malheur soit en vacances et qu'il donne un coup de pioche dans le palais des derniers rois
Celui où elle dort m'a dévoilé son secret le chiffre était de violence et de cruauté

Qu'il roule maintenant jusqu'à la porte et qu'il l'écrase ce souffle lent et malade l'aérolithe des premiers mots que tu portes en collier autour de ton cou
Que du bois éclaté jaillisse la rosée de nos mains assaillies par les chevelures les plus émouvantes dès lors je cherche l'orgueil le plus faste sous le vêtement le plus secret
Tout ce voyage n'a qu'un principe qu'une crainte qu'un ordre le dernier que je respecterai
C'est un chardon violet qu'une foule étourdit.

Juin 47.

PAYSAGES LAOTIENS

par CLAUDE PERRENS.

Septembre 1944.

Le cube de la résidence de Paksé s'évanouissait dans le souvenir au bout de la longue avenue de hauts arbres qui lui faisaient, hiver comme été, une verdoyante haie d'honneur; je quittais avec un soupir de regret une maison au cachet vieillot, mais harmonieuse et confortable; les planches du pont de la Sékong battirent une dernière sonnerie d'adieu. Je rejoignais Luang-Prabang alors que la mousson s'abattait sur les montagnes.

La chaloupe qui relie aux hautes eaux Paksé à Savannakhet emportait mes bagages, mes tapis, des vivres et également un trio de domestiques annamites dévoués, que mon aventure tentait. Un léger orage rafraîchit l'ombre des cocotiers où se mouraient des villages desséchés par la chaleur; la forêt-clairière attendait depuis huit mois ces grandes pluies pour revivre et troquer son manteau dénudé d'hiver pour les vertes draperies de l'été.

A Savannakhet, il faisait nuit : le reflet éteint du Mékong prolongeait les longues artères éclairées au long desquelles se lisaient les habituelles pancartes des lieux administratifs.

Les rues s'allongeaient paisiblement; l'ordre des maisons était clair, — les cocotiers penchés au-dessus du fleuve, les grandes cases laotiennes des chefs, les boutiques des Indiens, établis à mi-chemin de la côte d'Annam et du golfe de Siam, rompaient le plan rectiligne quelque peu monotone de ce petit port fluvial.

Les chaloupes qui effectuaient le service Savannakhet-Vientiane s'appelaient « chalands »; le Laos est le seul pays que je connaisse où les voyageurs « prennent le chaland »; l'armateur se désintéressait du confort de ses clients, mêlés et assimilés au fret; pour accéder à ma cabine, j'enjambai un quadruple rempart de passagers de pont; les cuisiniers

égorgeaient le cochon quotidien face à la porte des water-closets, contigus à la cuisine, et précédés d'une mare de sang ou de tripes répandues; la chaleur dans les cabines était telle que les passagers s'installaient la nuit dans la salle à manger à la recherche de courants d'air; on zigzaguait sur une toiture de tôle pour atteindre un pont où des fauteuils de rotin défoncés par des générations de coloniaux offraient un confort précaire. De la cuisine en plein air montaient des repas réglementairement prévus au cahier des charges et régulièrement mauvais.

A Thakkek, le bief du Mékong fait un coude, mais rien ne rompt la monotonie de son cours; la rive française, assez proche, est aussi plate et uniforme que la rive siamoise plus lointaine; l'eau est d'argent; je ne fis que lire au ronronnement de la machine; abattus par la chaleur, l'inconfort, l'ennui, passagers français et annamites dormaient en paquets. Nous embarquâmes un Père français que suivait toute sa bruyante clientèle annamite : le chaland, aux hautes eaux, se collait contre la berge; on passait directement de la boue de la rive au boueux pont du chaland; quelques passagers tombaient à l'eau; on pagayait pour récupérer les hardes flottantes que le courant emportait dans son élan; le capitaine criait des ordres; la machine ronronnait; un souffle de mazout se répandait à travers la cuisine jusqu'au pont supérieur; le chaland repartait; le taïcong guettait les points de repère familiers, un groupe d'arbres, une pointe de pagode, un poteau télégraphique; il évitait les bancs de sable; il connaissait les pleins et les déliés de l'écriture tourmentée du Mékong.

★

La nuit était tombée, lorsque sur la rive une forme blanche agita ce que je sus être ensuite une casquette; des voix me hélèrent; le capitaine stoppa les machines, ce qui se traduisit par une nouvelle émanation de mazout; du chaland je conversai avec le spectre : il s'agissait d'un chauffeur de l'auto envoyée par la résidence supérieure au-devant du commissaire du gouvernement pour gagner du temps et nous éviter le cauchemar d'une troisième nuit sur le chaland; on tendit une étroite planche qui relia le bord à la terre : je m'engluai dans la boue; après avoir traversé un village endormi, dans le tranquille décor tropical, tout

humide de pluie récente et bruyant de grenouilles enrouées, une auto me parut un symbole de confort et de propreté. A Vientiane, dans un jardin désordonné, des canas à moitié fleuris, plus souvent fanés, montaient une piètre garde autour de Pavie dont la statue symbolisait une pensée noble sous une forme médiocre; Pavie, barbe au vent, semblait un vieux berger avec sa houlette et son large chapeau; une Laotienne souriait à ce protecteur surgi d'un conte de fées.

En août, les routes et pistes du Haut-Laos sont impraticables, les voyageurs recourent aux primitives pirogues; le Mékong remplissait son lit d'eaux tumultueuses encombrées de bois, de débris arrachés aux jungles du nord : il se présentait dès Vientiane sous un aspect peu engageant. La pirogue du commissariat était défoncée; j'empruntai celle des douanes; elle était pourvue d'un puissant moteur; elle fut peut-être élégante jadis, mais elle n'avait de longtemps été caressée par le moindre pinceau; nul ne s'en occupait, hors le barreur qui y vivait. Lorsque je projetai d'embarquer mes valises, contenant l'uniforme nécessaire à l'audience royale, je trouvai la pirogue aux trois quarts remplie de marchandises hétéroclites qu'on m'assura se composer de carburant et de provisions, mais qui étaient en réalité une rafle de produits de Vientiane effectuée par mon équipage, à destination du marché noir du Haut-Laos. Entre deux pinces de montagne coulait, rapide, sanguin, mauvais, le Mékong. La charmante femme du résident-maire de Vientiane éclaira mon départ vers un redoutable inconnu d'un dernier sourire.

Le moteur fredonna, la pirogue épousa un mouvement de balancier qui me rejeta pendant cinq jours d'une banquette à l'autre; pénétrant au plus fort du courant, évitant des hauts-fonds, rochers ou bancs de sable au-dessus desquels n'existe qu'une faible marge d'eau, la piro-moteur passa les portes d'un couloir sombre et austère dont les murs se dressaient souvent à la verticale, parfois s'abaissaient en douces collines entre lesquelles s'échappait un torrent vif et bruyant. Comme le fleuve tourne et s'étrangle, l'impression de naviguer dans un lac est constante; les biefs si difficiles à passer aux basses eaux ne se manifestaient que par un remous : une machine aspirante cherchait-elle à engloutir la masse d'eau qui nous soutenait? Une lutte étrange semblait étreindre le liquide et la force qui le pompait. Des monuments funéraires sur la rive marquent

le souvenir de pirogues, de chaloupes, d'Européens, de Princesses disparus dans un remous soudain, légers acteurs d'une tragédie tropicale; il faisait frais lorsque le soleil disparaissait derrière un pan de montagnes; et puis, à un tournant du paysage, des couleurs ruisselaient sur l'eau ou sur les forêts qui l'encadrent; eau paisible, au cours rapide, mais doux et simple comme un ruban, entre deux « tacs » : on n'entend plus aucun bruit, un murmure seulement, le hoquet du moteur et rarement un cri d'oiseau; eau terrible aux approches des « tacs » dont le ronflement enfle peu à peu, d'un léger roulement de tambour aux pires roulades d'un orage; la piro-moteur peine pour remonter le courant, fait des détours, pique au plus fort du flot; je n'ai jamais passé un seul de ces innombrables « tacs », tous connus, catalogués, et que l'on aborde avec ruse ou audace, sans une pointe d'émotion et même de crainte. Rares sont les villages; ils se signalent par une petite flottille de pirogues, amarrées à des pieux ou échouées sur le sable; une frange de cocotiers les protège : fragile mais substantielle défense! Les Laotiens se blottissent aux estuaires où ils captent des poissons, ce qui constitue leur principale activité. Nous longeâmes Pak-lay; il y a peu d'années ce centre était encore français; à Tokyo il fut baptisé siamois; un khaluang y résidait. A la suite d'une difficile négociation concernant la restitution des éléphants royaux, les relations étaient devenues délicates entre le commissariat et ce personnage; le khaluang n'avait pas rendu visite à mon prédécesseur; aussi je ne vis de Pak-lay que les grands jambages des maisons qui, pour se rapprocher du fleuve, de sa vie et de sa fraîcheur, sont bâties mi sur pilotis, mi sur terre, ainsi qu'en Malaisie. A notre première escale, je procédai d'autorité à une inspection des ballots que je transportais sous couleur de ravitaillement : au désespoir du personnel naviguant, je fis débarquer les éléments d'un marché noir et pus enfin disposer d'une aire suffisante pour mes bagages.

Les villages où je m'arrêtai étaient d'une repoussante saleté : ils ne sont nettoyés que lorsque le commissaire les visite en tournée et s'il a eu la prudence de se faire annoncer. Tel n'était pas le cas. Joie du désordre! Ivresse du négligé! La vie coule lente et douce avec des hauts — une case refaite — et des bas — une case qui s'écroule; les Laotiens ne respectent pas leurs maisons; elles sont de bois, de chaume, de bambou, de paillotte, matériaux à portée de

main et aisément renouvelables. Les cochons courent les ruelles, qui sont des égouts; leur propriétaire ne les parque dans un enclos que s'il a un sens sinon de l'élevage, du moins du gain; bœufs et buffles sont rarement au village; ils errent dans la forêt; on ne pense à ce capital errant qu'à l'époque où les rizières ont besoin de leur concours; les pagodes sont à l'écart, souvent abandonnées, séparées du village par un fossé au-dessus duquel a été jeté il y a longtemps un pont aux planches à présent pourries; parfois un bonze me regarde; en général, il mange; il fait une tache jaune et brille au soleil dans toute la verdure répandue; des jeunes filles ramènent de l'eau du fleuve dans des tubes de bambou : elles sont sales; l'eau est sale, mais on l'orne d'une touffe de feuilles odoriférantes, de la menthe peut-être; elles me regardent à peine; parfois elles rient. A ma fille de vieilles femmes parcheminées remettent un œuf ou une pastèque, et elle est très embarrassée; elles demandent son âge et nous échangeons des compliments sur nos respectifs enfants; les petits Laotiens sont nus, parfois vêtus d'une chemisette qui s'arrête au-dessus du sexe; mais ils ont des anneaux d'argent aux chevilles. Le soir enveloppe ces villages qui sont un recueil d'ennui et de mélancolie; il fait soudain frais et brumeux : voici les premiers fils de ce linceul de brouillard dans lequel le royaume de Luang-Prabang dort jusqu'à midi, avant de revivre dans un soleil qui l'écrasera.

Nous étions à quelques heures de la capitale lorsqu'une vedette nous accosta : un secrétaire du commissariat, un beau Laotien, avait été envoyé au-devant de nous, pour fixer l'heure et le protocole de notre réception. La vie officielle reprenait ses droits. Je revêtis un uniforme et veillai à ce que le taïcong ralentisse ou accélère la marche de la piromoteur, afin que nous soyons strictement fidèles au rendez-vous.

L'arrivée d'un nouveau représentant de la France dans un poste est toujours guettée avec curiosité, intérêt et parfois malice; pour le récipiendaire, c'est une épreuve; il entre brusquement en contact avec un pays et avec des gens qu'il ne connaît pas et avec lesquels, bon gré, mal gré, il devra se fondre. Il s'agit presque d'une présentation; de son succès dépend parfois l'heureux développement d'une union administrative sur le papier, et de chair et de carac-

tère, dans la pratique. J'étais donc assez ému lorsque je guettai, en uniforme, l'apparition de Luang-Prabang.



Les montagnes tournèrent, ou le fleuve, ou la pirogue, je ne sais plus, mais tout d'un coup les obstacles, qui, depuis cinq jours, s'interposaient entre moi et le monde vivant s'abaissèrent : aux collines qui épousent sur la rive droite la forme d'un Prince et d'une Princesse couchés et mythiques, correspond sur la rive gauche une offrande de palmes et de toits légers dominés par le bulbe d'or du Phou-xi; la ville vue du fleuve semble aussi artificielle et désirable qu'une brillante orchidée au cœur d'une sombre forêt; j'ai le souvenir d'une symphonie de verdure; aucune cloche ne sonnait, rien ne tintait, mais il me semblait que des cocotiers, des angles aigus des toits de bois, de la fine batellerie arrachée aux arbres, des architectures bizarres des pagodes, de tout le petit peuple léger dont je distinguais les jambages sur la rive, de tout ce monde irréel, surgi d'un livre de voyage d'autrefois, naissait une musique de rêve, un délicieux bruissement à peine sonore, étouffé par la chaleur, comme le résultat de mille petites sensations sonores. A l'appontement, le charme fut brisé : les hommes qui habitaient le pays irréel de mon rêve se prenaient au sérieux et gâtaient tout; piqués dans un équivoque garde-à-vous, ils m'attendaient; le silence était absolu et officiel; les Français étaient tous venus, par tradition et curiosité; la Cour avait délégué un représentant, S. A. R. le Prince Khamao, frère du Prince héritier, et les ministres, l'un des leurs, de l'Intérieur, S. A. R. le Prince Sestha, frère de Sa Majesté. Je saluai ces personnages élégants, figés dans une attitude strictement protocolaire. Les gardes indigènes, qui six mois plus tard tentèrent de me tuer, me présentèrent leurs armes. Par des rues baignées dans l'ombre des arbres et éclairées des derniers reflets du soleil sur les bois aux tons chauds des maisons, nous gagnâmes en auto le commissariat. Au perron m'attendait un garde annamite; il tenait à la main un bouquet de fleurs mal nouées : en entrant dans cette vaste demeure, je n'imaginai pas que ce même garde manierait la mitrailleuse qui devait m'envoyer un bouquet de balles, elles aussi mal nouées, heureusement...

Je fus surpris par la froideur de notre réception; la couleur des sampots, le brillant des uniformes, l'ordonnance des acteurs, ne compensaient pas la raideur, l'ennui de cette

cérémonie officielle dont la rigidité contrastait avec l'atmosphère de nonchalance et de chaude douceur qui enveloppe cette serre bouddhique. Personne ne se sentait à l'aise à Luang-Prabang, ni le Roi que le protocole ennuyait, ni les princes auxquels pesait ce formalisme, rempart de leur dignité, ni les Français qui vivaient à l'écart des milieux laotiens et essayaient au cercle d'oublier temporairement leurs différences de caractère.

Le commissariat tournait curieusement le dos à toute vue : le commissaire y vivait sur lui-même; une forêt de mimosas masquait la ville; les cuisines masquaient le Mékong; la maison, jadis modeste, fut dévastée par un incendie; on la reconstruisit sur un plan grandiose : dans la salle à manger le commissaire pouvait honorer trente-cinq hôtes; la table d'un seul tenant avait été prélevée sur les forêts du pays; je n'ai jamais pu m'y asseoir en face de ma femme sans m'imaginer que nous jouions une scène à Hollywood. Les courants d'air qui balayaient les vastes pièces de réception en étaient le principal attrait; le mobilier était lourd et inconfortable : six prisonniers étaient nécessaires pour déplacer un fauteuil; les meubles étaient à l'image de la société qui périodiquement les occupait. Je disposais au rez-de-chaussée d'un vaste cabinet; un téléphone figurait sur mon bureau pour relier ma pensée à celle du premier ministre : malgré des efforts techniques renouvelés, ce téléphone resta à l'état de symbole; j'ai toujours pensé que le premier ministre avait jugé incompatible avec sa dignité que le commissaire du gouvernement l'appelle au téléphone.



Je fus aussitôt absorbé par le protocole : dès le lendemain de mon arrivée, à peine avais-je eu le temps de parcourir avec ma femme les six chambres à coucher, et de choisir celle qui nous conviendrait, que le secrétaire général du Palais me prévint que l'audience royale était fixée à 10 heures. Je franchis un morne portique de bois : devant un triangle de roses blanches, des gardes royaux me saluèrent tant bien que mal militairement; au bout d'un traditionnel tapis rouge un introducteur m'attendait, un jeune Prince, fils du Roi; il sourit; je souris; nous montâmes l'escalier qui précède un vaste bâtiment inharmonieux, mais sobre; un laquais me débarrassa de ma casquette; au fond

du Palais brillait le trône encadré de parasols dorés; quelques Bouddhas faisaient une tache lumineuse, jolie, un peu éteinte, le reflet de toute la sérénité et du charme immense de ce pays; le Prince m'introduisit aussitôt à droite, dans un salon : je fus saisi par une série de couleurs qui coulant des murs, peints de fresques, se posaient sur les banquettes recouvertes de belles soies anciennes, glissaient sur les épaules et les cuisses des personnages pétrifiés dans un sourire officiel, convergeant vers moi leurs décorations, leurs épaulettes, leurs ors, leurs sampots de soie brochée, leurs regards peut-être ironiques, peut-être bienveillants. Au centre se détacha, un peu lourd, la grasse main aimablement tendue, le Roi; Sa Majesté me fit asseoir à sa droite, sur un canapé; à sa gauche se trouvait le Prince Héritier; dignitaires et ministres se partageaient les autres banquettes; nous formions un rectangle, dont Sa Majesté occupait un petit côté. Les fresques qui illuminaient la pièce activèrent le feu de notre conversation : elles représentent des scènes locales et évoquent assez bien le caractère du pays; mais le peintre se lassa : un des panneaux est resté blanc. Combien ai-je préféré à ces visions laotiennes d'une artiste conremporaine les naïves et acides scènes des bonzeries, dues au pinceau d'un monde égaré dans le monde des légendes, ou les gracieuses arabesques de bois ou de stuc doré qui tissent des rondes sur les portes et les bas d'autel des monastères! Le Roi, qui souriait gentiment sous sa moustache aux pointes abaissées, leva l'audience; je saluai un à un ces graves personnages qui à leur tour s'inclinèrent mains jointes devant le Souverain; je sortis à reculons : me trouvant au bout de l'escalier d'honneur, je fus ébloui par la vision du Phou-xi qui remplissait le cadre de la porte de tout son or, tandis que le soleil inondait de lumière la colline qui le soutient. Une atmosphère heureuse se dégageait du cadre des hommes que je quittais et de celui que la nature m'offrait; il faisait chaud et doux; le Prince Héritier devina à quel point cette vision du passé dont il restait encore ici la trace m'émouvait : « Quand je vois le Phou-xi, me dit Son Altesse, je pense au Pincio; c'est la même vision de beauté : la colline de paix qui domine la ville royale; il faudrait seulement aménager des jardins, dessiner des terrasses, comme à Rome... » Et dans le regard de ce Prince d'Orient se refléta un instant le mirage de l'Occident.

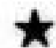
UN GLORIEUX TRI-CENTENAIRE POUR LA SCÈNE FRANÇAISE

LE "VENCESLAS" DE ROTROU

par MAURICE CAUCHIE.

L'année 1947 marque le tri-centenaire de l'un des plus purs chefs-d'œuvre de la scène française. Peut-être le lecteur va-t-il penser que je suis de ceux qui attachent avec facilité l'étiquette de « chef-d'œuvre » sur des productions médiocres. Car les érudits qui se sont spécialisés dans une branche de l'histoire des lettres ou des arts ont une tendance bien naturelle, dans leur appréciation des œuvres d'autrefois, à confondre l'intérêt historique avec l'intérêt absolu : c'est ainsi que, parmi les maîtres estimés qui enseignent l'histoire littéraire, on en rencontre qui traitent couramment de chefs-d'œuvre des pièces de théâtre comme celles de Tristan ou comme *Les Juives* de Garnier, qui ne manquent pas d'un certain mérite *par rapport à ce qui se faisait à l'époque,* mais qui, par leur gaucherie bien caractérisée, par l'absence de mouvement scénique, sont des œuvres de dixième ordre, qu'on ne peut songer à représenter aujourd'hui dans un théâtre normal. Qu'on veuille bien croire que j'ai pour habitude de ne me servir du mot « chef-d'œuvre » que pour désigner des productions *sur lesquelles le temps n'a pas eu de prise* et qui, aujourd'hui comme au premier jour de leur existence, soulèvent l'enthousiasme irraisonné des non-spécialistes : par exemple, la *Vénus callipyge* du musée de Naples ou *Le mariage de Figaro.* C'est dire que, s'il s'agit de pièces de théâtre, je ne puis qualifier de chef-d'œuvre qu'une pièce éminemment vivante, éminemment scénique. Ces précautions prises pour restreindre l'usage d'un qualificatif trop gaspillé, je n'hésite pas à proclamer que *Venceslas,* tragi-comédie de Rotrou, est un chef-d'œuvre incontestable.

Contemporain de Pierre Corneille, dont il fut toujours l'ami fidèle, Jean Rotrou (1609-1650) est tout à la fin de sa carrière lorsqu'il écrit *Venceslas.* Il a déjà fait représenter au moins trente-deux pièces de théâtre : treize comédies, treize tragi-comédies et six tragédies; il n'écrira plus ensuite qu'une tragédie et une tragi-comédie. Et non seulement cette longue carrière a graduellement mûri sa technique, mais en outre l'apparition, à partir de 1636, des chefs-d'œuvre tragiques de Pierre Corneille a été pour Rotrou un puissant stimulant, qui l'a porté à restreindre désormais sa production pour atteindre une perfection dont il ne s'était pas assez soucié jusqu'alors. C'est dans ces conditions qu'après avoir donné en 1645 *Le véritable saint Genest,* œuvre remarquable mais que le mélange des genres écarte du goût français, il fait représenter en 1647 *Venceslas,* qui est certainement son œuvre la plus achevée.



La pièce repose sur la rivalité amoureuse des deux fils de Venceslas, roi de Pologne : Ladislas et Alexandre aiment Cassandre, duchesse de Kœnigsberg, qui vit à la cour de leur père; l'aîné, Ladislas, prince sensuel, violent et dissolu, a tenté, par des voies infâmes, d'en faire sa maîtresse et n'est parvenu qu'à en faire une implacable ennemie, tandis que le jeune Alexandre, adolescent plein de vertus, a su, par son amour respectueux, toucher le cœur de Cassandre. Mais Ladislas ignore qu'il a son jeune frère pour rival, car celui-ci, craignant de n'être pas approuvé par son père, a prié le duc de Courlande, premier ministre de Venceslas, de feindre d'aimer et courtiser la duchesse de Kœnigsberg : c'est donc le duc qui est en butte à la haine, à la rage forcenée de Ladislas, qui lui en donne des preuves sans cesse renouvelées. Pour mettre fin aux projets d'enlèvement que médite Ladislas, la duchesse et Alexandre prennent leurs dispositions pour se marier secrètement, pendant la nuit, dans le palais de Cassandre. Ladislas, averti par un de ses agents, mais croyant toujours que c'est le duc de Courlande qui va épouser la duchesse, se met en embuscade et, dans l'obscurité, tue son frère, croyant poignarder le ministre. Venceslas, à qui la douleur ne fait pas oublier ses devoirs de roi, se voit obligé de condamner à mort le seul fils qui lui reste. Pourtant deux circonstances sauvent Ladislas : d'abord le peuple, qui chérit ce prince impétueux, brave, violent, injuste, sensuel et néanmoins aimable, s'assemble et

demande bruyamment sa grâce; ensuite le premier ministre, à qui, pour prix d'une grande victoire militaire qui a sauvé l'Etat, le roi avait, au début de la pièce, promis l'accomplissement d'un vœu quel qu'il fût, lui demande la grâce du prince : Venceslas, lié par son serment, ne peut la lui refuser. Mai un roi conscient de ses devoirs ne peut laisser un tel crime impuni : ne pouvant pardonner comme roi mais seulement comme père, il abdique et dépose sa couronne sur la tête du criminel bien-aimé.



Les caractères principaux sont peints avec un relief remarquable. Le vieux Venceslas est un souverain dont la noblesse ne se dément pas un instant, noblesse qui impose le respect, car c'est avant tout la noblesse des sentiments. Il aime également ses deux fils; mais il n'estime qu'Alexandre; et s'il réitère avec patience et bienveillance ses tentatives pour assagir Ladislas, il ne se laisse entraîner pour lui à aucun acte de faiblesse; après le crime de ce prince, il n'hésite pas un moment à le condamner à mort, et ne finit par céder que par respect de la parole qu'il a donnée. D'un bout à l'autre de la pièce, il conserve une grande bonté et une parfaite simplicité, qui fait paraître toute naturelle sa grandeur d'âme.

Ladislas est un impulsif, dont les sautes d'humeur sont amenées par Rotrou avec une grande habileté. D'un caractère ouvert et franc, il n'est nullement antipathique; à la guerre, il s'est conduit avec bravoure; et sa sensualité, qui lui a fait employer des moyens inavouables pour conquérir Cassandre et qui le conduit même jusqu'au crime, n'est peut-être qu'un effet de cette ardeur juvénile qui, par d'autres manifestations, l'a fait adorer du peuple :

Par le secret pouvoir d'un charme que j'ignore,
Quoiqu'on vous mésestime, on vous chérit encore,

lui dit son père. Le trouble qui l'agite après son crime, son repentir sincère et sa soumission à l'arrêt de mort le grandissent singulièrement à la fin de la pièce et l'absolvent de ses folies passées.

Quant à Cassandre, son caractère est celui d'une grande héroïne cornélienne : sans se laisser éblouir par l'éclat d'un diadème, elle refuse dédaigneusement la main que lui offre celui qui, naguère, l'a déshonorée par des propositions infa-

mantes; dans une scène capitale, elle accable Ladislas de son mépris avec une violence magnifique.

Les autres rôles, quoique d'une tenue parfaite, sont plus effacés, ainsi qu'il se doit pour l'harmonieux équilibre d'une tragédie.

Une des caractéristiques essentielles des pièces de Rotrou fut toujours la beauté des vers. Mais dans aucune autre cette somptuosité verbale ne se soutient avec plus de continuité que dans *Venceslas*. Il serait vain de prétendre en citer ici les plus beaux vers, car à quelque page qu'on ouvre au hasard ce chef-d'œuvre, on ne trouve, comme alexandrins, que des magnificences cornéliennes. Partout les phrases, aussi claires, aussi simples que des phrases de prose, se coulent avec aisance dans le moule harmonieux du vers.

Quant à l'intérêt scénique, qui doit être évidemment la plus importante caractéristique d'une œuvre destinée à la scène, il est remarquablement soutenu d'un bout à l'autre des cinq actes. Depuis la première scène, où, fort habilement, l'exposition se fait sans confident et sans récit, jusqu'à l'émouvante abdication qui constitue le dénouement, on ne relève aucune défaillance dans l'enchaînement des situations. Quelques grandes scènes, de loin en loin, culminent, apportant soit la forte émotion, soit la surprise qui frappent violemment le spectateur : par exemple, lorsque Ladislas, fou de jalousie, ferme la bouche au premier ministre qui s'apprête, sur la demande du roi, à choisir la récompense qui lui est due; ou bien la scène véhémente entre Cassandre et Ladislas; ou encore, et surtout, lorsque, après que le prince, tout tremblant de son crime, vient d'avouer qu'il a tué le ministre, celui-ci paraît tout à coup pour annoncer Cassandre. Mais aucune des scènes qui relient ces points culminants n'est indifférente ou languissante : toutes, strictement nécessaires à l'action, sont alertes, vigoureusement enlevées, de sorte que le spectateur est tenu constamment en haleine et suit le mouvement jusqu'à la fin.



Et lorsqu'on a bien lu et relu ce prestigieux *Venceslas*, qui certainement vaut les meilleures pièces de Corneille, on se demande avec mélancolie par suite de quelle routine insensée de tels chefs-d'œuvre ne figurent pas en permanence au répertoire de la Comédie-Française. Après une carrière exception-

nellement brillante, qui dura jusqu'en plein XVIIIe siècle, *Venceslas* fut repris en 1842 et accueilli avec enthousiasme par Théophile Gautier. Mais cette résurrection fut éphémère et il fallut attendre jusqu'en octobre 1920, date à laquelle Paul Gavault, à l'Odéon, en fit une reprise, à laquelle il ne jugea pas à propos de donner de lendemain.

Il est certain que, si les administrateurs successifs de la Comédie-Française ont assez peu conscience de leurs devoirs pour penser que leur rôle consiste à jouer seulement du Corneille, du Molière, du Racine, du Marivaux, du Beaumarchais et du Musset; s'ils sont assez peu compétents pour croire bonnement que, du XVIe au XIXe siècle, tous les autres auteurs sont méprisables *ou même simplement secondaires,* il n'y a aucune chance pour qu'un chef-d'œuvre aussi intensément vivant que le *Venceslas* de Rotrou y reprenne, en permanence, la place de premier plan qui lui est due. Mais si, par un hasard vraiment extraordinaire, le nouvel administrateur, dont j'ignore totalement les aptitudes, avait, en histoire littéraire, les connaissances approfondies qu'exige son emploi, peut-être pourrions-nous espérer cette année, pour le tri-centenaire de *Venceslas,* une reprise brillante et définitive de cette œuvre maîtresse, qui est une des gloires de notre théâtre.

EN MONTAGNE

par PIERRE PAVLENKO.
Traduit du russe par Boris Metzel.

Pierre Pavlenko, l'un des meilleurs écrivains russes contemporains, acquit la célébrité vers 1936, lorsque parut son Extrême-Orient, *roman qui répondait à la demande d'une « littérature de défense nationale » prônée par le Congrès des Ecrivains soviétiques à cette époque. Cette œuvre, publiée en français aux Editions Sociales Internationales, retrace les activités des pionniers soviétiques bâtissant sur les frontières du Mandchoukouo une cité gigantesque. Les derniers chapitres (écrits voici plus de dix ans) sont consacrés à une guerre imaginaire contre le Japon et décrivent des tableaux prophétiques et saisissants. Les autres œuvres de Pavlenko, contes et romans, qui ont été largement diffusés en U.R.S.S., se déroulent tantôt en Asie Centrale ou dans le Caucase. Auteur d'une excellente biographie romancée du poète Lermontov, critique dramatique fort écouté, Pavlenko a récemment terminé le scénario du film* Le Serment *que le metteur en scène géorgien Tchiaourelli a tourné aux studios de Tbilissi, et qui a valu à ses réalisateurs l'un des prix Staline décernés au début de juin dernier. Dans la plupart de ses œuvres, Pavlenko a essayé de rendre sensible le lien de solidarité qui unit les différentes républiques de l'U.R.S.S. La nouvelle que nous donnons ci-après a été publiée par la revue* Octobre, *peu après la reprise du Caucase par l'Armée Rouge.* — B. M.

C'est un récit bien terrible qui me fut jadis conté. Et maintenant que nous avons reconquis notre Caucase, je me souviens de cette histoire.

J'avais passé la nuit dans un petit village, au bord de la mer. Au matin nous devions partir vers le lointain Daghestan. Une atroce nuit de février avait succédé à un jour gris et venteux, pareil à un long crépuscule.

Au matin, il faisait tellement sombre près de la mer, les rafales de neige et de pluie cinglaient le visage avec tant de rage et le vent était si violent et si terrible qu'il ne pouvait être question d'entreprendre un voyage.

Pourtant mon compagnon de route faisait confiance aux montagnes.

— Je jure par mes yeux, m'assura-t-il, qu'il y fera chaud.

Aussi, vers midi, prîmes-nous la route. La chaussée était déserte et sauvage. Le vent chassait l'eau; le long des pentes humides voletaient des fétus de paille arrachés aux meules de foin.

Nous patientâmes longtemps avant d'atteindre la montagne.

Des collines assez basses s'alignaient le long de la route, se profilant sur le ciel.

Il semblait qu'il eût suffi de descendre de voiture et de faire deux cents pas pour contourner les premières collines, mais alors, vous auriez cru enfoncer dans un coin de couverture grise, humide et ouatée qui n'était que le ciel.

— Où sont donc les montagnes dont vous êtes si fier? demandai-je à mon compagnon.

— C'est peut-être leur jour de sortie, essaya-t-il de plaisanter, ce qui amusa le chauffeur. Celui-ci, lâchant le volant, se mit à gratter des deux mains et d'une façon cocasse sa tête ébouriffée.

Tous deux éclatèrent de rire.

Les montagnes étaient certainement parties vers Kizil-Yar, afin d'y tenir un petit meeting...

Bien qu'il fît encore jour, l'obscurité devint complète. Il faisait sombre comme en pleine nuit; le chauffeur appuya fébrilement sur l'accélérateur.

Un brouillard très dense enveloppait la route. La lumière des phares y perçait avec difficulté une fente étroite.

Tout dormait alentour. Pas un feu, pas un bruit, pas la moindre odeur d'habitation. On aurait dit que les villages s'étaient enfouis sous terre.

Malgré les phares allumés, rouler devenait de plus en plus dangereux. La voiture glissait dans les ornières. La pluie et la boue avaient taché les vitres et l'essuie-glace automatique ne faisait qu'étaler ces souillures.

Les vêtements mouillés depuis le matin étaient froids et nous n'arrivions pas à nous assoupir. Le vent s'engouffrait dans les habits et se réchauffait au contact du corps. Et malgré tout, c'était merveilleux de rouler ainsi, sur la route sauvage et solitaire, de nuit, dans la pluie et le vent, à la rencontre des montagnes invisibles.

— Tenez! Je vous l'ai dit! Les voici! s'écria soudain mon

compagnon. Et moi, à demi endormi, je baissai la fenêtre latérale, le visage crispé à cause du vent.

Par une pente abrupte, la voiture descendit avec précaution dans la vallée, vers un vaste lac de lumière, cerné de montagnes, qui avait la forme d'une escope.

Le toit de la nuit était entr'ouvert et, entre la terre et lui, filtraient, aveuglants, les rayons d'or du couchant.

On aurait dit que la tempête venait juste de passer par ici. La teinte de l'air semblait une vague berçant lentement sur sa crête une écume blanche, tachée de sombres algues et des reflets du couchant.

L'étendue à peine perceptible, des herbes brunes et les voiles bleu orange et dorés des monts lointains offraient aux regards éblouis un tableau multicolore. Devant le ciel, chancelaient les montagnes, telles des décors descendus en désordre et maintenus par des fils invisibles.

La rareté et la puissance d'un tel spectacle lui conféraient un caractère grandiose. La route tourna vers la droite. Le toit noir de la nuit s'abaissa. Les feux du couchant brillèrent encore deux ou trois instants. Après un tournant, ils s'évanouirent. L'obscurité devint plus épaisse et plus insupportable encore.

— Comme il eût fait bon passer la nuit quelque part à l'abri, fis-je. Vers quel diable courons-nous dans ces ténèbres?

— Attendez, répondit brièvement le chauffeur. Quand nous apercevrons une lumière, alors...

Le vent resta derrière nous. La voiture imita son mugissement. Elle ne cessa de hurler tout comme un chien apeuré.

— Encore un virage, murmura le chauffeur, sans qu'il fût possible de comprendre ce qu'il voulait dire.

La route était toute en tournants, comme si elle eût voulu se dérober d'en dessous des roues, pour éprouver le chauffeur. Mais celui-ci réussissait avec une agilité féline à s'accrocher chaque fois à elle, n'était-ce que par trois roues.

La tête bourdonnait à cause du vent.

— Nous avons eu tort de partir, me confia mon compagnon, le danger est immense. La route est glissante, il fait sombre et où passer la nuit?

— Et nous sommes à court d'essence, ajouta le chauffeur en éclatant de rire.

Nous dûmes effectivement nous arrêter au plus proche tournant.

La voiture continua de glisser lentement, tous freins serrés.

Le ciel et les montagnes ne faisaient qu'un bloc et, dans ces ténèbres, nous ne parvenions pas à comprendre où nous nous trouvions exactement. Le vent mugissait aux alentours. Un torrent invisible tempêtait en raclant les pierres. Une rivière de cailloux descendait les pentes des rochers voisins.

Le chauffeur arpenta la route, pensivement, respira l'air, puis se moucha. Soudain, sans hésiter, il montra le ciel de la main.

— Un village!

Un nuage noir s'élevait dans le ciel sombre et, quelque part, loin, très loin, juste au bord à peine perceptible du nuage, on pouvait deviner une étoile, presque effacée. Mais, en plein centre du nuage, brillait une autre étoile solitaire. On ne comprenait pas pourquoi elle ressortait si clairement dans les ténèbres.

— Une maison... Une lumière, dit le chauffeur, indiquant l'étoile. Et puis nous n'avons plus d'essence.

Nous nous mîmes à grimper, nous tenant par la main.

Le vent, s'engouffrant dans un défilé tortueux, faisait des folies, ici, sur les hauteurs. Les yeux s'embuaient de larmes; nous marchions presque à tâtons, ne voyant qu'à trois ou quatre pas devant nous, respirant brièvement et nerveusement, comme des poissons rejetés sur le sable.

J'ai souvent, dans mon enfance, lu des récits évoquant les tempêtes sur mer et les naufrages, les tourbillons de neige en Russie ou le simoun africain. Cependant je n'avais jamais entendu parler du vent des montagnes. Il est possible qu'il soit un phénomène rare et que l'on sache peu de choses à son sujet.

Toutes nos pensées étaient brèves; elles surgissaient dans les intervalles de la rafale, quand nous réussissions à nous tenir sur nos jambes et que nous parvenions à voir, entre les larmes, que nos pieds ne surplombaient pas encore l'abîme. Jusqu'à quel point l'homme peut-il supporter le vent?

Nous marchâmes probablement très longtemps. Soudain mon compagnon tira violemment ma main vers lui et, entr'ouvrant les yeux, je vis une lumière qui filtrait par une fenêtre minuscule. Nous restâmes longtemps à appeler et à frapper à la petite porte. On ne nous entendait pas. Enfin un homme sortit.

La cabane était suspendue au-dessus de l'abîme. Sous le balcon, il y avait peut-être un kilomètre et demi de vide. Le vieillard, notre hôte, qui avait jeté sur ses épaules une peau de mouton, nous conduisit par une cour minuscule sur le balcon découvert et nous pria d'attendre.

— Il va nous ouvrir la porte, m'expliqua mon compagnon. Ne vous éloignez pas de moi, sinon vous pourriez encore vous effondrer Dieu sait où.

Le balcon tremblait et branlait. Quelque chose cognait contre la balustrade.

— C'est le vent, fit notre hôte, entr'ouvrant l'huis avec précaution.

Nous entrâmes. Une petite lampe éclairait la pièce d'un feu vacillant et incertain. Les poignards et les pistolets disposés avec goût au mur, se balançaient sans arrêt; les photographies de deux jeunes gens vêtus de manteaux circassiens heurtaient le mur de leur cadre de bois, tandis que dans le troisième cadre se frottaient l'une contre l'autre deux cartes postales représentant une vue de Piatigorsk.

Notre hôte était taciturne, mais courtois. Il nous tendit deux couvertures et deux oreillers sans taies. Mon compagnon murmura quelque chose au sujet de l'hospitalité des montagnards et de leur sens de l'honneur. De la chambre voisine parvenait un chuchotement indistinct.

— Si vous désirez manger, je réveillerai la vieille. Elle est un peu souffrante.

— Merci! Merci! Nous ne voulons que nous étendre, répondîmes-nous, prenant les objets des mains de notre hôte.

— Le temps est rude, dit-il avec l'accent âpre des montagnards caucasiens.

Nous nous étendîmes. Le vent ne se calmait pas. Avec un sifflement aigu, il essayait de faire chavirer la cabane dans l'abîme : les vieilles planches craquaient, quelque chose s'effritait du plafond, et les vitres des fenêtres vibraient, prêtes à se briser.

Cependant, dans la pièce contiguë, la douce voix de la vieille continuait à chuchoter son délire ou ses prières.

Je ne pus trouver le sommeil. Longtemps je soupirai et m'agitai. Mon compagnon ne dormait pas davantage. A plusieurs reprises nous sursautâmes, prêts à nous élancer hors de la cabane, attentifs au vent qui tentait de briser les vieilles planches du balcon.

Lassé et désespérant d'échapper à la prison de cette nuit atroce, mon compagnon finit par siffloter doucement un air mélancolique.

Personnellement, ne pouvant toujours pas dormir, je me retournais en tremblant de frayeur.

Et voilà que notre vieil hôte, se levant, s'approcha de moi. Tâtant le plancher de la main, il s'assit en tailleur près de ma couverture.

— Le vent souffle, apportant un conte, fit-il pensivement. Il voulait me régaler d'un récit, conformément aux règles de l'hospitalité. Il soupira, gratta sa poitrine velue, et commença :

— Eh bien, je vais te raconter une histoire vécue. Cela se passait dans un de nos villages du Caucase, assez loin d'ici, au temps où l'on se battait contre Denikine. Voici comment l'affaire s'est passée. Ecoute. Le village était habité par nos partisans, des Rouges. Seules deux maisons abritaient quelques Blancs, mais elles furent anéanties. Une femme, Patimate — son mari et ses deux fils aînés combattaient du côté des Rouges, tandis que son fils cadet étudiait à l'école de la ville — eut la première l'idée de tuer les Blancs et de détruire leurs cabanes. Ainsi fit-on. Ensuite on se mit également à chasser les Blancs des villages voisins. L'exemple du premier village avait servi.

Et soudain le bruit se répandit que le fils cadet de cette Patimate avait pris du service chez les Blancs. On pensa tout d'abord que c'était faux, que ce n'était qu'une rumeur mensongère. Mais bientôt des gens l'aperçurent portant l'uniforme. Quelle honte pour la terre natale! pour tout le village!

Le père, lorsqu'il apprit cela, en gagna des cheveux tout blancs. Les frères abaissèrent leurs bonnets de fourrures sur leurs yeux. Mais ils continuèrent de combattre. On décora le père; les fils se distinguèrent.

Cependant le temps passait et passait, et voici qu'un nouveau bruit se répandit : le fils cadet était rentré, blessé, à la maison.

— Dans quelle maison? Un traître a-t-il une maison? Le père ne prononça pas d'autres paroles le jour où il entendit parler de son cadet; bientôt les gens colportèrent ses propos jusqu'au village et c'est ainsi que Patimate en eut vent.

Le fils les entendit lui aussi, mais il ne fit rien; il continua de travailler, de dormir et de boire du lait. La nouvelle en parvint également jusqu'au campement et lorsque le père en eut connaissance, il déclara :

— Il semble que ça ne marche pas rond chez nous. Il semble que l'ordre n'y soit pas bien solide. La mère déshonore la maison. Il faut que je prenne du congé et que j'aille faire un saut là-bas, pour deux jours.

Patimate apprit bientôt que le maître allait rentrer chez lui. Elle comprit aussitôt ce que cela signifiait.

Chez nous, camarade, les gens sont simples et la conscience doit rester pure. Ne pas avoir de conscience est pire que tout. Mieux vaut être koulak que sans conscience. Celui qui n'a pas de conscience est sans conscience.

Et voilà qu'un bruit se répand : le père va rentrer.

Patimate était une femme solide. Elle savait ce qu'était l'honneur. Elle-même avait tué trois Blancs et brûlé leurs cabanes. Elle connaissait aussi son maître, et se doutait bien de ce que serait sa conversation avec le cadet.

Et voilà qu'elle s'adresse au cadet :

— Le père rentre demain; qu'allons-nous lui dire? Quelle réponse lui donner?

Et lui, de s'écrier :

— Quelle réponse! Là où je fus, je n'y suis plus et ce n'est pas son affaire! L'honneur! Je connais moi-même mon honneur!

Mais la mère lui réplique :

— Bien, monte sur le toit, étales-y une fourrure et couche-toi; demain tu réfléchiras.

— C'est bon, répondit-il; j'y vais. Pourtant je passe d'abord chez le voisin, boire un peu de vodka.

— Va boire, dit la mère; ton sommeil n'en sera que meilleur.

Alors il boit, il se couche, et il s'endort.

Les vieux racontent que la nuit était comme celle d'aujourd'hui; un peu plus tiède seulement. Le chien aboie : on n'entend rien. Tu tires un coup de fusil : on n'entend rien. Si fort était le vent.

Lorsqu'il fut étendu sur le toit, Patimate se lève, en pleine nuit, fait une prière et — hop! — elle le pousse du toit.

Il est possible qu'il ait crié. Mais personne ne l'entendit. Le vent était furieux.

Puis elle ferme la porte et se couche.

Et, à l'aube, les gens, en se levant, aperçoivent le corps, tout en bas, parmi les rochers. Ils frappent à la porte : Patimate, ton fils est tombé.

Elle répond :

— Tous les miens sont au camp. Je suis seule à la maison. Je ne sais qui a pu tomber. Ce n'est pas mon affaire.

Et voilà que le père arrive sur son cheval. Sa femme l'attend sur le seuil; elle s'occupe du cheval; il ne lui dit mot. Il entre dans la maison, reste assis cinq minutes, et dit :

— Lorsque je reviendrai avec les enfants, que je ne te trouve plus ici. Tu as failli à l'honneur; tu as abrité toutes sortes de tristes personnages. Tu n'es plus une épouse pour moi.

Et il partit. Eh bien! plus tard, son fils aîné la prit avec lui. Voilà comment les choses se passèrent.

Le murmure dans la chambre voisine s'amplifia et devint plus fiévreux. L'hôte se tut. Puis, pour que rien ne me restât obscur, il ajouta, avec un certain sourire figé et dur, en me regardant dans les yeux :

— Bien sûr, une mère, c'est toujours une mère. Elle a toujours pitié de son fils. Elle avait de la peine pour le cadet. Et maintenant, tout comme le vent, elle ne sait plus dormir; elle écoute, dans l'attente de sa voix. Voilà ce qui s'est passé chez nous. De la pièce voisine, tel un écho du vent, parvenait le chuchotement de la vieille, comme un murmure : délire ou prières.

Bien sûr; une mère est toujours une mère. Mais elle sait ce que c'est que l'honneur caucasien.

RÉCITS DU PARIS D'AUTREFOIS

L'ÉVASION DE KERVÉLÉGAN

par GEORGES BENOIT-GUYOD.

LA CHUTE DES GIRONDINS

En mai 1789, lorsque la ville de Paris reçut sa première organisation municipale, son territoire fut divisé en soixante districts. Mais, à l'expérience, ce nombre de circonscriptions administratives apparut trop élevé, et un décret de l'Assemblée nationale daté des 22-27 juin 1790 supprima les districts et les remplaça par quarante-huit sections correspondant aux nouvelles divisions électorales. Chacune de ces sections portait un nom propre et possédait les organes administratifs du premier degré, dont un commissaire de police.

L'une de ces sections, la trente-neuvième, était tout entière incluse dans le territoire de notre septième arrondissement d'aujourd'hui. En 1793, époque où se déroulèrent les événements que nous allons raconter, ses limites étaient : au Nord, les quais des Théatins et Voltaire, à l'Ouest, la rue de Bourgogne, au Sud la rue de Grenelle, à l'Est la rue des Pères, ainsi qualifiée depuis peu par une contraction voulue de l'ancien nom des Saints-Pères.

Cette section présentait une curieuse particularité : elle était dénommée « section de la Fontaine de Grenelle », quoique le monument de ce nom fût situé sur l'alignement sud des maisons de la rue de Grenelle, dans le territoire de la section dite « du Bonnet Rouge ». Deux autres sections étaient limitrophes de celle de la Fontaine de Grenelle, l'une à l'Ouest, appelée des Invalides et bordée par la rue de Bourgogne, l'autre à l'Est, celle de l'Unité, le long de la rue des Pères.

Par un souci qui procédait des vieux usages, les sections

parisiennes adoptèrent, non pas des armoiries, mais des signes distinctifs tirés de l'iconographie mise à la mode sous la Révolution. Leur composition nous a été conservée par les cachets qui ornaient les papiers officiels du temps. Celui de la Fontaine de Grenelle était de forme ovale et portait, en exergue, le nom de la section. Au centre, figurait un faisceau de licteur coiffé du bonnet de la Liberté et marqué d'un triangle portant sur ses côtés les mots *Liberté, Egalité, République.* A l'intérieur de ce triangle était un écusson avec ces mots : *La loi.*

A cette époque vivait rue des Pères, dans une maison sise sur le territoire de la Fontaine de Grenelle, un citoyen Maquart, qui s'était rendu principal locataire de l'immeuble, dont il sous-louait les appartements meublés par lui. Pour l'assister dans sa gestion, il avait engagé un portier, Martin Rousseau. La maison, assez importante, comprenait quatre étages sous combles et en façade sur la rue, mais une façade postérieure prenait jour sur la cour, à laquelle on accédait par une allée venant de l'unique porte cochère et traversant, au rez-de-chaussée, toute la largeur des bâtiments. Cette maison existe encore. Pour le passant descendant la rue en direction de la Seine, c'est la seconde à main gauche après l'angle de la rue de l'Université. Elle porte aujourd'hui le numéro 18, mais, selon l'ancien numérotage des voies publiques par quartier, elle avait alors le numéro 1225.

Lorsque, au mois de septembre 1792, arrivèrent à Paris les sept cents députés des départements qui devaient constituer la Convention nationale, la plupart d'entre eux eurent quelque peine à se loger largement, et beaucoup s'unirent en groupes sympathiques pour s'installer le plus commodément possible dans des appartements loués à frais communs. C'est ainsi que trois d'entre eux devinrent habitants de la maison Maquart, où ils se partagèrent les pièces de l'appartement occupant, au premier étage, toute la surface de l'immeuble. Ces nouveaux venus étaient le conventionnel Le Goazre de Kervélégan, représentant du Finistère et deux de ses collègues élus par le département du Jura, Vernier et Babey.

Pendant plusieurs mois, ces trois membres de l'Assemblée menèrent rue des Pères une existence paisible, laborieuse et sans événements mémorables. Ils étaient d'ailleurs d'opinions modérées, d'un naturel amène, ce qui leur permit de cohabiter sans heurts, même en bonne intelligence, dès la première séance de l'Assemblée qui eut lieu le 21 septembre et jusqu'au début de la Terreur.

Augustin Bernard François Le Goazre de Kervélégan, âgé de quarante-quatre ans, avait vu le jour à Quimper, d'une ancienne famille de robe. Son père était maître François-

Guillaume Le Goazre de Kervélégan, conseiller en la sénéchaussée et siège présidial de Quimper. Sa mère était dame Marie-Bernardine Billy.

Son acte de baptême montre que les parents du futur conventionnel pratiquaient la vertu d'humilité chrétienne, car ils lui avaient choisi pour parrain Guyon Féros, et pour marraine Jeanne Fagon, « pauvres de cette ville ».

Elevé d'abord à la campagne, parmi les bois et les collines de Toulgoët, y vivant de la vie de ces hommes chez qui « la vertu, en quittant la terre, laisse l'empreinte de ses pas », il ne tarda guère à se montrer d'un caractère indiscipliné. Mis au collège des Jésuites de Quimper, il y fit peu de progrès et partit à dix-sept ans pour Rennes faire ses études de droit, connut là les plus brillants succès, et, à vingt ans, était reçu avocat du roi au présidial de Quimper.

Son mérite et aussi, sans doute, la protection du conseiller son père lui valurent d'être nommé en 1774, à vingt-sept ans et sans avoir l'âge requis, sénéchal et maire de Quimper. Il devenait ainsi premier magistrat de Cornouaille.

La cérémonie de son installation fut une véritable fête publique. Accueilli à quelques lieues de la ville par les autorités et la population, il fut harangué et conduit en grande pompe à Quimper, où il fit son entrée sous un arc de triomphe fleuri, et parcourut les rues de la cité pavoisées aux couleurs de Bretagne, aux acclamations de la foule, sous une pluie de bouquets et aux accents des airs populaires locaux. Un volume contenant les discours prononcés fut imprimé à cette occasion.

Cependant, le soir même, à la faveur de l'obscurité, il se rendit à l'église, lieu de son baptême, pour s'agenouiller sur la tombe de son père et lui faire hommage des honneurs qu'il venait de recevoir.

Il garda sa charge jusqu'à ce que l'Assemblée Constituante en décidât la suppression.

Elu en cette même année député aux Etats de Bretagne, il fut choisi pour faire partie de leur députation auprès du Roi.

En 1788, les communes de Cornouaille l'envoyèrent soutenir leurs intérêts contre le Parlement de Rennes dans la question des grands baillages et à la fin de la même année, il prit en main la cause du Tiers Etat qui réclamait un député par 10.000 habitants, un nombre de députés égal à celui des deux autres ordres réunis et le vote par tête.

Vers cette époque, il avait publié un violent pamphlet contre les excès de la noblesse et du clergé, intitulé *Réflexions d'un philosophe breton sur les affaires présentes*. Ce pamphlet, répandu en Bretagne, augmenta sa popularité, et, le 22 avril

1789, il était élu premier député de Quimper aux Etats Généraux. Il y suivit constamment la ligne de conduite de son ami Le Chapelier et des principaux députés bretons.

Revenu dans sa ville natale après la séparation de la Constituante, dont il avait été secrétaire, il fut président du tribunal de Quimper jusqu'au 8 septembre 1792, date à laquelle ses concitoyens l'élurent membre de la Convention nationale.

Au début de sa carrière politique, il ne désirait pas la chute de la monarchie, préconisant au contraire son maintien avec de profondes réformes. Mais la fuite du roi, apprise lorsqu'il était président du tribunal de Quimper, lui donna à réfléchir. Il quitta cependant le club breton au moment où celui-ci devint le noyau de la Société des Jacobins et tenta, dit-on, d'enrayer le mouvement révolutionnaire. On le voit, les opinions de cet honnête homme se ressentirent longtemps de scrupules légitimes, en présence des faits contradictoires de ces temps troublés. Il devint nécessairement républicain lorsque la Convention, dans sa première séance, décida que la royauté était abolie en France.

La nouvelle Assemblée comprenait un nombre important de membres de la Législative, et ceux-ci tentèrent de reformer leurs groupes qui, d'une extrémité de l'opinion à l'autre, s'étaient nommés Aristocrates, Monarchiens, Constitutionnels, Démocrates, Hommes du 14 juillet, Feuillants, Fayettistes, Orléanistes, Cordeliers, Jacobins.

Mais cette tentative de reconstitution des groupes ne réussit qu'à demi. La Convention ne les connut que bien réduit en nombre, et les partis allaient voir s'accroître leur vocabulaire avec l'apparition de termes nouveaux et parfois agressifs, tels Chevaliers du poignard, Partisans de la liste civile, Ministériels, Hommes du 10 août, Girondins, Brissotins, Fédéralistes, Hommes d'Etat, Modérés, Suspects, Membres de la plaine, Crapauds du Marais, Montagnards.

Kervélégan n'hésita guère à faire son choix. A l'Assemblée de 1789, il avait voté silencieusement avec la majorité réformatrice. Dès son arrivée à la Convention, il fit partie des invités qui se réunissaient chez Mme Roland, se liant avec le mari de celle-ci et ses amis politiques, les Girondins.

Dès le début, il fut élu membre du Comité de Sûreté générale, ce qui lui donna une place éminente à l'Assemblée, qui tout de suite adopta les méthodes d'un régime dictatorial.

Le 15 janvier 1793, le procès de Louis XVI atteignit sa phase décisive. A la première des questions posées à chaque député : « Louis Capet est-il coupable de conspiration contre

la liberté publique et d'attentat contre la sûreté générale de l'Etat? » Kervélégan répondit : Oui.

A la seconde question : « Le jugement de la Convention Nationale contre Louis Capet sera-t-il soumis à la ratification du peuple? » il répondit également : Oui.

Le lendemain, une troisième question fut posée : « Quelle peine sera infligée à Louis? » Kervélégan déclara : « Même opinion que la précédente. » Or, cette précédente opinion était celle de Queinec : « Je ne suis pas juge, je ne puis donc voter que pour la détention pendant la guerre et la déportation à la paix. »

Le 19 janvier, il fut parmi ceux qui demandèrent qu'un sursis fût accordé à l'exécution du condamné.

Outré de la violence de Marat, il dénonça sa feuille incendiaire à la tribune de l'Assemblée et se signala ainsi à la vengeance de l'Ami du Peuple.

Les deux co-locataires de Kervélégan dans la maison Maquart suivaient des principes analogues. Le plus âgé, Vernier, un avocat sexagénaire du barreau de Lons-le-Saunier, qui, lui aussi, avait été Constituant, se fit inscrire au groupe des Modérés. Quant à son compatriote, l'avocat du roi Babey, de dix ans moins âgé que lui, il avait été, en 1791, l'un des plus fermes adversaires des émigrés et, après la fuite de Louis XVI, avait demandé que le roi fût suspendu de ses fonctions. Pourtant, à la Convention, sans s'affilier à aucun groupe, il devait faire preuve, comme ses collègues, d'une remarquable pondération.

Bref, le Breton et les deux Jurassiens, ayant vécu comme législateurs les mémorables journées des Etats Généraux, puis les deux années pendant lesquelles l'Assemblée nationale élabora le nouveau régime, étaient des hommes sages que l'expérience avait instruits et qui répugnaient aux mesures extrêmes. On le vit bien au procès de Louis XVI, quand l'ex-monarque accusé de trahison eut à répondre de ses actes devant la Convention. En vrais juristes, offensés du spectacle d'une Assemblée politique s'érigeant en tribunal, tous trois se rallièrent à l'opinion de Queinec.

On sait comment, après la mort du roi, le ministre de l'Intérieur Roland et les Girondins perdirent en peu de temps toute leur influence, jusqu'alors prépondérante, et cela au profit des Montagnards. Cependant, les plus énergiques membres de la Gironde se dressaient contre leurs ennemis. Ils obtinrent, le 13 avril, la mise en accusation de Marat, qui d'ailleurs fut acquitté par le Tribunal révolutionnaire.

Sur ces entrefaites, Pache, maire de Paris, somma la Convention d'expulser de son sein les députés de la Gironde; mais l'Assemblée se borna à créer une commission de douze

membres pour vérifier les actes de la Commune et rechercher les complots tramés contre la représentation nationale. Kervélégan, qui était toujours membre du Comité de sûreté générale, fit partie de cette commission des Douze, dont l'un des premiers actes fut de faire arrêter Hébert, le rédacteur du *Père Duchesne.*

Enfin le 31 mai, un Comité insurrectionnel inspiré par la Commune et appuyé sur des détachements jacobins de la garde nationale, envoya une délégation à l'Assemblée pour obtenir la suppression des Douze et l'arrestation de vingt et un Girondins. Gain de cause lui fut donné sur le premier point seulement, ce qui provoqua une seconde tentative de la Commune pour obtenir le décret d'arrestation.

Le 2 juin, cent mille sectionnaires insurgés et en armes, où figuraient des batteries d'artillerie, cernèrent les Tuileries où siégeait la Convention et demandèrent l'arrestation des principaux Girondins. Le président Héraut de Séchelles signifia au général Hanriot, qui commandait cette multitude, de livrer passage aux représentants du peuple, car l'Assemblée ainsi bloquée dans le palais n'était pas libre. Pour toute réponse, Hanriot cria :

— Nous ne sommes pas ici pour entendre des phrases. Vous ne sortirez pas que vous n'ayez livré les traîtres... Canonniers, à vos pièces!

La Convention humiliée se remit en séance, et, sous le coup de cette violence, vota le texte suivant:

La Convention nationale décrète que les députés, ses membres, dont les noms suivent, seront mis en état d'arrestation chez eux, et qu'ils y seront sous la sauvegarde du Peuple français et de la Convention nationale, ainsi que de la loyauté des citoyens de Paris. Les noms desdits députés mis en état d'arrestation sont : etc... Auxquels noms il faut joindre ceux des membres de la Commission des Douze, à l'exception de ceux d'entre eux qui ont été dans cette commission d'un avis contraire aux mandats d'arrêt lancés par elle. Les noms des premiers sont : Kervélégan, etc... Les deux autres exceptés sont Fonfrède, Saint-Martin (1).

PRISONNIERS A DOMICILE

A la suite du véritable coup de force que constituèrent les mouvements du 31 mai et du 2 juin, soixante-treize conventionnels furent traités comme étant en état d'arrestation chez eux. En effet, on appliqua cette mesure non seulement aux suspects nommément désignés par le décret, mais encore aux collègues qui avaient pris leur défense en protestant explicitement contre la violence exercée sur l'Assemblée. Kervélégan était de la première catégorie. Vernier et Babey furent de la seconde.

(1) Archives nationales, M7. Procès-verbaux de la Convention nationale.

Un homme bien embarrassé à l'annonce de ces nouvelles effarantes fut le colonel Louvet, commandant la gendarmerie nationale près les tribunaux de Paris. L'effectif de sa troupe, tout juste suffisant pour le service ordinaire, ne lui permettait absolument pas de faire garder en outre toutes les demeures des conventionnels suspects. Il tenta cependant tout ce qu'il pouvait, s'abstint de faire « surveiller » ceux qui promettaient sur l'honneur de ne point prendre la fuite, et réduisit la garde des autres de telle façon que, presque partout, elle ne fut guère qu'un simulacre. Ainsi, au second étage de la maison Maquart l'appartement commun de Kervélégan, Vernier et Babey fut confié à la garde d'un seul militaire, le gendarme Peltier. Remarquons d'ailleurs que celui-ci n'était chargé que de la surveillance de Kervélégan seulement, ce qui donne à penser que ses voisins s'étaient engagés à ne pas fuir.

Quoi qu'il en soit, l'accueil réservé par Kervélégan à Peltier fut des plus froids. Comme on n'avait prévu pour ce gendarme ni relève régulière, ni permissions, ni vivres, ni moyen de couchage, il lui fallut obvier à tous ces inconvénients, et la manière dont il fut obligé d'accomplir son service fut bien loin de répondre à la rigueur des règlements. Kervélégan ne lui venant aucunement en aide, Peltier fut contraint d'apporter un lit, de pourvoir par ses propres moyens à sa nourriture, à sa toilette, à ses achats en ville, aux détails de son habillement, de son blanchissage et de ses distractions. Astreint à des absences indispensables, parfois prolongées, il procurait à son prisonnier de continuelles occasions de s'échapper, et c'est merveille, dans ces conditions, que celui-ci n'en eût pas profité. Il y pensait cependant, et faisait son profit de ce qu'il observait autour de lui pour préparer minutieusement un plan d'évasion qui devait lui permettre de rejoindre à coup sûr le groupe des Girondins qui s'était réfugié à Caen.

Kervélégan avait épousé Mlle de Bezac, qui vivait toujours dans leur résidence de Quimper, rue de la Rampe, avec leurs cinq enfants dont l'aîné était une fille de quinze ans prénommée Lise. Cette famille était en relations avec un conventionnel originaire de Lannion, le chevalier Couppé de Kervennou. Notoirement suspect de modérantisme, Couppé avait signé la protestation contre le 31 mai, mais s'était dérobé à l'arrestation en se cachant dans Paris. Par des émissaires secrets il avait pu, d'une part faire connaître à Mme de Kervélégan la position critique de son mari, d'autre part proposer à celui-ci un plan de fuite qui, exécuté d'un commun accord, leur permettrait de quitter Paris en voiture et de s'enfuir d'une traite jusqu'à Caen où plusieurs chefs Girondins se trouvaient déjà réunis.

Les prisonniers à domicile ayant gardé la faculté de recevoir des visites, Kervélégan put se livrer à des préparatifs de départ. Il y fut aidé par des compatriotes bretons, dont les noms sont restés inconnus, mais que le portier Martin Rousseau vit venir, depuis l'arrestation, chaque soir entre huit et neuf heures, et repartir régulièrement entre minuit et une heure.

Martin Rousseau s'était lié avec un domestique commun à Babey et à Kervélégan, nommé Pierre Brunel. Par les bavardages de cet homme, il apprit que les visiteurs nocturnes et Kervélégan connaissaient également les Jurassiens, et que ces six hommes passaient tout le temps de leurs réunions en conciliabules et à boire beaucoup de bière. D'ailleurs un autre témoin avait fait, bien malgré lui, les mêmes constatations. C'était le gendarme Peltier, qui de son grabat de l'antichambre était sans cesse dérangé par les allées et venues des hôtes et de leurs amis. L'appartement qu'il surveillait se composait de nombreuses pièces, mais l'ensemble était commandé par l'unique vestibule d'entrée, sur lequel donnait directement le logis de Kervélégan, deux chambres contiguës prenant jour sur la cour.

Trois semaines passèrent ainsi, au cours desquelles le public apprit sans surprise que plusieurs conventionnels surveillés s'étaient enfuis. Il fallut bien reconnaître que la détention à domicile avec des moyens insuffisants les engageait à s'évader. La Convention précisa donc que ceux de ses membres mis en état d'arrestation seraient gardés par deux gendarmes, et le capitaine Botot du Mesnil, de la Gendarmerie près les Tribunaux, reçut ordre de surveiller particulièrement les maisons des députés.

Ces décisions se traduisirent, en ce qui concerne Kervélégan, par le procès-verbal suivant, daté du 23 juin 1793 :

COMMUNE DE PARIS

En vertu du décret de la Convention nationale qui ordonne que les députés mis en état d'arrestation seront gardés par deux gendarmes, nous, officier de paix, accompagné du citoyen Petit, gendarme, nous sommes transportés chez le citoyen Kervélégan, député, pour l'exécution dudit décret.

Lequel député nous a dit qu'il n'avoit pas besoin de gendarme, et la preuve qu'il pouvoit s'en passer étoit que celui qu'on lui avoit donné le 2 juin n'étoit pas chez lui et qu'il ne l'avoit pas vu depuis jeudy dernier; qu'au reste un ou deux gendarmes ne pouvoient en imposer à un homme comme lui, et nous a montré un damas en forme de sabre pendu à la cheminée, et une paire de pistolets qui pouvoient luy faire faire passage.

Voilà la vérité et nous avons signé en la minute.

STOFF, *officier de paix.*
PETIT, *gendarme* (2).

Nous n'avons pas encore dit que Le Goazre de Kervélégan,

(2) Archives nationales, F7 4753.

homme à la taille gigantesque et à la puissante musculature, était doué d'un caractère impérieux et peu impressionnable. Il possédait, d'ailleurs, une réelle bienveillance native, mais il la dissimulait, quand les circonstances l'exigeaient, sous des dehors sarcastiques, bourrus et maussades. Il en avait agi de la sorte avec le gendarme Peltier, qui finissait par le craindre, et tout fait croire qu'en faisant admirer son arsenal à ses inspecteurs ébaubis il cédait à une fantaisie de pince-sans-rire, et que la manière dont il remarquait combien facilement il se passait de gendarme, était un de ces traits de guoguenardise dont il était coutumier.

Du reste, l'officier de paix Stoff et le gendarme Petit ne devaient point revenir le voir. Ce fut seulement le surlendemain 25 juin que le gendarme Peltier se vit relever de sa trop longue garde par deux camarades de sa compagnie, nommés Grenier et Gié.

En fait de surveillance, ceux-ci avaient ordre de rompre avec les errements suivis jusqu'alors, et de se relayer dans l'antichambre de façon à ne jamais permettre au prisonnier de la traverser. Mais ils avaient compté sans leur hôte. Le lendemain matin, l'un d'eux ayant prétendu empêcher Kervélégan de franchir sa porte, celui-ci le saisit par le collet, l'entraîna vers la fenêtre ouverte, le suspendit à bout de bras dans le vide et menaça de le lâcher dans la cour. La scène ne finit que par les supplications de la victime, qui promit d'éviter à l'avenir tout ce qui pourrait ressembler à une vexation.

Cette preuve d'une vigueur herculéenne valut au conventionnel un surcroît de prestige auprès de ses gardiens. D'ailleurs, les gendarmes étaient assez au courant des choses politiques pour savoir que, naguère encore, leur prisonnier siégeait au Comité de Sûreté générale, et que s'il était aujourd'hui décrété d'arrestation, demain peut-être un second décret viendrait annuler le premier. Prudemment, ils hasardèrent de lui proposer un *modus vivendi* dont il pourrait s'accommoder, s'il consentait à leur jurer de ne point tenter d'évasion.

— Je le jure, foi de Kervélégan! répondit l'autre. Du moins je vous donne ma parole que si je dois me sauver, je vous en préviendrai.

A trois jours de là, le 28 juin, les visiteurs habituels arrivèrent vers dix heures du soir. Ils annoncèrent à Kervélégan, de la part de Couppé, que le moment était venu de faire ses derniers paquets et de partir pour la Bretagne. Tout était réglé d'avance, l'itinéraire prévu, l'horaire aussi. Sa fille aînée, l'intrépide Lise, ayant bravé tous les risques malgré ses quinze ans, était à Paris depuis quelque temps, cachée

chez des amis sûrs. Elle en sortait en ce moment même pour rejoindre Couppé qui devait l'amener rue des Pères, dans un cabriolet, aux approches de minuit.

Ce soir-là, Kervélégan était seul dans son logement, mais les deux gendarmes veillaient dans l'antichambre. Il rassembla ses papiers, quelques objets, ses pistolets et se mit en costume de voyage. Vers minuit moins le quart, ayant entendu le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant la porte, les quatre hommes passèrent dans le vestibule et se dirigèrent vers la sortie de l'appartement donnant sur l'escalier.

Kervélégan portait une bougie allumée. Il déclara aux gendarmes qu'il allait reconduire ses amis en les éclairant à la descente. Mais sa tenue de voyageur démentait ses paroles, et ils voulurent lui barrer le passage.

Soudain, les visiteurs tirèrent chacun une paire de pistolets et les braquèrent contre les gardiens, cependant que le conventionnel, son bougeoir à la main, proclamait avec netteté :

— Citoyens, je vous ai promis de vous prévenir quand je me sauverais. Eh bien, je pars. Adieu!

Et franchissant vivement la porte derrière ses complices, il la referma d'un double tour de clef.

L'escalier rapidement descendu, l'un des amis demanda le cordon, et le portier, reconnaissant sans doute sa voix et d'ailleurs voyant de la lumière à travers la porte vitrée, ouvrit la porte cochère sans sortir de sa loge.

Le cabriolet annoncé était là, attelé d'un cheval vigoureux. Couppé s'y trouvait assis auprès de Lise qui, dès que son père les eut rejoints, cria au conducteur :

— Cocher, vingt louis de guides, et au galop!

Lancé à travers les rues mal éclairées par de rares réverbères, le cabriolet arriva sans encombre à la barrière de Passy. Tout allait bien, les quelques passants rencontrés n'ayant prêté aucune attention au véhicule.

Mais à la barrière, les choses changèrent brusquement. Comme il arrivait souvent, de nombreux sans-culottes étaient là, montrant leur zèle à dépister les gens suspects soupçonnés de quitter Paris en fraude. La voiture ralentit son allure. On se précipita autour d'elle, on l'arrêta. Des têtes se montrèrent sous les lanternes. Des voix parlèrent d'envoyer les voyageurs à la municipalité, pour justifier de leur identité et de leur droit à voyager. Couppé dissimula ses traits en se reculant dans le fond de la voiture.

Alors, Lise témoigna d'une présence d'esprit remarquable.

— Citoyens, s'écria-t-elle d'une voix pathétique, laissez-nous passer, je vous en prie, et ne nous retardez pas. Je suis venue chercher mon père et un médecin pour les mener en hâte au chevet de ma mère mourante. Nous sommes de bons

patriotes, soyez-en sûrs. Mon père est représentant du peuple, en voici la preuve!

Et elle tendit la carte de représentant que Kervélégan avait eu la bonne inspiration d'emporter.

Mais une certaine hésitation s'étant manifestée chez les assistants :

— Montrez, reprit-elle, que vous êtes des gens de cœur, citoyens; n'empêchez pas une pauvre fille de revoir sa mère mourante et de remplir envers elle ses devoirs. Le temps nous presse et un retard, si faible soit-il, peut entraîner la mort de celle à qui je dois la vie!

Touchés par la beauté de la jeune fille et par ses paroles douloureuses, la foule s'écarta, laissant passer le cabriolet qui repartit au galop. L'alerte avait été vive!

Le voyage se poursuivit sans incident jusqu'à Mantes, où les fugitifs arrivèrent le matin. Leur cheval exténué ne pouvant continuer la route, ils s'adressèrent à un maréchal ferrant pour leur en procurer un autre. Mais l'artisan, flairant une bonne affaire, offrit un méchant bidet en échange du cheval fatigué, mais excellent, et exigea en outre le versement d'une forte somme d'argent. Couppé, facilement irritable, fut indigné des prétentions du maréchal et le montra par la véhémence de ses protestations. Dans le feu de la discussion, il oublia toute prudence et s'écria :

— Vous êtes un voleur!

— Qui êtes-vous donc, vous qui faites l'insolent? répliqua l'autre. Avez-vous des papiers?

— De quel droit me les demandez-vous?

— Je suis officier municipal.

Et relevant sa blouse, le maréchal ferrant montra l'écharpe tricolore qui ne le quittait jamais. Puis il se tourna vers Kévélégan et lui dit :

— Et vous?

— Moi? répondit le Breton, j'ai des papiers.

Il tira de sa poche un morceau de papier quelconque le montra au municipal qui, ne sachant pas lire, fit semblant de l'examiner et le lui rendit en disant :

— C'est bien, vous êtes en règle. Quant au citoyen qui fait l'insolent, il va être arrêté.

Il était dit qu'au cours de son évasion Kervélégan marquerait son passage par des scènes de vaudeville. La mésaventure du malheureux Couppé n'eut pas de suites tragiques comme on eût pu le craindre. Il fut ramené à Paris, enfermé à la Conciergerie, puis à la Force, où il resta détenu jusqu'au 9 thermidor qui le libéra.

Le coup d'audace avait réussi. Kervélégan et sa fille continuèrent leur route, et, sans autre incident, arrivèrent à Caen

le 2 juillet. Les Girondins qui s'y trouvaient rassemblés reçurent leur ami à bras ouverts et l'admirent dans leur comité. Au nombre de dix-huit, ils formèrent « l'Assemblée nationale de résistance à l'oppression » et prirent, en Normandie, la direction d'un mouvement insurrectionnel. Des troupes furent levées par eux et le commandement en fut confié au général de Wimpfen. Mais l'imprudence du chef de l'avant-garde, M. de Puisaye, provoqua, le 13 juillet, la déroute des insurgés à Vernon.

Il fallut fuir de nouveau; certains Girondins se dirigèrent vers Bordeaux, d'autres vers la Bretagne. Kervélégan, revêtant l'uniforme des volontaires du Finistère, gagna son pays en éclaireur pour préparer à ses amis un asile. Ceux qui le suivaient eurent un voyage pénible, et, en arrivant en vue de Quimper après maintes difficultés, ils furent obligés de camper dans un marécage et d'envoyer un guide avertir leur collègue. Enfin, au bout de trente-deux heures, ils purent sortir de leurs cachettes et se rendre chez des paysans préalablement avertis.

Kervélégan était obligé de se cacher lui aussi. Il habita successivement dans le moulin d'un paysan de Toulgoët, son fermier, puis dans la chaumière d'un nommé Lozac'Hmeur, de la même paroisse. Il portait le costume des gens du pays. Très aimé d'eux, il se fixa à Penhars, petit hameau aux portes de Quimper où il vécut sous le couvert de la discrétion des habitants, qui n'eut pas une défaillance.

Il s'occupa de noliser à Quimper un navire pour ceux de ses amis qui désiraient quitter la France, les Girondins Duchâtel, Salles, Cussy, Girey-Dupré et Bois-Guyon. Il les tint cachés dans un bois ainsi que Louvet et son amante, la belle Lodoïska. Mais quand ils cherchèrent à l'entraîner avec eux, il refusa en disant :

— Tant qu'on a à la main un fusil à deux coups, des pistolets à sa ceinture et un sabre au côté, on ne quitte pas son pays!

APRES L'EVASION

Cependant, à Paris, la fuite imprévue de Kervélégan causait bien de l'émoi dans la section de la Fontaine de Grenelle. L'alerte avait été donnée par les gendarmes de garde, qui, le premier moment de stupeur passé, s'étaient efforcés de rejoindre le fuyard. Sortis de l'appartement grâce à une clef prêtée par Vernier accouru à leurs appels, ils s'étaient engouffrés dans l'escalier et, parvenus à la loge de Martin Rousseau, n'avaient pu apprendre qu'une chose, c'est que le portier avait tiré le cordon de son lit, pensant comme d'habi-

tude que c'étaient les amis de Kervélégan qui s'en retournaient chez eux, et bien loin de se douter que cette fois le député les accompagnait. Contrairement à leur coutume, les Bretons avaient négligé de fermer le portail après leur sortie, et il s'était levé pour aller pousser le battant et mettre le verrou, mais sans voir personne ni dans la maison ni dehors.

Dans la rue, les alentours étaient obscurs, déserts et silencieux. Rien ne put mettre les gendarmes dans la direction des fugitifs. Par acquit de conscience, ils réveillèrent les voisins et fouillèrent leurs demeures, mais tout fut inutile et le plus ancien des deux militaires, Cornier, se résigna à faire la déclaration du délit à l'officier de paix le plus proche, le citoyen Barthélémy Chauboy, qu'il trouva à son domicile vers minuit et demi. Il revint ensuite à la maison Maquart et en repartit avec son camarade Gié pour se rendre chez leur chef, le capitaine Botot du Mesnil, à qui ils laissèrent ce compte rendu :

Les citoyens Cornier et Gié, gendarmes à la garde du citoyen Kervélégan, député, vous expoze que hier au soire vers les onze heures Ledit Kervélégan est parti avec trois autres citoyens à eux inconnu ayant chaquun une père de pistollest pour facilité l'évasion du susnommé en les menassant, ce que nayant pu évité quoyquils ayent faits leurs déclaration à la mairerie pour quils soit dézarmé ce qui na point été exécuté cest pour quoy quil suplie Les membres du comité de Sûrté général de prendre en considération le danger où ils étoient exposé a fin quils leurs soits rendu justice à cet égard.

GIÉ, *gendarme* (3).

L'enquête fut reprise au petit jour par un magistrat civil, le commissaire de police de la section, qui, et ceci confirme à nos yeux les côtés comiques de tous ces épisodes, portait le nom courtelinesque de Bonenfan. Donc, le commissaire Bonenfan s'employa avec zèle à contrôler et à interpréter les indices déjà recueillis par les auxiliaires de la justice, mais il ne put rien apprendre de nouveau, sinon, vers la fin de la journée, que la Convention elle-même, au cours de sa dernière séance, avait pris ce décret :

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de son comité de surveillance sur l'évasion du citoyen Kervélégan, député, mis en état d'arrestation, décrète que les citoyens Babey et Vernier, députés, se rendront sur-le-champ au Comité de surveillance pour donner les renseignements qu'ils peuvent fournir tant sur l'évasion de Kervélégan que sur ceux qui peuvent l'avoir favorisée (4).

Le commissaire Bonenfan retourna donc à la maison Maquart, mais bien inutilement, car lorsqu'il s'y présenta,

(3) Archives nationales, F7 4753.
(4) Archives nationales, M7, procès-verbaux de la Convention.

Martin Rousseau lui déclara que les Jurassiens avaient déménagé, mais qu'il croyait savoir que Babey habitait maintenant à Passy, 3, rue Basse, et Vernier à l'hôtel du Mont-Blanc dans la rue du même nom.

C'étaient là de fausses adresses, comme on l'apprit sans surprise. En effet, Babey semble bien s'être réfugié aux environs de Passy et y avoir vécu sous un pseudonyme. Quant à Vernier, il réussit à gagner son département natal, d'où il passa dans le canton de Zurich en Suisse. L'un et l'autre devaient reprendre séance à la Convention après le 9 thermidor.

Mais revenons à Kervélégan. Lorsqu'il fut bien avéré que l'enquête sur son évasion n'avait pas avancé d'un pas, la Convention, le 15 juillet, le déclara *démis*. Enfin, le 28, l'Assemblée, alors présidée par Danton, fixa définitivement la situation de ses membres ayant pris le large, par un texte ainsi libellé :

> La Convention nationale déclare traîtres à la patrie... Kervélégan... etc., qui se sont soustraits au décret rendu contre eux le 2 juin dernier et se sont mis en état de rébellion dans les départements de l'Eure, du Calvados et de Rhône-et-Loire dans le dessein d'empêcher l'établissement de la République et de rétablir la royauté (5).

Ce décret ne changea rien au genre de vie du proscrit, que nous avons vu refuser de suivre ses compagnons d'infortune à l'étranger.

Il allait et venait sans trop se soucier des recherches faites pour le retrouver, et il lui arrivait d'employer, pour y échapper, des ruses assez curieuses. S'étant installé pour un temps chez son ami l'abbé Lebars, curé *jureur* de Pogonnec, il lui demanda de proclamer en chaire que ceux qui arrêteraient les députés en fuite auraient bien mérité de la patrie!

Pendant un an, il déjoua toutes les embûches des policiers. Pourtant Tréhouart, représentant en mission dans le Finistère et acharné à sa poursuite, avait promis dix mille livres à qui le prendrait vivant et cinq mille à qui le ramènerait mort. Rien n'y fit, et le représentant dépité écrivit le 27 frimaire an II (17 décembre 1793) :

> Je n'ai pas de nouvelles de la chasse que j'ai fait appuyer au scélérat Kervélégan. Il faut qu'il ait le diable au corps pour se soustraire à tous les moyens que j'ai mis en usage.

Cependant, ses biens allaient être confisqués et ses meubles vendus aussi bien à Paris qu'en Bretagne. Le 15 octobre, l'inventaire en fut dressé dans ses maisons de la rue de la Rampe à Quimper. François-Marie Duval, juge de paix du

(5) Archives nationales, M7. Procès-verbaux de la Convention.

canton rural de Quimper, procéda à la même opération dans sa propriété de Toulgoët.

Ces nouvelles furent accueillies par la population avec une réprobation muette, mais certaine. Cela n'empêcha pas le directoire du département d'écrire, le 19 brumaire an II (4 novembre 1795) au citoyen Lebreton, procureur-syndic du district de Quimper, qu'il approuvait la mise sous séquestre des biens du proscrit, déclarant en outre que sa femme et ses enfants devaient être traités comme ceux d'un émigré et ordonnant de procéder à un inventaire estimatif, puis à la vente des meubles et effets mobiliers.

Dès le mois de septembre, pour essayer de se mettre avec ses enfants à l'abri du soupçon et tenter de sauver quelque chose du patrimoine familial, Mme Kervélégan, imitant Mme Lanjuinais, avait demandé le divorce. Malgré cela, les ventes aux enchères eurent lieu sans sursis, en décembre 1793.

Les précautions prises par cette épouse inquiète n'avaient même pas eu pour effet de la soustraire à l'arrestation, ni elle ni ses enfants à commencer par la vaillante Lise qui l'avait rejointe depuis longtemps. Appréhendés le 7 octobre, ils furent enfermés d'abord dans les geôles de Carhaix, patrie de La Tour d'Auvergne, qui, quoique noble, venait de refuser d'émigrer. De là, les prisonniers furent transférés au château de Brest, où la mère de famille fit preuve d'une grande énergie en protestant de son innocence.

La vie devenait également très dure pour son mari, à qui l'argent faisait défaut et qui dut contracter des dettes envers ses amis.

A Paris, on ne l'oubliait pas. Dans la section de la Fontaine de Grenelle, une visite méthodique de son logement avait été faite par le juge de paix, qui avait fait transporter ses effets dans un cabinet mansardé du 4e étage, où ils étaient conservés sous scellés. Le 12 juin 1794, les représentants du peuple Bréard et Laloy, commis à cet effet par la Convention, se transportèrent dans ce réduit où les papiers furent examinés, et où fut prélevé tout ce qui semblait avoir un caractère d'utilité publique. Cela se réduisait à peu de chose, et les commissaires de l'Assemblée se retirèrent en maintenant gardien des scellés le citoyen Maquart, principal locataire, malgré ses protestations et ses demandes en restitution de la jouissance du cabinet, « qu'il voudrait bien pouvoir louer ».

En Bretagne, Kervélégan réussit à tromper toutes les recherches dont il était l'objet. Les événements du 9 thermidor lui annoncèrent des jours meilleurs, mais la chute de Robespierre n'annulait pas par elle-même toutes les mesures terroristes prises légalement contre les suspects. Prudemment, il attendit d'abord, sans se montrer, que l'Assemblée rappelât à elle ses

membres proscrits. Vaine attente : plusieurs mois passèrent sans apporter aucune modification à son sort de fugitif traqué. Alors il se lassa et, le 27 frimaire an III (17 décembre 1794) il adressa à la Convention un long mémoire justificatif.

Depuis vingt ans, écrivit-il, il avait fait la guerre au despotisme et à la tyrannie. Sous la monarchie, en 1777 et 1778, son opposition au gouverneur et au Parlement de Bretagne le fit frapper de plusieurs lettres de cachet et d'exil. Il avait consacré sa vie à la défense de la liberté. Le fait d'avoir été membre de la commission des Douze, qui avait rempli avec courage une mission périlleuse et voulu déchirer, à la tribune de la Convention, le voile de patriotisme sous lequel les conspirateurs cachaient leurs projets de contre-révolution, lui avait valu la persécution dont il souffrait encore.

Il avait fui, car, après que la Convention eût décidé d'enfermer pendant trois jours les Girondins décrétés d'accusation elle les avait gardés arrêtés, violant par là sa parole. Aussi bien, même maintenant, on le surveillait étroitement et ses amis lui parlaient de « sa tradition devant le tribunal de sang » comme d'une chose assurée. Mais il ajouta que c'était au nom de la Liberté, qu'il avait toujours servie, qu'on l'avait déclaré traître et mis hors la loi, que ses biens avaient été vendus, sa famille arrêtée, sa tête mise à prix. On l'avait accusé tantôt d'avoir voulu livrer aux Anglais Brest et Lorient, tantôt d'avoir pris part à la révolte de Vendée, tantôt d'être le chef du soulèvement du Morbihan, ou d'être réfugié à Guernesey, prêt à faire une descente sur les côtes. Il déclarait tout cela mensonger et demandait une enquête publique sur toutes « les inepties qu'on lui imputait », même en interrogeant ses ennemis. Et il terminait sur cette phrase :

« Je ne crains point qu'ils osent répéter devant témoins les infamies qu'ils ont vomies contre moi dans le secret de la délation (6). »

Le cas de Kervélégan n'était pas unique. La Convention statua sur des propositions de rappel de proscrits en même temps que sur le sien. Merlin seul s'opposa à un retour, qui fut cependant autorisé le 18 ventôse an III (9 mars 1795).

Quinze jours plus tard, il écrivait à ses collègues de l'Assemblée cette lettre de remerciements :

4 germinal l'an IIIe de la République française.

Je suis bien sensible, citoiens, à l'intérêt que vous avez bien voulu me témoigner en adressant à mon département une expédition en forme du décret qui me réintègre. Agréez, je vous prie, ma reconnoissance. Si cette

(6) Archives nationales, F7 4753.

première expédition ne me revenoit point, je profiterois de votre offre pour la seconde.
Salut et fraternité.

KERVÉLÉGAN (7).

Rentré bientôt à Paris, le premier soin du Conventionnel réhabilité fut d'aller à la rue des Pères pour assister à la levée des scellés au cabinet du 4e étage, et récupérer les livres, papiers et objets divers qui s'y trouvaient encore. Ce fut un beau jour pour le citoyen Maquart qui fut doublement heureux, et de revoir son ancien locataire, et de pouvoir remettre son cabinet en location.

Peu de temps après avoir repris séance, Kervélégan fut nommé inspecteur du Palais national des Tuileries, membre du Comité de sûreté générale et l'un des trois commissaires délégués à la planche aux assignats.

Sa carrière politique survécut à la Convention. Il devint membre du Conseil des Anciens, puis de celui des Cinq-Cents et, ne s'étant pas montré hostile au coup d'Etat du 18 brumaire, il fut choisi par le premier Consul, le 4 nivôse an VIII, comme député du Finistère au Corps Législatif. Il y resta jusqu'au 20 mars 1815, ayant eu son mandat renouvelé par le Sénat, le 4 mai 1814.

Aux Cent-Jours, Kervélégan renonça à la vie politique et se retira dans sa maison de Toulgoët, près de Quimper. Ruiné, il vécut modestement avec quinze cents francs de rente, fut maire de sa commune et mourut à soixante-dix-sept ans dans les sentiments les plus chrétiens, et justement honoré, dit l'un de ses historiographes, « pour l'inflexibilité de son désintéressement et de son inépuisable charité ».

(7) Archives nationales, AA 50 n° 1429.

POÈMES

par GUY LAVAUD.

CE N'EST RIEN QU'UN JARDIN

Ce n'est rien qu'un jardin où les lourds marronniers,
Les acacias clairs, les hauts platanes luttent
De leurs acides verts ou de leurs verts calmés
Contre un vent rebroussant le flot de leurs ramures.
Ce n'est rien, oublié par la guerre et le sang,
Qu'un jardin de juillet au fond d'une campagne,
Un peu d'air et de bleu demeurés innocents,
Par miracle échappés au reste de l'orage...
Assez pour que, du fond de nos cœurs torturés,
Jaillisse ce long cri, que cette plainte monte :
« Seigneur! qui fis la fleur, l'azur et le verger
« Seigneur! qu'il serait beau le monde sans les hommes! »

PARFOIS DANS UN VERGER

Parfois, dans un verger épuisé par l'Automne,
Quand les bleus de nos cœurs et de nos cieux s'exilent,
Brille comme gardé pour notre soif encore
Un doux fruit oublié sur une branche lisse.
Mais les fruits dont j'ai faim ne sont plus cette pomme
Miséricordieuse, incarnate, échappée
A l'insecte, à l'oiseau, à l'orage et qui m'offre
Toute une odeur de fleurs dans sa chair rassemblée.
Car mon âme, elle aussi, se dépouille et s'efface,
Et s'effeuillent mes faims, toutes mes faims terrestres,
Car les raisins luisants, car les brûlantes grappes
Que la nuit suspendue dans sa main brune élève,

Hors du monde, ces fruits ce sont mes soifs nouvelles.
Je me couche au nuage où dort la lune blanche,
Je suis de cet accord des planètes entre elles,
Je vendange parfois une étoile filante
Et chaque minuit clair me trouve à ma fenêtre
Epiant ces éclats qui, toujours en voyage,
De l'étoile à l'étoile effacés pour renaître,
Nous racontent en vain les secrets bleus des astres.

J'AI DIT LES SECRETS BLEUS...

J'ai dit les secrets bleus de l'herbe et de la fleur,
Sources, votre innocence et, ruisseaux, votre rire
Et j'ai toujours aimé la mer lourde d'odeurs
Ses vols d'oiseaux mêlés aux vols de ses navires.

J'ai poursuivi l'amour plus mouvant que la mer
Et sa feinte douceur et sa fourbe cachée :
Ses reflux m'ont laissé le flanc encore ouvert
Et l'âme, par son vent, elle aussi démâtée.

Je goûte maintenant ce qu'apporte le soir
Les fruits amers aussi qu'il a mis sur ma table,
Cette ombre accumulée versée dans mes miroirs
Et ton vin, Solitude, à mes lèvres qu'il glace.

J'écoute, mes amis, s'éloigner votre pas
Et revenir, malgré la porte refermée,
Fantômes non priés que je n'attendais pas,
Les visages ternis des années déchirées.

Mais les mots que j'ai sus je les ai tous usés
A ces jours devant moi rassemblés, que dirais-je?
Ils ne me sont plus rien et je n'ai rien été
Rien qu'une cire molle entre leurs mains cruelles!

AINSI DONC JE N'AI PLUS...

Ainsi donc je n'ai plus qui me console rien,
Puisque voici le temps de la seule immortelle,

Puisque passe la rose au front de mon jardin
La tulipe, l'œillet et le lys avec elle.

Rien peut-être qu'au ciel ces nuages, leurs jeux,
Leurs laines, leurs blancheurs vainement rassemblées
Et sans cesse (troupeau défait, malicieux)
A la main du berger qui les mène, échappées.

Nuages! désormais confidents, les derniers,
Brillez donc, oui, brillez sur les promesses mortes,...
Paradis qui restez les seuls réels et vrais,
Vous, ces palais sans seuils, vous, ces mondes sans portes,

Vous qui, sur mon ennui, grands secrets demeurés
Et d'un autre bonheur, peut-être, les asiles,
De vos plages de nacre et de vos bords pourprés
Rives inabordées nous faites toujours signe

A L'ÉPAULE DU LOURD MARRONNIER

A l'épaule du lourd marronnier, à la hanche
Des bouleaux qui toujours se penchent et bavardent,
Des pans, hier encor de pourpre, d'or et d'ocre
Résistaient retenant des flammes déjà mortes.

Mais cette nuit le vent de la mer est venu.

Eveillés dans nos lits nous l'avons entendu
Qui battait les buissons, qui flagellait les arbres.

Ce vent n'a pas meurtri que le fût et la branche.

Il a soufflé sur nous et, graves, nous sentons
Qu'il nous a pris, aussi, nos restes de rayons
Et nous voici pareils à la forêt vaincue
Sous la nue alourdie et le ciel sans issue.

Mais si tout est sans fleurs, si l'âme perd son ciel, ..
Si nous attendent seuls le silence et le gel
Si, déjà, l'on entend, bûcheronne, une hache

Funèbre, commencer dans les bois son ouvrage
Nous n'aurons rien perdu, oui, j'aurai tout gagné
Si, relisant un jour le livre abandonné
Un vieil homme étonné que ce soit son image
A mon souvenir donne une furtive larme.

COMME UN SAUT DE POISSON...

Comme un saut de poisson sur une eau qu'il étonne,
Parfois sur le temps gris de l'Automne, ricoche
(Printemps, qui sans la rose et l'œillet ressucite)
Un jour bleu retrouvé que je sais inutile.
Car mes fruits, tous mes fruits qui n'ont tenté personne.
Je les dénombre : ils sont ces pourrissantes pommes;
Car le vent acharné à me détruire encore
Une à une, le vent vole mes feuilles mortes;
Et que pourrait-il, donc, quand je ne suis que cendre,
Cet azur de rencontre et de hasard, me rendre?

CRÉPUSCULE D'HIVER

Ce soir de février tout était désaccord :
Des pourpres s'enflammaient puis des bleus et des ors
(Les derniers combattants et les suprêmes anges)
Se repliant ainsi que des armées exsangues,
On voyait sur les eaux retomber et traîner
Tout le sang à ces ciels, qui mouraient, échappé.
Quels drames s'inscrivaient dans ces combats où l'ombre
Effaçant la rumeur et la trace des hommes,
Ecrasait ta révolte et ton cri, cher azur?
Quel passé s'effondrait et, naissait quel futur,
Je ne sais...
Mais suivant, dans leurs phases étranges,
Cette bataille sourde et ces luttes d'archanges,
Mon âme — dans la nuit qui l'assaille et la mord —
Pleurait le jour enfui dans le soir enfin mort.

THÉORIE ET PRATIQUE DE LA NOUVELLE APOCALYPSE[1]

par JACQUES VALLETTE.

Le poète Henry Treece a récemment publié *How I see Apocalypse,* recueil d'essais où il explique sa position d'artiste — sa position actuelle, car il évolue vite, ne cesse de s'analyser, et écrit beaucoup — tantôt sous forme de critique poétique, tantôt d'une façon doctrinale. Sans vouloir en exposer ou en discuter tout le riche contenu, ni même en tirer un portrait de l'auteur, je ne lui demanderai que l'esquisse d'un mouvement récent dans la poésie anglaise, et dont l'importance tient au groupe d'écrivains qui en ont fait ou en font encore partie. Une école et une doctrine, en premier lieu; ensuite des œuvres : c'est ainsi qu'il convient de présenter ce mouvement appelé par ses membres la Nouvelle Apocalypse.

On ne parlera que de ses adeptes principaux : Henry Treece et J. F. Hendry, qui en constituent la vieille garde; Nicholas Moore et G.-S. Fraser, qui l'ont quitté. Dans son histoire les questions de personnes ont certainement joué leur rôle. Témoin Wrey Gardiner, dont le néo-romantisme, à en croire Treece, serait sorti de la Nouvelle Apocalypse, et qui s'exprime sur le compte de celle-ci dans des termes désobligeants qu'on lira plus loin. On voit, comme des constellations issues d'une nébuleuse, s'organiser après elle des coteries où la dissidence survenue pour des raisons littéraires se prolonge en froideur. Cela est naturel et n'a qu'un

(1) *How I see Apocalypse* (London, Lindsay Drummond, 1946, IX-184 p., 8 s. 6 d.). — *The Haunted Garden* (London, Faber, 1947, 94 p., 7 s. 6 d.), by Henry Treece. — *The Orchestral Mountain*, by J. F. Hendry (London, Routledge, 1943, 56 p., 5 s.). — *The Glass Tower*, by Nicholas Moore (London, Poetry London, 1944, 127 p.). — *Home Town Elegy*, by G. S. Fraser (London, Poetry London, 1944, 44 p., 6 s.). — *The dark Thorn*, by Wrey Gardiner (London, Grey Walls Press, 1946, 227 p., 9 s. 6 d.).

intérêt anecdotique : le *Dark Thorn* de Gardiner, espèce de journal intellectuel, offre, en plus du témoignage très curieux d'un homme de lettres anglais contemporain, une galerie de portraits de confrères qui aide à se débrouiller dans ce petit monde. L'une des vedettes en est Nicholas Moore, son ami.

J'emprunterai à Moore et à Hendry, dans deux lettres inédites, une définition de la Nouvelle Apocalypse et de la raison d'être qu'ils lui ont trouvée. Hendry l'a fondée en 1939 avec Treece. Les buts en furent d'abord déclarés dans deux anthologies : *The New Apocalypse,* et surtout, en 1940, *The White Horseman.* C'était, dit Hendry, « un essai de synthèse du surréalisme et du réalisme social, du subjectif et de l'objectif ». Ceux qui n'ont pu, en raison des circonstances, lire les deux anthologies citées, trouveront dans *How I see Apocalypse* une explication des termes employés par Hendry.

Il y avait dans les années trente une école d' « observation objective » dont Geoffrey Grigson, poète de talent, tenait la tête. La Nouvelle Apocalypse fut en partie une réaction contre cette école, ou plutôt une tendance à en élargir l'objet : « Nous souhaitions, écrit Moore, une conception de la poésie plus large que celle des poètes de ces années; nous croyions que les jeunes poètes qui ne souscrivaient pas au code strict de Grigson avaient peu de chances de se faire entendre. » Suit une critique de l'évolution subie par le groupe originel, et une explication des dissidences. D'après Moore encore, le mouvement n'a pas été fidèle à ses origines. Littérairement, il est devenu un « nouveau romantisme ». De plus, il a poussé un rameau social et politique sous le nom de personnalisme; « faisant ainsi exactement ce que ses chefs avaient véhémentement dénoncé chez Auden et ses contemporains : confondre la poésie et la politique ».

Nouveau romantisme, personnalisme, humanisme, fusion du romantisme et du classicisme, de l'objet et du sujet, du surréalisme et du réalisme : mots fréquents chez Treece et ses amis, et qui recouvrent quelques données assez élémentaires. Bornons-nous aux principaux aspects de la doctrine, avec lesquels il sera surtout profitable de confronter les œuvres.

Treece ne donne pas de cette doctrine un exposé très cohérent et systématique, ni même bien précis dans les passages de son livre où l'on doit la chercher. « L'écrivain, dit-il, qui ressent le chaos, la turbulence, le rire et les pleurs, l'ordre

et la paix du monde en son entier, est un écrivain apocalyptique. » Il s'agit d' « interpréter le caractère cataclysmique de la vie », de rendre la poésie « large, profonde, sans limites, comme la vie véritable... Cette poésie brûlera d'un grand feu, intensément, et de ce feu jaillira une vie renouvelée, forte, heureuse, prophétique, libérée par le creuset des scories et de la cruauté ». Voilà qui est un peu vague dans son immensité, mais qui donne pour pivot à la Nouvelle Apocalypse le souci de l'homme, qu'ailleurs Treece estime négligé par les surréalistes : « Nous nous occupons, ou devrions le faire, des réactions de l'homme à l'homme, là où ces réactions sont honnêtes et individuelles, non falsifiées par la propagande de groupe et des réactions de l'homme vis-à-vis de lui-même... ou de la nature... » Citant Fraser, Treece ajoute : « L'écrivain apocalyptique sera du côté du mythe personnel, de l'expression vivante et organique des besoins humains, contre la machine à objets — la tentative par les journaux, par la rhétorique gouvernementale et par l'organisation méthodique, de manipuler les hommes comme de simples pièces d'un énorme Etat-Machine. »

Vouloir libérer l'individu de l'Etat-machine n'implique pas une poésie à buts politiques ou sociaux définis : si la chose arrive, ce ne peut être qu'un aboutissement pratique et nullement obligé de la doctrine. Ce qui frappe davantage, dans les déclarations de Treece, est à la fois un « anarchisme » avoué (le terme de *révolte*, qu'il emploie aussi, conviendrait mieux) et la recherche d'un ordre nouveau, dans la personne aussi bien que dans l'expression. De là l'importance du mot *organique* si souvent rencontré chez lui et chez ses confrères. Il implique une somme équilibrée de toutes les manières d'être du monde et de la créature, conformément à une « loi naturelle » (Treece reprend le terme au poète et critique H. Read, un de ses modèles); et, dans l'expression, l'usage de la forme la plus appropriée à ce qu'on veut dire — le vers libre inclusivement — selon une tradition fondée elle aussi dans une espèce de loi naturelle. Il ne s'agit pas « de détruire, mais de réaffirmer »; de rendre à l'homme l' « exercice de son libre arbitre » en l'affranchissant de la peur; de lui montrer à vivre sa vie singulière, intense, complète, organisée de façon à incorporer une expérience aussi variée et multiple que possible; de cultiver l'individu par opposition à la machine, ce mot étant pris dans son sens le plus général.

Cette soif de libération, cet individualisme réaffirmé une fois de plus après tant d'autres dans l'histoire des lettres marquent plus d'urgence et de sincérité que de nouveauté. Je ne voudrais pas avoir trahi Treece, je voudrais l'avoir présenté de façon plus systématique et assimilable. Mais, en tâtonnant, je ne fais que le suivre. L'Apocalypse annoncée par lui traduit, de son propre aveu, une tendance éternelle de l'âme humaine, très congruente à notre temps, et fait prévoir dans l'exécution une variété qu'il espère lui-même, parce qu'elle sera une preuve de vie, mais une variété où se dissout finalement à peu près tout ce qui peut caractériser avec précision, en les limitant, une doctrine ou une école. De toutes les doctrines, de toutes les écoles, n'est-ce pas un peu le destin, si on les veut fécondes et vivantes? Et ne juge-t-on pas l'arbre à ses fruits? Considérons quelques-uns de ceux qu'a produits la Nouvelle Apocalypse.

Dans le dernier recueil poétique de Treece, je ne trouve guère d'accord entre ses principes et sa pratique sinon par un amour très anglais de la nature, par une disposition générale au sentiment, à la sympathie, à la « mise du cœur à l'honneur », par un tour largement humanitaire. En voici deux échantillons :

VAINQUEURS

Au soleil bas, nous fûmes en un secret village
Où l'air ne bougeait pas,
Où, seuls bruits à frapper l'oreille lasse,
Goutte à goutte chagrin, tombait des arbres noirs
La pluie, et oscillaient, triste chant, les barrières.
Alors, par un carreau brisé, certains ont vu
Dans sa cage rouillée un oiseau mort, serrant
Aux barreaux sa chétive poitrine en lambeaux,
Et le bec grand ouvert.
Et nous pressions le pas, suivant la rue herbeuse;
Un maigre chien, jailli d'un coin obscur, traîna
Vers le bois ses pattes minces comme baguettes,
Pour du moins y mourir en paix. Nous n'avions su
Jamais que la victoire, c'est ainsi. Pas un
N'aurait mangé son pain avant d'avoir empli
La bouche à cet enfant décoloré et roide
Comme pierre, étalé à sa porte en éclats.
Pas un de nous qui lors ne songeât au pays.

POÈME

Quand la paix de nouveau couvrira la colline,
Quand la porte rayonnera,
On verra boire encor la blonde avec le brun;
Le pauvre toujours sera pauvre.

Les arbres de nouveau se couvriront de fruit,
La nuit se teindra de doux chants;
L'homme a beau cheminer avec les autres hommes,
Toujours le couteau brillera.

Quand l'amour reviendra dans les cœurs, donnerons
Pour du pain notre bonne foi;
Mais l'or qui peut d'un Prince alléger la souffrance
Toujours paiera la mort du pauvre.

On pourra préférer ces fragments, dans leur forme soignée, à ceux des autres poètes qui vont suivre. Moins intelligibles et moins traduisibles, ceux-ci me paraissent néanmoins plus sincères et plus spontanés. Je suis quelquefois (pas ici) gêné, en lisant Treece, par une veine de sentiment un peu forcé : amertume désabusée quand il parle d'amour; facile goût de cendre et de néant; déploration assez froide et emphatique d'un aviateur tombé; évocation apprêtée de braves gars pour lesquels sa pitié, d'ailleurs, est profonde. Treece est de ces poètes dont les vers les plus travaillés sont les meilleurs. Pourquoi ces vers-là, ceux que je préfère dans son œuvre, me laissent-ils malgré leur agrément une impression de convenu? Sans doute le besoin apocalyptique de libérer l'esprit l'entraîne-t-il vers l'évasion, vers la décoration formelle, vers le mystère et l'irréel des vieilles légendes autant que vers leur sens inépuisable. Combien d'autres ont battu ces sentiers, de Keats à nos symbolistes! Tennyson par exemple, que Treece a le bon sens d'admirer sans fausse honte, et dont il n'est pas sans rappeler parfois les séduisantes joliesses — par exemple ici :

Amour-dans-le-rêve : les pinacles d'or
Perçant le coton jusqu'au ciel de cobalt,
Et la fille aux oies qui monte au palais par les degrés de jade.

Amour-dans-la-vie : après-midi en hiver
Où les feux de bûches jettent leurs ombres sur le mur
Et le vent hurle dans la cheminée comme un loup.

Amour-dans-la-mort : l'enfant blanche dans le bois,
Qui va parmi les aconits penchés,
L'oreille ouverte aux voix qui ne viendront jamais.

Je voudrais comprendre les vers de J.-F. Hendry mieux que je ne le fais. Son dessein est certainement grandiose, sa vision personnelle, ses rythmes variés et musicaux; ses images torrentielles traduisent une agile allotropie (le mot est de lui) de l'idée, dans la longue élégie intitulée *The*

Orchestral Mountain. « Je crois, écrit-il à un lecteur de bonne volonté qui lui demandait un fil conducteur, à la libération, à la libération de l'esprit organique... Les types et les classes sociaux, au sens psychologique, m'intéressent vivement. Je crois qu'il faut les briser avant que tous les hommes réalisent leur intégrité ». Voici un fragment de son poème orchestral, dont j'ai voulu respecter jusqu'à l'obscurité, due à une contexture formelle extrêmement serrée et à ce qu'il appelle « la vérité dynamique de l'imagination » :

Eclatons en musique bleue, comme la mer, ce sablier qui frémit sous la note du vent. Fleurissons, Sirius, sur des rivages que l'œil ne peut voir, cloches de nuit dans le gosier de l'oiseau sombre. Puisque les souhaits comme une vague régissent la langue et l'épée hors de ce nuage un projecteur à la voix de rayons ordonnera la rébellion chaotique en un accord, et les images processionnelles de l'histoire, au long du bruit des jours, miroitante pompe cérémonielle, couleront, fondues ainsi que mercure devant la sonnerie glorieuse.

C'était là le berceau de notre chagrin, un monde musical d'icebergs à l'hiver étrange, où les branches dénudaient à l'air leurs cautères de douleur, où, immaculés dans les vêtements du soleil, les morts lyriques dans les gerbes en moyettes traversaient de secrets paysages noirs comme la nuit. Haut dans le verger de ce Ciel des épousées dansantes de fleurs d'amandiers figurent les vastes pensers mélodieux de l'arbre et du barde. Siècles, années, heures boitent dans ces visions. La rosée et les larmes tintent en tons glacés.

Par delà le soleil, ceinture du zodiaque, la lune et les étoiles, au nord, du printemps, de l'eau et de la naissance invisible, au sud du feu, de la vie et de tous leurs étés, signes de nation ou de constellation, à l'est de l'automne, de la mort et de la terre innombrable, à l'ouest de l'hiver et de l'air, les tours de la Montagne vassales seulement de l'angoisse humaine et de la calme joie de l'humanité. Point de sextant que ne découvrent les heures et les saisons; point de souhait que, houle de musique, l'illumination de l'esprit.

Là j'ai entendu le son riche de l'or dans la veine, au flanc d'une montagne aiguë d'argent flûté. J'ai écouté où des glaciers, lents comme des larmes de cire, coulent au long de tout le miel sauvage des années. J'ai vu l'esprit étoilé dans un grain de poussière :

En vagues de sommeil, noire au soleil caché, pollen volant d'éternité, rouille de mort en semis de douleur, adulte fleur de la psyché, auguste navire amiral de la beauté, mouillé pour l'ascension sous la Montagne, comble de l'histoire, la crucifixion.

Foulant le sombre firmament de la pensée, leur stellaire lueur rayonne d'une tombe de pierre. A travers ma Montagne, armés de vent, ils voyagent avec l'âme, tranquille anachorète. Arpentant les sombres cercles de cette cellule aux barreaux de naissance, de mort, de jour, de nuit, mûrés dans les saisons comme une source douce, ils se lèvent dans un tourment sidéral pour sauver ou détruire la

pierre de souffrance — joyau? étoile? — L'homme, l'âme et la pierre touchent seuls l'Ararat.

Pourtant chaque pierre est là, chacune avec sa voix, le saphir justice, l'émeraude sagesse, l'opale de la pitié. Comme elles vivent exhalant le haut chant de leur choix, une clameur angélique fascine cette cité. Le rubis joyeux, la turquoise constante retiennent les couleurs de la fleur et de l'étoile dans des cieux de froid, dans des havres de vagues qui ne se brisent qu'en ciels. Profond comme la glace inondée dans le puits et la fontaine, leurs soleils sans sommeil traversent, flottants, l'œil de tout esprit las, et couronnent de halos d'éclairs la Montagne Orchestrale.

Sans doute cette poésie mérite-t-elle plus que celle de Treece le nom d'apocalyptique. Le propos le plus apparent en est la mort, et un mouvement héroïque pour lui échapper.

Si Hendry est le poète de la tension, Moore est celui de la détente. Ses vers sont allègres, jeunes, parfois pleins du bonheur de l'improvisation. Sous leur diversité l'on distingue une révolte contre les forces qui oppriment l'homme d'aujourd'hui : les pouvoirs, la crainte, le passé, les fatalités de la vie collective, la tyrannie sociale et politique; une réaction aux événements contemporains dans leur perspective historique et sociale; une conscience collective souffrante; une liberté individuelle méritée par l'amour. Lisez-le plutôt, dans ces fragments où l'on voudrait avoir fait passer l'allure de conversation qu'a souvent son style, en même temps que son évident souci de la forme :

« Libre? tu veux? », dit le Passé — loi, connaissance —
Connaissant que j'étais proche de mon désir.
« Assaille alors les crocs de sang de la nature,
Affreux au désespoir, à l'abandon de l'homme. »

J'ai répondu : Oui, je ferai de mon mieux. L'homme
Est mon ennemi, mon ami, moi-même suis
L'homme. Et j'ai combattu pour être libre du
Passé, avec ses livres et ses lois mauvaises.

« Tu ne me vaincras pas », dit le vieil ours polaire
Que vêtait maintenant Passé, chaud travesti.
Je dis : Aveugle? Soit. Tu n'aveugleras pas
Tout homme, et je saurai divulguer tes semblants.

« Bien heureux si tu vis », dit Passé, dont les yeux
Sages et duveteux se nuent de ruse grise.
Si je vis, je ferai de mon mieux. Tu peux être
Ce qu'il te plaît, mais je suis l'homme et je suis l'homme.

« Oh, mais je tiens le fouet, dit-il, je suis le tigre;
Toi, le clown, dois passer le rond et le cerceau. »

Non, si j'élève mes regards, remue un doigt,
Te mets la gâchette à la tempe, et lâche tout.

LES JOURS DU CHIEN

...Les politiques parlent, les bombardiers rugissent, nous mettons nos mains solitaires aux tâches de la guerre, sans plus questionner, sans plus douter de la sagesse de nos aînés ou de tous leurs plans rouillés. Ce temps exige un cœur confiant et non plus indécis, la haine brûlant comme le feu...

Tous les cœurs aujourd'hui sont touchés d'un courage de fer, le couard est guéri. La torte route des siècles gît redressée dans la poussière, voie brillante de lune pour que nous y marchions, sans plus d'effroi, heureux de gagner notre destin : nous allons, nous allons, farouches, parce qu'il le faut.

Les hommes d'Etat que nous redoutions sont nos héros, les lois que nous combattions notre espoir le plus sûr, l'assassin à la hache de velours est à l'honneur maintenant que la mort est libre sur toute lèvre : des pailles, maintenant, tous nos soucis privés : sur le corps de l'amour n'est plus de braverie.

Bombe pour bombe, force pour force, colère pour colère, nous devons entasser la haine sur nos ennemis, attentifs maintenant à l'homme paisible, notre voisin, méfiants de ses yeux secrets et de leur quête : qui donc ira quêter la paix en pleine guerre, et ne détruira pas notre courage à l'œuvre?

Maintenant de fer le courage, maintenant intrépide le cœur. Le couard doit guérir, le tors se redresser. Nous devons oublier les siècles bien passés, nous devons oublier nos amours et nos haines; enfin nous sommes sages, seul nous blesse l'amour, n'est plus de songe sous la haine de nos yeux...

Nous voici, mon amour, sous les célestes signes, l'Ourse, Vénus, la Voie de Lait. Les astres qui dictent leur morale aux astrologues et guident notre vie comme nous ne saurions, ô leur brillant éclat! Maintenant à quoi bon interroger? Tout ce qui choit, échoit.

Les politiques parlent, les bombardiers rugissent : nous mettons nos mains solitaires aux tâches de la haine : plus rien nous ne craignons, nous livrons bravement nos combats périlleux : et qu'aurions-nous à craindre, qui n'avons plus d'amour? De crainte un million d'années est englouti, et nos amours et nos soucis.

Et voilà. Mon amour, mon amour, qu'est-ce donc, ces combats, frénésie et fracas dans le cœur? Quelle puissante astrologie a fait souffrir cet enfant qui n'interrogeait, et qui suivait les infaillibles voies de haine? Etoiles, étoiles, tout ce qui choit, échoit.

ÉLÉGIE EN HIVER

Grâces du soir et du matin, visions de canaille se heurtant au réel obstiné : qu'était son nom? Elisabeth, Mai, Violette? Rêvait-elle au

printemps de suaves bouquets? Oui si c'était, mourante, une duchesse amorphe, Lady Anne et la mort en sursis?

Au printemps, les crocus. Les cités en ruine sonnaient un crescendo de jubilants ramages, comme d'oiseaux d'avril tous là perchés en foule; par les jardins chantaient les coqs et leur réclame; dans les cendres couvait la colère d'Europe, devant les pieds de la bête qui triomphait.

Qui triomphait, la bête? Or, parmi les corbeaux dont tournoyaient les cercles noirs en l'air, une rumeur d'été annonçait une paix, une paix faite de raccords dans un nid bien tissu de brindilles, et sûrement rivaux les mâles. Un nuage de corbeaux bien en plume et en chair : fin d'été.

Et dans l'hiver l'été s'achève. Las, hélas! du monde les travaux se sont vêtus de neiges; ronrons de dames fourrées aux thés agités, parmi les derniers succès de journaux. Et qui songerait à la décoration, Lady Anne, sachant l'hiver gorgé de mort?

Les perce-neige fuis, vint et fleurit l'aster. Le poète au flûtiau écrivit l'élégie. Nul-Homme, jambes de-ci de-là sur les mers, traîna une suite à courbettes, longue vague éployée de plaisirs douloureux, ses lèvres grimaçant la verbeuse éloquence, corps d'argent sous le somnolent baiser du temps.

L'un écrivit alors que, sachant l'artifice de l'amour, de l'hymen, au printemps, des oiseaux, de l'effort sexuel, ayant cherché en vain le secours de la politique et du polo, rien ne valait la sale mort, la pelletée de terre pour couvrir les os nus du dépit. Il entendit un merle siffler. Et quel nom?

Inez? Mariouchka? France? Erique? Le sol fol noya les vieux haillons de chair. Sur les courbes de la tombe a grandi la jacobée, l'ortie et l'herbe folle, transplantant ses yeux de poète. Et les cieux, combles d'un printemps neuf, s'emplirent de corbeaux, d'étoiles, d'avions tournoyants. Mais pour lui point d'étoile.

Aussi meurent enfin tous héros, jeunes vierges. Qu'importe comment ils agirent, s'ils ne furent vos acteurs. Prenez donc votre plaisir, autant qu'une lèvre minaude. Et sachez bien ceci : le vivant, non l'acteur, meurt pour l'enjeu plus grand, eut à donner le plus.

Que sont alors au mieux grâces et visions? Que sont alors au mieux les orateurs habiles? Le plus frivole vent que traîne le désastre, laissant régner la mort partout où sont passés, parmi des printemps neufs de corbeaux, de crocus, jusqu'à ce morne oubli recouvrant leurs noms tus.

Je ne crois pas me tromper en discernant chez Moore un penchant fréquent à la méditation morale, sous une forme encore tâtonnante et inachevée. Il a quelque chose à dire. Sans doute le dira-t-il mieux en mûrissant.

Fraser aussi donne l'impression de se chercher encore dans *Home Town Elegy,* où dans le fond et dans la

forme il apparaît mal dégagé de rencontres diverses : Baudelaire, Swinburne, Breton, Chirico, Jammes (je ne parle pas d'influences positives, je cherche à suggérer par comparaison quelques-unes de ses diaprures). La place manque ici pour le citer. Mais il faut le lire si l'on veut comprendre comment ce poète, un des premiers théoriciens de la Nouvelle Apocalypse, reste fidèle à sa doctrine en prenant parti pour l'homme simple et tourmenté, contre les idoles de la tribu.

Treece enrôle sous la bannière de son école bien d'autres poètes : McCaig, Tom Scott, Comfort, Wells, Herring, G. Stewart, M. Lindsay, Sean Jennett, L. Phillipps, R. Greacen, J. Gallen, etc. Mais l'enrôlement est trop arbitraire pour qu'on ne parle pas de ceux-là en d'autres occasions. L'Apocalypse d'origine, si l'on peut en parler comme d'un cru, nous intéresse seule aujourd'hui.

« Comme elle est morte, cette Nouvelle Apocalypse, avec ses poètes apocalyptiques à majuscule, pataugeant sur leurs chevaux blancs dans les eaux basses et la mer étale » : ainsi parle injustement Wrey Gardiner dans *The Dark Thorn*. Le mouvement qu'il vilipende n'a-t-il répondu à rien? Ce n'en est qu'un entre bien d'autres dans l'histoire des lettres; mais il venait à son heure, satisfaisait à un besoin. Sa doctrine est si naturelle et si catholique, qu'elle ne peut prétendre à un monopole d'originalité. Mais elle a été un germe, un foyer d'excitation : chose toujours nécessaire à l'esprit, lequel doit sans cesse repartir d'élans en élans comme la balançoire qui s'assoupit si on ne la relance pas. Il reste malaisé d'établir un lien serré entre sa théorie et sa pratique. L'Apocalypse, comme l'Université, mène à tout, à condition d'en sortir. Ses tenants ne se distinguent pas, dans leurs œuvres, de beaucoup d'autres poètes animés des mêmes sentiments, préoccupés des mêmes problèmes, amoureux de la beauté et d'un instrument dont chacun joue à sa guise. A l'origine, elle constitue un groupe d'écrivains joints par une affinité de buts, sans doute aussi par des sympathies personnelles. Puis viennent les dissidences. Une même Révélation, pour donner tout son effet, pour faire croître et pour développer ceux à qui elle fut accordée, les pousse fatalement dans le sens de leur diversité. Dans la mesure où ils ont obéi à cette loi d'évidence, Treece, Hendry, Fraser, Moore et les autres démontrent lo vertu des Apocalypses renouvelées.

TOUT EST BIEN...

par ALAIN SIRWY.

Je suis un vieil homme déjà. Je n'ai pas de temps à perdre, si je veux « avant-partir », comme disait Ronsard, confesser une faute de jeunesse, dont le remords m'a tenaillé durant près de trente années.

De mon état, je suis professeur de philosophie, pour vous servir. Que si je mentionne ce détail, ce n'est point pour en tirer vanité. Au contraire. Je ne puis ignorer, par un long usage des hommes, que ma spécialité semble bouffonne au regard de certains esprits vigoureux. Quant au vulgaire, outre le mépris que lui inspire tout métier mal payé, l'idée même que l'on puisse enseigner la philosophie lui offre un sujet d'étonnement, et l'incite à douter du sérieux de nos institutions. La philosophie, disait un fermier à mon vénéré maître André Lalande, de l'Institut, je sais bien que ça consiste à se foutre de tout. Vous ne me ferez pas croire que l'on apprend ça dans nos écoles!...

Pardonnez cette digression. Je ne vous ai parlé de mes fonctions et de mon âge que pour vous trouver plus indulgents.. Envers mon style, d'abord, fort démodé, malhabile à sortir du domaine des idées pour peindre les passions. D'autre part, vous compatirez mieux à ma honte, si vous considérez que j'ai dû guider maintes générations d'adolescents et d'adolescentes dans les voies de la Morale traditionnelle.

Mais il est bon, peut-être, que j'en arrive au fait...

. . . .

J'avais dix-huit ans. Elle en avait trente-deux. Il en avait soixante. Admirez, à cet égard, comme les chiffres sont prompts à nous faire entendre beaucoup de choses en peu de mots. Tout l'inverse de la philosophie, dirait mon collègue Leriche, qui est mathématicien. Soit! Je poursuis :

Qui était l'homme de soixante ans? — Un écrivain, plus riche d'argent que de génie. Croyez que j'en parle sans aigreur, et même avec une déférente sympathie, comme vous le verrez bientôt. Souffrez que je taise son nom, encore qu'il soit aujourd'hui fort oublié. Il y a quarante ans, c'était, à vrai dire, « quelqu'un ». Il connaissait de gros tirages, dans

un genre facile, mi-sentimental, mi-graveleux. Grand, sec, de belle allure, moustache et barbiche de mousquetaire, il couvrait ses épaules, presque en toute saison, d'une ample cape noire à col de velours. Sur ce col descendaient ses cheveux blancs, qu'il portait fort longs, à la façon des *Esthètes*.

J'étais encore un gamin lorsqu'il entra dans mon existence. Aussi me donnait-il, par contraste, l'image d'un vieillard, d'un beau vieillard, attardé dans les oripeaux vestimentaires du romantisme. Vous ai-je dit que, sous l'immuable cape, son torse se gainait dans une sorte de dolman agrémenté d'une *Lavallière*, — le tout surmontant un pantalon de housard, large aux cuisses, étroit aux chevilles?

Ce mousquetaire-bourgeois devint mon plus proche voisin, en des circonstances qu'il me faut vous narrer.



Nous habitions, ma mère et moi (de bonne heure j'ai perdu mon père), une vieille maison, sur le flanc de la butte Montmartre. Dans mon enfance, je m'amusais souvent à regarder, de nos fenêtres, les écureuils jouer parmi les branches des platanes, au cœur d'un grand jardin en contre-bas, que l'on appelait le jardin du Dr Doucet. Les arbres, vus de notre premier étage, paraissaient innombrables. La perspective, au-dessus d'eux, plongeait jusqu'à l'extrême horizon, vers l'Arc de l'Etoile et le Mont-Valérien; plus au nord, vers les hauteurs de Sannois.

Mais, vers 1906, aux débuts du règne du ciment armé, des constructions neuves s'élevèrent du sol comme champignons après la pluie. Une immense *maison de rapport* remplaça le jardin peuplé d'oiseaux et d'écureuils. Cette bâtisse s'appuyait d'un côté à notre immeuble. Le reste circonscrivait une cour étroite. Nous en étions écrasés.

J'en souffris. Car, environ cette époque, je dessinais pour vivre (1); et, s'il m'arrivait, entre temps, d'étudier, c'était autant de pris sur mon repos.

Bref, je me plaignis tout d'abord de n'avoir plus, pour éclairer mes travaux, qu'un faible jour tombant dans les intervalles des toits. Mais je fus secrètement consolé — j'étais si jeune! — par les spectacles de la « maison d'en face ». J'y devins attentif plus qu'il n'eût convenu pour mon salut.

...Je ne songe pas à esquisser ici une thèse sociologique sur les fenêtres parisiennes, au début du siècle. Il me semble pourtant, — est-ce une illusion? — qu'en ces temps innocents, les gens ne faisaient guère mystère de leur existence

(1) Cf. *Mercure de France*, 1-VIII-1937 (*Les médecins imaginaires*, pp. 532-569), et 1-VIII-1938 (*L'ennui de vivre*, pp. 646-669).

intime. Chacun, faute, je pense, d'y réfléchir, s'estimait à l'abri derrière l'illusoire écran d'un rideau de tulle. Et le soir, toutes lumières allumées, on se contentait de descendre de légers stores en lamelles de bois, ou bien des *jalousies*, ainsi nommées, sans doute, par antiphrase. Cette confiance, faite de bonhomie plutôt que d'impudeur, entretenait dans notre casernement montmartrois une sorte de familiarité qui n'était pas sans charme.

...Quant à moi, j'éprouvais un plaisir coupable, je l'avoue, à regarder ce qui ne devait point être vu. Je m'en accuse en rougissant. Mon labeur en souffrit maintes fois. Comment, Pascal, pûtes-vous écrire que tout le malheur des hommes vient de ne pas savoir demeurer solitaire dans une chambre?...

Bref, je vous l'ai dit, j'avais du divertissement. Et, parfois, des visions semblables à celles par quoi le démon tourmenta de saints ermites. Or, je ne disposais d'aucun exorcisme, et je demeurais trop tendre à la tentation pour détourner ou fermer les yeux.

Pour ne parler que de ce dont on peut parler, je m'accordais chaque matin quelques minutes pour admirer la « cantatrice de l'entre-sol », couchée tard et levée tôt, qui, en corset bouton-d'or et pantalon soyeux, coiffait interminablement ses longs cheveux, d'un brun presque bleu, devant une glace à trois faces, tout contre ses vitres. Elle avait de suaves épaules, une poitrine gonflée. Ses beaux bras découvraient d'émouvantes taches d'ombre. Je nommais ce tableau « l'heure du Renoir ».

Un peu plus tard, la « blonde du deuxième » m'était l'occasion d'une nouvelle halte, pleine de fraîcheur et de poésie. Cette femme ne montrait pourtant à ma curiosité qu'un visage enfantin au nez bref, aux larges yeux bleus, sous une lourde masse de cheveux blond-cendré. Elle évoquait la douce Marie Bashkirtseff, dont elle avait les traits et la pâleur nacrée. Posément, elle accrochait à la barre d'appui de sa cuisine une cage où s'égosillaient des canaris. Elle s'attardait à cette besogne en peignoir ou *matinée* rose-thé, tandis que tintinnabulaient, à ses poignets lumineux, de légers bracelets d'or. C'était l'heure du Manet, ou l'heure du Reynolds, selon ma fantaisie.

...Mais, un peu avant midi, venait hélas! le moment fatal du « Félicien Rops ». Un spectacle excessif, d'une proximité si grande qu'il en était insoutenable et que j'en frissonnais de concupiscence. A travers la croisée la plus voisine, derrière un voile dérisoire de mousseline froncée, je voyais soudain se lever la « dame du premier ».

Imaginez d'abord deux bras roses et musclés sortant d'un

fouillis de dentelles, s'étirant dans l'air comme des serpents alanguis, au-dessus d'une courte toison rousse et bouclée. Apparaissait ensuite un visage triangulaire, aux pommettes un peu saillantes, éclairées par des yeux verts.

Dans mon innocence, je comparais ce visage à celui d'un ange ou d'un pâtre grec, alors qu'il évoquait plutôt, je m'en rends compte à présent, quelque démon de la luxure, quelque félin cruel.

D'un mouvement souple des reins, elle s'installait sur son séant, outrageusement nue. Elle caressait avec complaisance ses seins et frottait son torse de ses paumes... J'étais enivré. Je lui dédiais comme une prière rituelle, un vers de Térence :

Color verus, corpus solidum et succi plenum...

Puis je guettais la suite du petit-lever. Je le guettais avec une angoisse délicieuse. L'ange aux longues jambes, à la taille fine, aux hanches puissantes, se promenait à travers la chambre en flânant, se livrait à des jeux de gymnaste qui semblaient autant de prétextes à des attitudes provocantes, à des images licencieuses... Quelques ablutions dans une salle voisine, dont elle allumait les lumières... Puis, elle endossait un peignoir bleu-nattier, grillait une cigarette, et disparaissait de mon horizon.

A midi, quand j'arrivais dans la salle à manger, ma mère, abusée par mes yeux hagards et ma respiration courte, me disait : « Tu travailles trop, mon pauvre enfant. » Je souffrais beaucoup de cette compassion imméritée. Je murmurais de vagues dénégations en baissant le nez sur mon assiette.

C'est dans cette chambre d'en face que je vis entrer un jour le Mousquetaire, la cape aux épaules. Il s'entretint avec la gymnaste qui continuait ses exercices tout en bavardant. Il mit un baiser rapide sur les cheveux d'or, et sortit presque aussitôt.

Je crus un moment qu'il était le père du pâtre grec. Mais bientôt, je fis réflexion qu'une aussi grande fille eût été gênée d'étaler ainsi aux yeux d'un père sa radieuse nudité. Quelques privautés qu'une autre fois il se permit m'enlevèrent toute incertitude. Ce que je ne comprenais pas, cependant, c'est qu'il fût toujours en tenue de ville. J'appris depuis qu'il *sortait* énormément et s'offrait de fréquents voyages, seul. Mais, à cette époque, l'apparition intermittente du Mousquetaire noir auprès de la belle nudité rose demeurait une énigme pour moi.

Le trouble où me jetait l'heure du Félicien Rops me fit perdre toute retenue. J'aurais bien dû penser que, voyant si commodément, je risquais d'être vu. Mais quoi! mon destin devait s'accomplir. Il advint donc qu'un matin, la Dame-du-

premier me surprit, tandis qu'armé d'énormes jumelles, je tentais de diminuer encore la faible distance qui nous séparait. Je ne pus douter de ma mésaventure, lorsque la callipyge, après avoir fouillé dans le tiroir d'un chiffonnier, sortit une lorgnette de théâtre qu'elle braqua sur moi sans vergogne, en m'adressant de sa main libre un petit signe amical.

J'en eus le souffle coupé. Je cachai précipitamment les jumelles marines sous un projet d'affiche, et je m'enfuis au fond de l'atelier. Ma mère, qui entra en cet instant, me crut vraiment malade. Elle renouvela ses remontrances sur mes excès de travail, et parla de faire venir le médecin. Je la rassurai de mon mieux, et décidai, pour lui donner satisfaction, d'aller « prendre l'air » au square Saint-Pierre, aussitôt le repas terminé.

J'y fus, en effet, encore étourdi de confusion... Peu à peu, cependant, je me persuadai d'une certitude dont ma niaiserie seule avait différé l'évidence : le geste du pâtre grec ne semblait guère inspiré par une pudeur alarmée. Imagine-t-on Diane, surprise au bain par Actéon, et braquant un face-à-main sur l'indiscret, au lieu de le livrer en pâture aux chiens dévorants?

Non, décidément, la riposte était d'une gaillarde peu farouche. Il n'y fallait voir aucune méchante dérision. Cette idée s'éclaira tandis que je fixais d'un regard absent *le Baiser* de Rodin, qu'une édilité soucieuse de repopulation avait niché dans la verdure, en un retrait du square.

Puisant une décision dans l'exemple de ce couple pétrifié, je revins chez moi, résolu d'en avoir, comme on dit, le cœur net. J'ouvris ma croisée largement, et feignis de m'absorber dans la composition d'une esquisse. Quelques instants plus tard, je distinguai la Dame-du-premier qui, soulevant son rideau, achevait d'enfoncer sur ses cheveux bouclés une toque de velours feuille-morte. Elle me considérait avec insistance, mais sans aucune sévérité.

...Parbleu! je compris. Ma timidité fondait comme neige au soleil. Je me levai, quittai ma blouse, remis mon veston, coiffai mon feutre, puis interrogeai du regard mon vis-à-vis. Oui : c'était bien une invitation. Elle acquiesça du chef, lentement, à deux reprises. Ainsi, l'examinateur satisfait d'une bonne réponse, encourage un candidat hésitant.

J'allai l'attendre non loin de chez elle. Quand elle sortit, je la suivis à courte distance. Mais je tardais à l'aborder. Alors, elle s'arrêta, me tendit la main, et voulut bien ne pas rire lorsque je lui bredouillai des compliments sur sa beauté qui..., ses yeux dont... ses cheveux que... J'y ajoutai des excuses pour mon indiscrétion du matin : elle ne devait y voir que l'hommage d'une admiration éperdue...

Elle m'écoutait sans impatience, sûre d'elle-même comme une chasseresse qui vient de capturer un jeune daim bêlant.

. . . .

Ce qui suivit est tellement prévu, tellement banal, que je vous en épargnerai le récit.

. . . .

Irène — elle s'appelait Irène — manifestait des audaces tranquilles, qui me déconcertaient. Elle exigea bientôt que je lui rendisse visite chez elle, durant les fréquentes absences du Mousquetaire. Celui-ci n'était ni son père, ni son mari. Elle le nommait simplement : Bon-Ami. J'éprouvais beaucoup de gêne en ces rendez-vous, notamment quand je passais devant la concierge, qui affectait trop de ne pas me voir. L'écrivain voyageait souvent, je vous l'ai dit. Pourtant, on peut revenir brusquement : ce sont là des choses qui arrivent... Or, qu'aurait pensé Bon-Ami, me surprenant dans la couche du pâtre grec, ou, chaussé de ses propres pantoufles, buvant son « vin Galvani » que l'effrontée m'entonnait d'autorité pour me « redonner des forces » ? Il eut certes été très mécontent. Cette perspective assombrissait le plaisir, d'ailleurs vif et tumultueux, que je goûtais dans ce domicile étranger...

Durant une quinzaine du mois d'août, le Mousquetaire séjournant à Bruges, d'où il nous envoyait, si j'ose dire, quotidiennement de ses nouvelles, je vins m'installer chez lui, en toute simplicité, prétextant auprès de ma mère un départ en vacances.

Irène semblait métamorphosée par cette intimité nouvelle. Sous ses allures garçonnières, elle se révélait bourgeoise, et, pour tout dire, conjugale. Elle souffrait, à l'en croire, de la situation fausse qu'elle avait acceptée auprès de Bon-Ami. Jamais celui-ci ne s'était laissé convaincre, bien que chaudement pressenti, d'épouser sa maîtresse-servante. Il estimait sans doute, avec La Bruyère, que « le mariage classe un homme dans le monde ». Sa volonté de rester libre et de fréquenter des gens *en vue* le détourna toujours d'alourdir sa vie par une union qui lui eût fermé trop de portes.

Irène le détestait secrètement pour cette hautaine désinvolture. Je n'eus pas besoin de la questionner pour obtenir le récit de son existence :

— J'étais encore une enfant, vois-tu, quand il m'a achetée. Le mot te choque, mon chéri. Pourtant, c'est bien cela. Il m'a achetée comme ces tableaux, ces objets d'art qu'il collectionne. Mes parents m'ont positivement vendue à cet homme riche. Il leur a fait une rente. De mon côté — il faut être juste — j'étais fière de venir à Paris pour « tenir l'intérieur » d'un grand écrivain. Et puis, il m'a donné tout ce qui me

faisait envie : des robes, de l'argent, un collier de perles, tiens, celui-ci... Pourtant, je me rends compte, à présent : c'est un vieil égoïste. Il a fait de moi sa maîtresse, m'a installée chez lui. Beau mérite! Il prétend m'aimer. Oui, comme on aimerait un chien, ou simplement un meuble... Mais sais-tu, au fond, pourquoi il tient à moi? Je te le donne en mille. Parce qu'il est gourmand, mon petit, gourmand à n'y pas croire... Et que je lui cuisine, quand il est là, des plats comme il n'en mange nulle part à ce qu'il dit. Mes parents tenaient une auberge, et ma mère était un cordon-bleu réputé dans toute la province. J'avais de qui tenir... En ce moment, Bon-Ami trouve que je le néglige... Mais si tu crois que c'est une vie!...

Donc, Irène semblait tout heureuse de jouer à mon égard le jeu de la tendre épouse qui dorlote son « petit mari ». Elle commandait, par téléphone, d'étonnantes victuailles, s'affairait dès l'aube dans sa cuisine, tandis que je paressais dans la chambre en lisant les innombrables romans du Mousquetaire, à qui je devais bien ce discret hommage et cette élémentaire politesse.

Puisque ceci n'est pas un conte inventé à plaisir, et que j'ai résolu de confesser la vérité, je n'omettrai aucun détail, si humiliant en soit l'aveu. Sachez donc que je n'éprouvais pas assez de répugnance à me laisser nourrir de chères délicates, à m'abreuver de champagne brut bien frappé, à fumer des cigarettes anglaises dont j'étais abondamment pourvu par les soins de mon amie.

D'ailleurs, le mauvais ange avait réponse à tout, et riait quand je manifestais certains scrupules. Elle me disait en grasseyant, avec un accent bourguignon qui m'avait déplu dès le début de nos relations :

— Grand enfant ridicule! J'ai tout l'argent que je veux... C'est bien la moindre des choses. Alors? Tout n'est-il pas commun, entre nous deux? Si tu étais riche et moi pauvre, c'est toi qui paierais. Nous sommes comme mari et femme. Or, il ne manque pas d'hommes qui épousent une grosse dot. Plus tard, quand tu gagneras largement ta vie, nous verrons ce que nous avons à faire... Pour le moment...

Sous ce spécieux prétexte, elle me remit une bourse de soie noire pleine de *louis* et un portefeuille en cuir de Russie qui embaumait la violette et se gonflait de billets. Pour nos *sorties,* pour le théâtre, les voitures. Et pour les merveilleux petits restaurants que son flair de paysanne lui faisait dénicher dans des quartiers perdus.

L'austère Kant a écrit : « C'est une belle chose que l'innocence. Il est dommage qu'elle se laisse si facilement séduire. » J'ai souvent, depuis, médité cette parole. Mais, auprès d'Irène, je m'enlisais insensiblement dans une molle impureté. Je

jouissais du présent, tandis que ma compagne, par un chemin sinueux et lent, cherchait à m'entrainer avec elle vers un avenir de son choix...

Au fond, je m'en rends compte, je n'éprouvai jamais pour elle un amour véritable. Peut-être parce que je l'avais trop facilement conquise. Les hommes sont ainsi. Alors, c'est elle qui m'aimait. Ainsi sont les femmes.

. . . .

Ingénieuse à me plaire, elle me gorgeait de satisfactions animales, endormait en moi toute velléité de révolte. Et puis, elle affectait une grande docilité. J'avais obtenu qu'elle supprimât certains mots de son trop rude vocabulaire. En outre, elle utilisait désormais moins de proverbes (son péché mignon), et elle s'appliquait à corriger sa prononciation rustique. Elle sollicita — vous allez sourire — des leçons d'orthographe, de grammaire, que je lui donnai de bon cœur. J'avais déjà, sans le savoir, l'âme d'un pédagogue. Elle acquit, je le vois encore dans mon souvenir, un gros cahier d'écolière, où elle écrivait ses devoirs et ses dictées...

Dans un ordre d'idées plus intime, elle consentit, sur ma demande, à ne plus m'appeler « mon petit rat », mon « chou », mon « mimi », mon « petit poulet », — toutes formules grotesques et qui m'exaspéraient.

Ses progrès, sur certains points, furent touchants. Il n'était pas jusqu'à la civilité puérile et honnête, où mes conseils ne fussent observés. Je n'aimais pas qu'elle fumât au restaurant, qu'elle rît bruyamment, qu'elle me donnât en public des baisers trop appuyés, qu'elle scandalisât les cochers de fiacre, en prenant leur voiture pour une alcôve... Je lui fis, un soir, de sévères remontrances parce que, dans une loge de l'Odéon, elle prétendit animer un spectacle, trop morne à son gré, par des privautés inconvenantes.

— Mais vois, disait-elle pour s'excuser : il n'y a personne. Et c'était vrai. Mais je tenais aux principes, et l'Odéon, même désert, me paraissait mal choisi pour des récréations trop frivoles...

Elle acceptait tout, ne se fâchait jamais, heureuse de sentir mon autorité, et m'attendrissant à force de soumission...

★

Quand elle jugea que j'étais à point, elle crut habile de frapper un grand coup, pour sceller notre accord.

Un jour que j'étais auprès d'elle, repu de caresses, elle se leva d'un air énigmatique, ouvrit le tiroir du bureau de Bon-Ami, puis en tira une large enveloppe non close, dont elle me pria d'examiner le contenu. C'était le testament du Mousquetaire. Elle en exigea la lecture à haute voix. J'appris

ainsi qu'elle héritait la totalité d'une fortune considérable, déduction faite de quelques legs à des amis, à diverses sociétés, ainsi que des frais d'un magnifique monument funéraire, où s'élèverait un buste actuellement entreposé dans l'atelier de Bavier-Calleuse, sculpteur en renom. Un papier rose, annexé au document, comportait l'énumération de valeurs déposées au compte personnel d'Irène dans un établissement de crédit, et lui assurant ainsi, par don manuel, un déjà confortable douaire.

— Tu comprends, précisa-t-elle, j'ai exigé ça, parce qu'un testament... on ne sait jamais... Et puis, il y a tant de frais de succession...

Je regardais les papiers d'un œil endormi, sans comprendre pourquoi j'étais appelé à en prendre connaissance, tandis que ma maîtresse coulait vers moi un regard oblique pour deviner mes impressions. Comme je l'interrogeais sur le sens de cette cérémonie, elle se blottit contre ma poitrine et commença de me décrire la « belle vie » que nous aurions tous deux... plus tard... si je voulais.

Je fus surtout ennuyé, gêné par le tour inattendu que prenait cet entretien. Jamais encore je n'avais pensé à l'âge d'Irène. Et voici que soudain, je me mis à y réfléchir. Quatorze ans nous séparaient : Je venais de l'apprendre avec précision en feuilletant les damnés papiers A dix-huit ans, une telle révélation vous épouvante. En outre, pour parler franc, je n'envisageais pas une liaison durable. L'ange aux yeux verts voulait ma vie tout entière. Il y avait malentendu...

Alors, pour dire quelque chose, bêtement, je lâchai :

— Oui. Eh bien, mais... Et Bon-Ami ?

Depuis un moment, je crois, elle guettait cette objection. Son visage aussitôt s'éclaira de malice. Elle replaça posément dans le bureau l'enveloppe qu'elle en avait tirée, remua quelques papiers, puis brandit d'un geste triomphant une sorte de grimoire qu'elle se mit en devoir de déchiffrer pour mon édification.

C'était une ordonnance médicale récente, signée d'une des gloires de la Faculté. Irène devait en savoir le texte par cœur : elle lisait sans une hésitation ces hiéroglyphes, interrompant à chaque instant les prescriptions par d'incisifs commentaires.

Pour vous dire l'essentiel en peu de mots, Bon-Ami se voyait condamné à renoncer, pour conserver la vie, à tout ce qui fait la joie de vivre. L'inconsciente Irène riait aux anges en énumérant les plaisirs interdits.

— Tout ce qu'il aime, mon chéri. Tu te rends compte ?

Puis, elle ajouta d'une voix tranquille :

— Bref, tu vois, il n'en a plus pour longtemps. Car tu

penses bien que je ne ferai rien pour l'aider à suivre son régime. Il est gourmand, tu le sais. Très gourmand. Il aime tant ma cuisine! *C'est cela qui le perdra.*

Elle hoquetait de joie en détaillant son projet criminel. Nue comme presque toujours, arpentant sa chambre d'un pas élastique de fauve, secouant sa crinière dorée, elle reprenait avec un rictus cruel certains paragraphes :

— Pas de viandes rouges, pas de gibier, ni de foie gras, pas d'écrevisses, de plats épicés, de truffes; pas de vin, de café ni d'alcool... *Il y aura de tout cela sur sa table,* tu m'entends... S'il préfère les nouilles ou les carottes-Vichy, les compotes et l'eau de Vittel, ma foi, libre à lui! Mais je suis bien tranquille, va. Et je m'arrangerai pour le retenir à la maison plus souvent... Je sais comment... A table, je lui dirai que, *moi,* je ne suis pas au régime, *moi...*

Et elle se donnait, tout en riant, d'affectueuses tapes sur les seins. Elle me parut terrible, atroce : une Locuste guillerette, une Borgia extasiée...

— Oh, le plus drôle, mon Mimi, reprit-elle...

Elle s'arrêta soudain, surprise de mon expression sévère. Mais elle s'y méprit, croyant m'avoir simplement mécontenté par ce terme de *Mimi..*

— Je voulais dire, mon chéri, que le plus drôle...

Le « plus drôle », elle vint me le chuchoter à l'oreille... Comme je la repoussais rudement du coude, elle s'écria, dans un grand mouvement de tendresse heureuse :

— Tu es jaloux, mon amour... Il ne faut pas... Qui veut la fin veut les moyens... D'ailleurs, ce n'est pas moi qui me chargerai du plus gros travail. Bon-Ami est très coureur. Je lui collerai dans les pattes (elle devenait affreusement vulgaire) quelques bonnes petites camarades... L'essentiel, c'est que...

Et, comme si elle se soulageait d'avoir été longtemps sevrée de proverbes, elle ajouta, avec un accent plus paysan que jamais :

— Changement de viande donne appétit!...

★

Un immense dégoût me submergeait. Dégoût de cette femelle cynique, dégoût de moi-même.. Je m'habillai sans mot dire. Nos regards se croisèrent. Elle lut dans les miens une telle aversion, un tel mépris qu'elle en suffoqua.

Elle fut lente à comprendre. Elle pâlit d'une manière effrayante et se couvrit d'un peignoir, comme si sa nudité, brusquement, l'eût gênée. Je sentis qu'elle me haïssait, en cette minute, aussi fort qu'elle m'avait aimé auparavant. Si elle avait pu me tuer, je crois qu'elle l'aurait fait sur-le-

champ, et que, seule, la *peur* l'empêchait de se précipiter sur moi pour me planter ses griffes dans les joues.

Je profitai de l'instant où elle était encore interdite, indécise, et je partis très vite, sans me retourner.

. . . .

J'étais écœuré, triste... Triste non pas d'une rupture qui, au contraire, me soulageait. Mais j'éprouvais comme une envie de vomir. J'entendais encore sonner à mes oreilles le rire de l'empoisonneuse. En vérité, c'est moi qui allais porter le poids de son crime...

Quelques semaines passèrent, durant lesquelles je m'acharnai sur mes travaux, ne levant plus les yeux sur la fenêtre maudite, ne regardant même plus le Renoir de l'entre-sol, car j'englobais dans une même réprobation toutes les créatures charnelles. A peine m'attendrissais-je un peu en admirant la Dame-du-second, dont le visage de rêve me consolait de tant d'horreurs éprouvées. Je fis, d'après elle — et m'en excusai mentalement comme d'une profanation — un projet d'affiche pour une crème de beauté..

Un jour, en ouvrant mon secrétaire, j'aperçus le portefeuille et la bourse de soie, tous deux encore abondamment garnis. Quelle honte! Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt? La garce allait croire que je voulais garder son sale argent!... Je glissai les deux objets, augmentés d'une somme que j'empruntai pour la circonstance, dans un sac de toile. Je fis un paquet du tout, puis guettai une sortie d'Irène.,

Quand je l'abordai en lui tendant silencieusement ce paquet, elle vit bien, à mon visage, que je ne l'aimais plus. Pourtant, elle m'entraîna dans une ruelle déserte, et, avec une véhémence hâtive, elle me représenta que j'avais eu grand tort de prendre au sérieux ce qu'elle paraissait préméditer contre Bon-Ami.

— Je te croyais intelligent, s'écria-t-elle. Et, sans transition, elle me traita d'idiot, affirma qu'elle avait le droit, oui le droit, de songer à son avenir et de corriger l'injustice du sort. Enfin, elle se fit câline, essaya d'animer ma froideur par de tendres souvenirs. Elle crut, un moment, m'avoir reconquis...

— Allons, dit-elle, oublie tout cela! Si je t'ai paru méchante, et même pire, c'est que je t'aime trop, vois-tu, *mon petit-poulet*...

Ces derniers mots réveillèrent d'un coup mon aversion. Je m'enfuis sans répondre...

Le lendemain, un tapissier vint poser chez elle des doubles rideaux.



L'automne touchait à sa fin.

Irène, je le sus bientôt, avait pris un nouvel amant. Je n'en fus point jaloux. Il s'agissait d'un officier de paix que j'avais naguère rencontré à un dîner d'artistes. Il peignait à ses heures et « taquinait la muse ». Je considérai cet homme avec une sorte de pitié fraternelle. Je pensais bien que la femelle, assagie par l'expérience, n'irait pas confier à *l'autre* ses desseins homicides. Elle garderait pour elle seule le secret de sa tentative.

J'aurais voulu intervenir, prévenir, par exemple, l'officier-de-paix-aux-belles-moustaches du rôle qu'il allait jouer à son insu dans un drame dont j'étais à même de connaître le dénouement probable. Mais je ne savais comment m'y prendre, et le temps passait.

Mes pressentiments sinistres s'accentuèrent quand je vis, un jour, le Mousquetaire suspendre avec onction une couple de faisans à la fenêtre de sa cuisine. Derrière lui, je voyais rutiler la chevelure rousse de la meurtrière, et rire ses yeux verts.

Dans la suite, elle fit en sorte, pour me narguer, de m'imposer la vue des nourritures et des bouteilles qui figuraient *l'arme du crime*. Et même, elle ouvrit largement sa croisée, certain après-midi, hors de propos, simplement pour que je pusse voir le Mousquetaire écarlate, et quelque peu titubant, braver une mort imminente entre sa compagne et une autre femme, petite brune à nez de pékinois, qu'il enlaçait à pleins bras... Irène riait trop fort, d'un rire faux et strident, — *qui m'était destiné*. Puis fenêtre et rideaux épais se refermèrent sur cette vision que je trouvai macabre...

. . . .

J'enrageais. Mais que pouvais-je entreprendre? Aller trouver le Mousquetaire en perdition, lui révéler qu'on l'assassinait avec du foie gras, du gibier, du Bourgogne, de la vieille fine et de jeunes femmes? Une semblable démarche sombrerait dans le ridicule. Sans compter qu'il m'eût fallu fournir des précisions délicates sur la source de mes informations... La garce avait choisi une arme comique. Cela suffisait à enlever beaucoup de sérieux, de dignité, de pathétique à ma dénonciation possible. Je connus que dans la vie, comme au théâtre, certaines situations exigent de nobles péripéties. Courteline l'a remarqué : « Supposez Néron empoisonnant Britannicus avec des champignons ou avec des moules, et le public se tordra, en dépit des pleurs de Junie. »

Bref, j'étais tourmenté de pensers contradictoires. Je rongeais mon frein.

Sur ces entrefaites, je dus m'absenter quelque temps pour un voyage en province. Quand je revins, l'appartement d'en face était vide. Pourquoi? J'ai supposé qu'Irène, toute réflexion faite, avait préféré s'écarter de moi pour achever son meurtre patient, son crime au ralenti. J'interrogeai d'un air très naturel la concierge du vieil écrivain. Mais elle prétendit ne pas connaître sa nouvelle adresse. Tout de même, il n'était pas mort... Pas encore!

★

Deux années s'écoulèrent. Je partis au régiment. Puis la guerre survint. En 1920, ayant dit adieu à mon ancien métier et conquis les titres nécessaires, je fus nommé professeur au lycée de R...

Je pensais encore bien souvent — trop souvent — à la criminelle diabolique, à l'innocent Bon-Ami, que je n'avais su préserver...

O, vous, saint Augustin, qui vous accusâtes longuement d'un vol nocturne de poires et demandiez pardon au Seigneur pour les fautes commises inconsciemment au berceau, vous seul pourriez comprendre quels étaient mes remords quand j'évoquais ma coupable jeunesse...

Pourtant, un soir de mai 1921, quatorze ans après le début de mes regrettables amours, comme je me trouvais à la gare de l'Est, je dus m'écarter pour ne pas heurter un groupe de voyageurs, suivi de porteurs, qui se dirigeait vers l'Orient-Express.

Au premier rang, s'avançait, majestueux et droit, un beau vieillard légèrement appuyé au bras d'une grosse femme aux boucles grises. Ce que je reconnus avant tout, ce fut l'ample cape noire à col de velours.

Je fus cloué sur place par cette apparition d'outre-tombe.

Le singulier couple me frôla. Je distinguai mieux le visage rose et frais du Mousquetaire, son regard de vieux bébé satisfait.

La femme avait la bouche morne, le teint couperosé, le nez strié de veinules violettes. Elle marchait d'un pas lourd de paysanne fatiguée, l'œil éteint, la tête baissée...

Les porteurs me bousculèrent au passage. Je restais là, immobile, stupide, tandis que s'éloignait la victime heureuse, au bras de la meurtrière décatie.

. . . .

Soudain, je me sentis plus léger. Je respirai avec délices l'air enfumé de la gare. Je riais tout seul avec une sorte d'égarement. Mon lointain passé ne m'apparaissait plus aussi sombre. Je compris que Satan n'obtiendrait pas la victoire, et que Dieu m'avait pardonné.

LE BOTANISTE DE LA MALMAISON

AIMÉ BONPLAND
(1773-1858)

(suite) (1)

CHAPITRE XIII

LA NOUVELLE-ESPAGNE.

En s'embarquant à la fin de 1802 pour la Nouvelle-Espagne, Bonpland et Humboldt se croyaient, non sans regret, sur la voie du retour. En réalité, ils allaient passer encore dix-huit mois en Amérique du Nord, dont un peu plus de douze au Mexique. Humboldt commençait pourtant à manifester quelque impatience de se retrouver en Europe : il s'était fixé comme délai extrême la Noël de 1803; ses instruments, mis à rude épreuve, étaient déréglés; il s'inquiétait d'être dépassé par le rapide progrès des sciences dans les pays civilisés et de ne pouvoir en suivre attentivement la marche. Mais il avait compté sans l'attrait d'un pays entièrement neuf à ses yeux, et aussi sans les ravages du *vomito negro,* qui en l'éloignant pour quelque temps du lieu de ses observations, le contraignit à suspendre les travaux entrepris. Enfin, il redoutait l'état de la mer en hiver. Aussi écrit-il à un ami : « La crainte d'une mauvaise traversée en octobre doit me retenir. Je ne veux pas finir par une tragédie! »

Cette tragédie, les deux amis avaient bien failli encore une fois en être victimes dans la navigation de Guayaquil à Acapulco, sur la côte occidentale du Mexique, qui dura trente jours. Ils essuyèrent une très forte tempête à la hauteur des volcans du Guatemala, bien qu'à plus de trois cents lieues de la terre; ils trouvèrent que dans ces parages inhospitaliers, la mer ne méritait nullement son nom d'Océan Pacifique.

En débarquant, et malgré la beauté du site — un magnifique bassin taillé dans les roches granitiques par les tremble-

(1) Copyright by Mercure de France. Voir *Mercure de France,* 1er août, 1er septembre.

ments de terre — ils furent mal impressionnés par l'ardeur d'un climat malsain et par la misère d'une population que décimait une terrible épidémie de *vomito negro*. Dans ce pays fabuleux de l'or, les millions de piastres que l'on voyait embarquer au port pour la Chine et les Philippines faisaient un saisissant contraste avec la détresse des habitants.

Humboldt et Bonpland s'éloignèrent en hâte d'une côte si peu accueillante. Afin de trouver un air plus salubre, ils escaladèrent les hauts plateaux de Chilpantzingo, de Tehuilotepec et de Tasco, où ils visitèrent les mines d'argent. A 1.200 mètres d'altitude, ils avaient rencontré un climat doux et frais, des cultures qui leur rappelaient l'Europe, de magnifiques forêts où les sapins et les cyprès alternaient avec les chênes et les fougères arborescentes. Complétant leur expérience sur la traversée des rivières dans ces curieux pays, ils franchirent un torrent sur un radeau fait avec les fruits du *Crescentia pinnata,* sorte de calebasses reliées par des cordes d'agave.

Par Cuernavaca, ils atteignirent Mexico le 12 avril. La capitale de la Nouvelle-Espagne était déjà à cette époque une ville de 150.000 habitants, sur l'emplacement de l'ancien Terrochtitlan. La cime neigeuse, souvent embrasée et menaçante du Popocatepetl dominait la cité

Comme un guerrier jaloux qui, témoin d'une fête,
Jette au milieu des fleurs son panache sanglant.

Souvent reconstruite, à cause des tremblements de terre, Mexico alignait à 1.000 mètres d'altitude ses maisons neuves, crépies de couleurs claires, le long de voies bien tracées, entre deux petits lacs. Un réseau de canaux entretenait dans ses jardins la fraîcheur et la fertilité. Des tribus d'Indiens mêlées aux colons espagnols mettaient dans la vie de cette grande capitale la couleur vive et imprévue d'un très vieux passé.

Après les épreuves de la traversée et de l'arrivée pénible sur la côte, le séjour dans ce climat tempéré fut un repos pour les voyageurs. Ils passèrent plusieurs mois à Mexico, fréquentant les établissements scientifiques dont cette ville moderne était pourvue, l'Ecole des Mines, l'Académie des Arts, le Jardin botanique, visitant les savants locaux et travaillant avec eux.

Les survivances d'une civilisation disparue les intéressent autant que les merveilles de la nature organisée, et Mexico leur est un bon centre d'observation pour en recueillir les vestiges ou les traditions. On leur a parlé de ces rasoirs d'obsidienne avec lesquels les Espagnols de Cortès se faisaient faire la barbe; on leur a montré le village indien situé au

pied d'un rocher appelé *Cerro de los Navajos*, la *Montagne des couteaux*, et d'où les sujets de Montézuma tiraient une inépuisable matière première; ils ont pu voir encore les nombreux puits d'où on l'extrayait, les vestiges des ateliers, où l'on apercevait parfois des pièces inachevées parmi les ruines. Pour ces savants étrangers, la courtoisie mexicaine a fait plus encore : elle a enfreint des règlements d'autant plus sévères qu'ils étaient fondés sur la religion. L'Université de Mexico, dont les professeurs étaient en 1803 des Dominicains, conservait une idole aztèque, de porphyre basaltique, découverte en 1790. Pour ne pas l'exposer aux yeux d'une jeunesse idolâtre qu'ils souhaitaient convertir, les religieux avaient rendu à la terre ce monument du paganisme, en l'ensevelissant profondément sous un corridor du collège. Grâce à l'intervention de l'évêque de Monterey, qui a décidé le Père recteur à déterrer le dangereux fétiche, les deux naturalistes purent l'examiner à loisir et Humboldt en releva soigneusement le dessin.

Pendant ce temps, plus innocentes que les symboles terrifiants d'un culte souvent cruel, les douces graines, les fraîches graines du Mexique voyageaient vers l'Europe, où elles allaient fleurir, après de longs soins, dans les serres de Madrid, de Vienne ou de Paris. Certaines se fixèrent au lieu le plus auguste de la France consulaire. Quand il les envoyait, Bonpland ne prévoyait guère la place qu'allaient bientôt prendre dans sa vie ce château de la Malmaison et la belle créole qui en était l'âme : dans ce jardin d'Ile-de-France, où il passera les plus tranquilles années de son existence, lui souriront un jour, avec l'héliotrope du Pérou et le cactus du Venezuela, toutes les fleurs mexicaines qu'il aura le premier acclimatées en France, *Lobelia fulgens* aux épis écarlates, *Dalea mutabilis*, aux délicates corolles bleues et roses, *Lopezia* aux somptueuses grappes rouges et blanches...

Souvenir nostalgique des lointaines excursions botaniques sur les plateaux et dans les vallées de la Nouvelle-Espagne. Elles alternaient, pour nos deux voyageurs, avec la visite des gisements miniers et des curiosités géologiques. Comme s'ils sentaient que le temps leur était mesuré, et qu'il faudrait bientôt dire adieu à tant de richesses, ils se dépensaient en fiévreuses investigations : mines de Moran, de Real-del-Mente, carrières de porphyres et de basaltes, orgues naturelles d'Actopan, eaux thermales de Couragillas, qui comptent parmi les plus chaudes de la terre. Après s'être avancés jusqu'à Valladolid, ils redescendent vers la côte, explorent la plaine de Jorullo, où le tremblement de terre de 1759 a projeté un volcan de cinq cents mètres, entouré de deux mille petites bouches encore fumantes, ils descendent dans le grand cra-

tère, à deux cent cinquante-huit pieds de profondeur, et en analysent l'air. A Toluccan, le Dr Cervantes leur a recommandé de voir le fameux « arbre à main », *Cheironthostœmon,* une rareté botanique qu'il a découverte et décrite, et dont on ne connaissait à cette époque qu'un seul spécimen.

Revenus à Mexico, ils y passent quelques semaines de repos, Bonpland mettant en ordre les herbiers, Humboldt dessinant les planches de son *Atlas géologique.* A titre d'étrangers, eux si peu faits pour la pompe des cérémonies officielles, ils assistent à l'inauguration d'une statue équestre colossale du roi. Gageons qu'elle ne les intéresserait que si elle était en obsidienne.

En janvier 1804, les voici repartis, pour visiter le versant oriental de la Cordillère. Ils ne s'arrêtent guère qu'à Puebla, impatients d'arriver à la chaîne des grands volcans, avec lesquels Humboldt brûle de se mesurer. Ni le majestueux Popocatepetl, ni le sourcilleux Iztaccihuatl, aussi revêche que son nom, ne le déçoivent. La pyramide de Cholula, ouvrage mystérieux des Aztèques, faite de briques crues, essaie en vain de rivaliser avec ces géants de la nature. A Xalapa, les voyageurs font la connaissance d'un savant d'origine anglaise, Thomas Murphy, qui se prend pour eux d'une soudaine sympathie et décide de les accompagner jusqu'à Perote, pour leur faciliter la visite des montagnes. Les chemins sont affreux; mais il y a des forêts admirables de sapins et de chênes, presque impénétrables. Humboldt opère la mesure trigonométrique de plusieurs pics; Bonpland cueille des échantillons précieux de vanille et de jalap.

Enfin, on redescend vers la Vera-Cruz, entre des collines de sables mouvants et par une chaleur affreuse; mais c'est pour y retrouver le *vomito negro,* qu'il faut se hâter de fuir. A cet effet, les deux savants s'embarquent sur une frégate espagnole qui cingle vers La Havane. C'est la deuxième fois qu'ils touchent cette terre des Antilles. Ils y séjournent encore deux mois, puis, après avoir repris les collections qu'ils y avaient laissées en 1800, avant leur grand périple de l'Orénoque, ils se mettent en route vers les Etats-Unis. C'était décidément le premier pas irrévocable sur la voie du retour.

Le 3 août 1804, Humboldt et Bonpland, partis de Delaware, débarquèrent à Bordeaux après une traversée de vingt-neuf jours, la seule de toute leur longue expédition qui fût sans histoire. Pour des voyageurs qu'avait précédés la renommée de leurs beaux travaux, et qui, au surplus, arrivaient d'un pays où la fièvre jaune ne sévissait pas, les formalités de la quarantaine furent abrégées, si bien qu'ils purent être à Paris le 13 août, avec leurs trente cinq caisses et leurs milliers de plantes; encore ce bagage ne représentait-il qu'une

partie de leur butin, puisqu'ils en avaient déjà expédié d'Amérique, à plusieurs reprises, d'importants échantillons.

Mais au milieu des témoignages d'estime qu'ils vont recevoir de leurs pairs, rien ne touchera plus les explorateurs de l'Orénoque et des Andes que ce détail : dans leur modeste chambre de Paris, un soir déjà brumeux d'automne, leur parviennent des lettres expédiées de Tomependa par le moyen de ce *courrier nageur* dont ils avaient suivi eux-mêmes la pittoresque silhouette aux bords lointains des Amazones.. Qui pourrait dire le monde de souvenirs, et peut-être de regrets, que ces feuillets jaunis par l'humidité du grand fleuve éveillaient en eux?

CHAPITRE XIV

RETOUR A LA VIE CIVILISÉE.

Cette première partie de la carrière d'Aimé Bonpland nous serait moins bien connue, s'il n'avait pas lié sa vie, au cours de sa jeunesse, à celle d'Alexandre de Humboldt, et si les deux amis n'avaient pas entrepris ensemble cette belle publication de leurs *Voyages aux régions équinoxiales*, à laquelle Sainte-Beuve a rendu justice : « En recherchant moins l'agrément que Fontenelle, mais en ne s'attachant pas moins à l'extrême clarté, les Buffon, les Cuvier, les Humboldt eux-mêmes, en français, n'ont pas craint de composer quelques parties de leurs écrits en vue des ignorants, et de les publier à l'usage de toutes les classes de lecteurs. » Ailleurs, l'illustre critique compare cet ouvrage aux *Voyages en zigzag* de Topffer, et loue chez les deux écrivains l'heureux accord de la description pittoresque avec l'étude de la nature physique.

La collaboration de Bonpland et de Humboldt, comme leur amitié, devait donc se prolonger bien au delà de leurs années d'aventures en Amérique équatoriale. La collaboration ne sera pas toujours très assidue d'un côté; de l'autre, l'amitié semblera subir quelques éclipses. Mais au moment où la personnalité de Bonpland va se dégager, sinon s'affranchir, d'une influence étrangère dont il n'a jamais senti le poids, il est juste de constater sa fidélité aux souvenirs de sa jeunesse et au grand aîné qui l'avait aidé à trouver sa voie.

Ni l'un ni l'autre ne semblent s'être sentis trop dépaysés dans ce Paris où ils n'avaient pas vécu depuis cinq ans. L'évolution du monde savant, dont ils s'inquiétaient du fond de leur exil, n'avait pas été si rapide ni si profonde qu'ils ne dussent facilement s'en assimiler les progrès. Les découvertes, les nouvelles théories de la science dans les différents

pays d'Europe, arrêtées par les continuelles entraves de la politique et de la guerre, ne se répandaient qu'avec une extrême lenteur. En 1804, les grands événements étaient encore l'exécution du duc d'Enghien, les péripéties de la lutte contre l'Angleterre, les menaces de la troisième coalition, plutôt que la *Mécanique céleste* de Laplace, la pile de Volta, ou les travaux de Lamarck qui aboutiront à la *Philosophie zoologique*. Mais aux rives de la Seine, les explorations du capitaine Baudin, celles de Humboldt et de Bonpland avaient insensiblement donné des fruits, que nos deux amis pouvaient observer avec une légitime fierté. Cela paraît bien peu de chose, dans l'histoire des mœurs, que ces graines d'Amérique, ingénieux ouvrage de la joaillerie parisienne, portées en guise de breloques par les élégants du Consulat. N'était-ce pas cependant un hommage rendu aux trésors inconnus dont ils avaient enrichi la flore de l'ancien continent? Un caprice de la mode remplissait les jardinières des salons des plus belles fleurs exotiques, volcamérias, jasmins des Açores, roses musquées, camélias, et toute la nature idéale et fantastique du climat tropical semblait revivre dans les bouquets des riches fiancées. Aux portes de Paris, les grands horticulteurs acclimataient dans leurs serres les délicats produits de ces terres lointaines, et même en pleine capitale, rue de Reuilly, le jardin d'essai des Vilmorin, transplanté plus tard à Verrières, se peuplait de tulipiers, de cèdres de la Louisiane, de chênes d'Amérique et de planeras, au milieu desquels les voyageurs croyaient respirer encore l'air des vallées ou des cimes étrangères auxquelles ils les avaient ravis.

Bonpland et Humboldt purent d'ailleurs mesurer la portée de leur œuvre aux témoignages d'estime qu'ils reçurent de ceux qui avaient été leurs maîtres et qui les traitaient désormais en égaux. L'Institut, récemment réorganisé par Bonaparte, et où l'Académie des Sciences brillait d'un éclat particulier, aux dépens des lettres frappées de suspicion, avait ouvert ses portes au savant allemand, en qualité de correspondant étranger; il y prit solennellement séance le 13 août 1804. Quelques jours plus tard, une cérémonie plus intime réunissait les deux naturalistes dans une maison qu'ils avaient toujours considérée comme la leur, au Muséum. Au milieu des pièces anatomiques, des herbiers, des échantillons minéralogiques, des fossiles, dont ils avaient enrichi les galeries du célèbre établissement, ils furent fêtés par les Jussieu, les Thouin, les Desfontaines, dont les amicales démonstrations avaient à leurs yeux plus de prix que tous les honneurs officiels.

Impatient de reprendre ses travaux, Bonpland s'installait

chez lui, classait ses notes et ses collections. Indifférent aux aises de la vie matérielle, comme à l'argent, il était revenu d'instinct aux lieux qui lui rappelaient ses années d'étudiant; il se logea d'abord, très modestement, rue des Fossés-Monsieur-le-Prince, puis rue des Postes. Il n'avait d'ailleurs que des ressources insuffisantes, et attendait ses premiers gains des ouvrages qu'il tirerait de sa plume, en utilisant l'immense documentation de son exploration. Il préparait le premier fascicule des *Plantes équinoxiales,* un des onze volumes projetés pour l'historique du grand voyage. Il comptait aussi éditer à part une monographie des mélastomées, graminées et cryptogames des tropiques, accompagnée de planches coloriées, dans le goût de la magnifique publication qu'il avait admirée chez Mutis, à Santa-Fé-de-Bogota.

Plus ambitieux et plus intrigant que lui, mais ambitieux et intrigant pour son ami autant que pour lui-même, Humboldt stimulait son zèle et le conjurait de ne pas conserver trop longtemps sous le boisseau des découvertes dont il pouvait se faire honneur. Bonpland se laissa persuader de présenter à l'Institut une note sur le palmier à cire ou *Ceroxylon andicola,* qu'il lut à la séance du 5 novembre 1804. Nullement ému par l'appareil solennel de la docte assemblée, le jeune savant revoyait, à travers le vitrage de la salle des séances, se profiler sur le triste ciel parisien le merveilleux géant des Andes qu'il avait découvert dans la solitude sauvage du mont Quindiu.

Mais pour Humboldt, ce premier pas de son ami ne pouvait être qu'une prise de position pour une carrière qu'il espérait brillante. Aussi, atteint lui-même d'une légère fièvre *académite,* l'encourageait-il à multiplier ses mémoires à l'Institut, à se faire agréger à l'Ecole de Médecine et à la Société philomathique. Quelque temps encore, et il lui proposera de l'introduire dans la société romaine des *Arcades,* vénérable académie de la Ville éternelle. « Cela vous coûtera cinquante francs, lui écrit-il plaisamment, et l'on vous attribuera un nom grec et une cabane en Grèce! »

Bonpland avait des projets moins chimériques. Ce qui lui tenait par-dessus tout à cœur, c'était de compléter ses dons au Muséum et d'en assurer la parfaite utilisation. Il croyait ainsi payer une dette de reconnaissance. En réalité, son désintéressement était total, puisque jusqu'ici il n'avait reçu ni traitement ni subvention. Mais il n'oubliait pas que ses maîtres l'avaient jadis désigné comme membre de la mission Baudin, en qualité de botaniste, et il s'estimait lié par ce choix. Le 18 décembre 1804, d'accord avec son ami, il offrit au Jardin des plantes un nouvel herbier de 6.200 échantillons, dont il avait lui-même décrit les quatre cinquièmes et

dont Humboldt avait dessiné les plus intéressants spécimens.

Une commission, composée de Lamarck, Jussieu et Desfontaines, fut chargée d'examiner la collection et de statuer sur son sort. Jussieu rédigea au nom de ses collègues, le 1er janvier 1805, un rapport très favorable, motivé par les plus flatteurs considérants : le quart des plantes qui composent cet herbier pouvait être considéré comme nouveau, résultat remarquable après les découvertes antérieures, et d'autant plus que « les lieux parcourus par MM. Humboldt et Bonpland étant en partie inconnus aux naturalistes et situés près de l'équateur, leurs productions, très différentes des nôtres, doivent offrir des éléments de nouveaux genres et de nouvelles familles... Les professeurs, pénétrés d'estime et de reconnaissance pour ces voyageurs célèbres, ne pouvaient qu'accueillir avec satisfaction l'offre de leur collection de plantes. Ils désiraient en même temps que M. Bonpland fût récompensé de ses travaux et investi du moyen d'en recommencer de nouveau dans le même genre ».

Cette dernière phrase est-elle la promesse, pour Bonpland, d'une carrière conforme à ses goûts et à ses espérances? En ce qui concerne Humboldt, « gentilhomme prussien, qui jouit dans son pays d'une fortune considérable et qui a fait ce voyage à ses frais », il ne peut être question de lui offrir une récompense qu'il refuserait. Mais le jeune savant français, « qui n'a reçu aucun appointement de la nation », s'est acquis des titres à sa reconnaissance. Avant lui, d'autres explorateurs, qui ont aussi offert au Muséum leurs collections, ont obtenu une « récompense nationale » de trois mille à six mille francs, bien que leur voyage eût été subventionné par l'Etat. La même justice doit être rendue au modeste Bonpland. Mais on sent que Jussieu, personnellement, préférerait une autre marque d'intérêt pour son élève : il regrette qu'on ne puisse le désigner comme voyageur en titre du Jardin des plantes, « parce que cela nécessiterait des fonds nouveaux au budget et parce que les fonctions de voyageur titulaire l'obligeraient à être perpétuellement en course et entraîneraient des frais considérables pour ses déplacements ».

La question en resta là; elle ne sera jamais résolue dans le sens que Bonpland devait souhaiter, et qui aurait changé sa vie. Mais l'administration du Muséum approuva le rapport de Jussieu et accepta le don qu'un décret impérial du 13 mars 1805 devait régulariser officiellement.

Ce n'était pas assez pour Humboldt, qui connaissait les ressources très réduites de Bonpland et qui le savait incapable de surmonter sa généreuse fierté et son amour de l'indépendance, pour sortir d'une gêne réelle. Aussi, n'ayant rien à demander pour lui-même, mit-il tout son crédit au service

de son ami, et c'est son plus beau geste. Sur ses instantes sollicitations au Muséum, à l'Institut, au ministère et jusqu'à la maison de l'empereur, il obtint enfin une pension annuelle de trois mille francs pour le courageux et intelligent compagnon de son grand voyage. Le décret impérial notifie expressément que cette récompense est accordée « conformément au désir manifesté par M. Humboldt ». N'était-ce pas en diminuer la portée, au moins du point de vue officiel? Et l'on ne peut s'empêcher de constater avec regret que cette pension était inférieure de moitié au chiffre maximum demandé par le savant allemand, proposé par le Muséum, et accordé antérieurement à d'autres voyageurs.

La modestie de Bonpland s'en accommoda.

Nous n'avons trouvé aucune trace importante des rapports de Bonpland avec sa ville natale et sa famille, au cours des années qui ont suivi son retour d'Amérique. On peut être certain toutefois qu'il n'avait pas débarqué à Bordeaux, en août 1804, sans profiter de la proximité pour se rendre à La Rochelle, malgré son impatience d'arriver à Paris. Sa mère était morte pendant sa longue absence, à la fin de 1800, et il ne put que visiter sa tombe dans le petit cimetière de Saint-Maurice. Il songeait avec mélancolie qu'à l'heure même où elle expirait, il naviguait sur l'Orénoque, ayant rompu tous les liens avec le monde civilisé. Aux Chauvins, deux jeunes ménages, celui de l'avocat Gallocheau, mari de sa sœur, et celui de son frère, le docteur Michel Goujaud, s'étaient enrichis de plusieurs neveux et nièces dont il lui fallait faire connaissance. Son père, encore valide et qui continuait à exercer la médecine, ne comprenait guère que ce fils, revenant d'un monde inconnu, hâlé par le soleil des tropiques et précocement usé par un climat meurtrier, pût préférer à la sécurité d'un état honorable et lucratif dans sa ville natale l'incertitude d'une carrière désintéressée...

Il semble que l'incompréhension entre Aimé Bonpland et les siens ait commencé à cette époque. A leurs yeux, il représentait l'aventure; pour lui, ils étaient prisonniers d'une société étroite et pleine de préjugés, où il se sentait étranger.

Jusqu'à l'événement qui mettra en évidence cette mésintelligence, et l'aggravera au point de provoquer une rupture à peu près complète, le voyageur va connaître quelques années d'une existence large et paisible, heureuse, si les jeux de la politique n'étaient venus brusquement détruire ce modeste bonheur, en le rejetant vers les hasards de la vie errante.

CHAPITRE XV

LES JARDINS DE LA MALMAISON.

L'humble ruisseau de Malmaison
Roulait paisiblement ses ondes fortunées,
Lorsque de belles mains, au sceptre destinées,
Prirent soin d'embellir son modeste vallon.

C'est en ces termes que le comte Daru, aimable poète autant qu'habile administrateur, annonçait de Berlin à l'impératrice Joséphine les plus curieuses plantes de Poméranie, qu'il lui envoyait pour orner son parc. Ces arbustes du Nord rejoignaient dans la résidence impériale les espèces rares envoyées de tous les points du monde par les voyageurs, ou rapportées par les missions scientifiques.

Dès 1804, Joséphine s'était fait présenter Bonpland et Humboldt, à leur retour d'Amérique. Elle avait voulu les remercier, avec sa grâce habituelle, de ces fleurs magnifiques dont ils avaient peuplé ses serres : les mimosas, les héliotropes, les cassias, les lobélias, nés des graines expédiées des Antilles, rappelaient à la belle Créole l'heureux climat de son pays natal. Ce qui n'était d'abord qu'une curiosité devint bientôt une passion despotique et ruineuse. Après avoir réuni des fleurs précieuses pour le plaisir des yeux, l'impératrice conçut l'ambition d'illustrer son séjour préféré, en en faisant une sorte de jardin botanique. Une de ses femmes de chambre, Mlle Avrillon, parlant dans ses *Mémoires* des folles dépenses où cette passion entraîna sa maîtresse, donne ce détail : « Le goût de la botanique ne fut pas seulement chez elle un caprice; elle en fit un objet d'études, et d'études sérieuses. Elle connut bientôt le nom de toutes les plantes, celui de la famille dans laquelle elles étaient classées par les naturalistes, leur origine et leurs propriétés. »

C'est dans ce monde étrange, sorte de décor exotique derrière la grande tragédie impériale, qu'Aimé Bonpland va vivre de 1801 à 1815. N'était-il pas bien fait pour s'entendre avec la voluptueuse Martiniquaise, qu'on imagine coiffée du madras des Antilles, la taille enveloppée de l'écharpe de cachemire, comme sur le tableau de Prudhon, indolemment étendue au milieu des plantes exilées de la terre tropicale?

Depuis qu'il lui avait été présenté en 1804, il n'avait pas cessé de s'intéresser aux jardins de la Malmaison. On le con-

sultait sur l'aménagement des serres; il surveillait les plantes fragiles nées des premières graines qu'il avait données; il renouvelait les semis manqués avec des plants empruntés aux collections du Muséum. Quand parurent ses livres sur la flore américaine, Joséphine fut du petit nombre des privilégiés qui reçurent un envoi personnel de l'auteur. Seuls les travaux dans lesquels celui-ci était engagé durent retarder de quelques années le projet qu'elle avait conçu de s'attacher à titre permanent, pour les serres et les jardins de son domaine, un botaniste aussi expérimenté.

Il ne sera d'ailleurs pas le premier dans ces importantes fonctions. En 1802, l'on dépense à la Malmaison 260.000 francs, dont la plus grande partie fut absorbée par les plantations; c'est un jardinier anglais, Howatson, qui règne en maître sur le parc. Son autocratie tient en échec les plans des architectes Fontaine et Percier. Napoléon, qui détestait les jardins anglais, voulut imposer comme intendant de tous ses domaines, en général, un ancien camarade de régiment, Lelieur. En vain. Joséphine échappe à son maître chez elle, où c'est elle qui commande. Il faut pourtant renoncer aux projets d'Howatson, qui trouve mauvais tout ce qui s'est fait avant lui, qui parle de tout détruire pour tout recommencer, mais qui a établi un programme si coûteux que Mme Bonaparte elle-même recule... L'Anglais, dépouillé de son omnipotence, devient simple premier jardinier, avec 2.400 francs de gages et six garçons sous ses ordres. C'était une victoire pour le Premier Consul, mais une victoire sans lendemain. Obstinée dans son goût, la châtelaine de la Malmaison confia ses bosquets et ses parterres aux soins du « patriarche des jardins anglais », Morel, que deux ouvrages réputés, *L'Art des jardins de la nature* et *L'Art de distribuer les jardins selon les usages des Chinois*, avaient mis à la mode; pour satisfaire ce nouveau caprice, des acquisitions successives permirent d'affecter quatre hectares au nouveau parc.

Un domaine si vaste nécessitait un nombreux personnel, qui n'était pas tout entier occupé par le service du château. Il y avait un premier régisseur Lhuilier, ancien maître-valet des Le Couteulx du Moley; les jardiniers dépendaient de lui, ainsi qu'un homme, Tancré, chargé spécialement de la « ménagerie »; celle-ci, qui ne comprenait au début que quelques biches, des cygnes noirs et des canards de la Caroline, s'enrichit bientôt de tous les animaux rares que les fonctionnaires des colonies ou les marins, instruits des goûts de l'impératrice, lui envoyaient.

A un degré supérieur, Joséphine entretenait auprès d'elle deux « amis des fleurs », Ventenat le botaniste et Redouté le peintre, qu'elle chargea expressément de peindre et de

décrire pour le public les merveilles florales de la Malmaison. De 1804 à 1808, la collaboration du savant et de l'artiste produisit un superbe album de cent vingts planches, mis en souscription à deux louis par livraison, mais qui en réalité ne coûta pas moins de 128.787 francs à la fastueuse souveraine. Les plus belles aquarelles originales de Redouté ornaient les murs des appartements, parmi les tableaux de fleurs de Van Daël et de Van Spaedenck.

Ce n'était pas encore assez. Il fallait un véritable savant pour veiller sur ce petit monde capricieux et féerique de la vie végétale. Moyennant un traitement annuel de 6.000 francs, Joséphine s'assura les services d'un attaché au Muséum, élève de Jussieu, Mirbel, que Bonpland connaissait bien; peut-être même est-ce lui qui l'avait indiqué. Ce Mirbel devint en peu de temps la bête noire de Napoléon.

Par un contrat en bonne et due forme du 2 messidor XI, l'attaché au Muséum était chargé de « surveiller les établissements botaniques et ruraux de la Malmaison, dresser le catalogue de toutes les plantes des serres, jardins et pépinières, assurer la correspondance et mettre en ordre les papiers relatifs aux établissements botaniques, choisir les emplacements et faire établir les abris pour les animaux », Ventenat et Redouté, sous son contrôle, devant continuer le travail qu'ils avaient entrepris. Personne ne pouvait pénétrer dans les serres sans une autorisation de Mirbel, et aucun jardinier ne devait exécuter quoi que ce soit sans ses ordres. Ce nouveau potentat, pour marquer son importance, avait obtenu un logement personnel, un cheval et un cabriolet à sa disposition.

Sous le règne de Mirbel, les prodigalités de l'impératrice ne connurent plus de bornes : 192.000 francs pour la serre du jardin botanique, au lieu des 40.000 francs prévus; en une seule année, 40.000 francs pour les nouvelles plantations, 12.000 francs d'arbres chez un seul pépiniériste, 8.000 francs pour des oignons de Harlem, près de 8.000 francs aussi en oiseaux rares, bêtes curieuses, graines et nourriture des animaux. Napoléon se fâche, revise le budget, dont il réduit tous les chapitres, alloue 40.000 francs pour la serre, 20.000 francs pour les plantations. Joséphine tient bon et paie 15.000 francs de sa bourse.

Mais comme les folies continuent, qu'on fait venir à grands frais des vaches de Suisse, des chevaux d'Ouessant, des moutons d'Australie, et que l'antichambre du palais n'est plus qu'une volière bruyante et bigarrée des plus coûteux oiseaux des Iles, l'empereur fait un coup d'Etat domestique : Mirbel disgracié ira administrer, comme intendant, les propriétés du roi de Hollande, et Lelieur rétablira l'ordre et l'économie

à la Malmaison, avec toute la probité et l'énergie d'un vieux soldat.

La disgrâce de Mirbel, qui d'ailleurs ne réussit pas à freiner les dépenses de la prodigue souveraine, coïncida avec d'autres changements dans le personnel attaché aux jardins. Tous ne furent pas également heureux : Berthault, qui a remplacé Morel, comme architecte paysagiste, défigure le parc en y élevant des fabriques ridicules et en y aménageant des jeux d'eau qui ne fonctionneront jamais; le tout se soldera par 500.000 francs de dépenses imprévues. Le 3 août 1808, Ventenat mourait et Bonpland lui succédait. La recommandation de Corvisart s'ajouta, pour enlever la place, aux bonnes dispositions de l'impératrice envers un savant qu'elle estimait depuis longtemps.

En apparence, Bonpland était simplement chargé de continuer la publication que son prédécesseur avait entreprise avec Redouté. Mais cette désignation n'était qu'une feinte pour endormir les soupçons de l'empereur, qui n'aimait plus les attachés au Muséum, depuis qu'il en avait vu un à l'œuvre, et qui se défiait de leurs capacités financières. En réalité, c'est la place de Mirbel, non de Ventenat, que prenait le naturaliste; et ce sont ses fonctions qu'il assumait, puisqu'il avait le même traitement, 6.000 francs, qu'il devait s'occuper comme lui, non seulement des serres et des jardins, mais de la ménagerie, des fermes, des comptes du domaine, de la bibliothèque, et que la fauche des foins aussi bien que la vente des moutons et des laines étaient de son ressort. Le véritable intendant de la Malmaison, en dépit de Napoléon, ce n'était pas Lelieur, mais Bonpland, et Napoléon ne le pardonnera jamais, sinon à Joséphine, du moins à Bonpland, sur lequel il reporta l'animosité qu'il avait vouée à son prédécesseur.

Bonpland entra en fonctions au début de 1809. « M. Aimé Bonpland, écrit Mlle Avrillon, intendant de ces jardins magnifiques, était un savant fort distingué, ami intime du célèbre M. de Humboldt. Lorsqu'il fut placé à la Malmaison, il s'occupa à peupler les serres des plantes les plus rares. » Il n'avait pas attendu ce moment, ni l'impératrice non plus. En revanche, c'est certainement lui, puisqu'il était chargé des livres, qui fit acheter les *Voyages au Pérou*, de Skinner, et l'*Histoire de la conquête du Pérou*, de M. Beauchamp, quatre beaux volumes publiés en 1809 et reliés au chiffre de Joséphine, P. B. (Pagerie-Bonaparte). Il enrichit aussi la bibliothèque des *Voyages aux contrées équinoxiales du Nouveau Continent*, dont Napoléon fera un de ses livres de chevet en 1815, à la veille de Waterloo, s'exaltant à la pensée d'une exploration scientifique en Amérique, où Monge, malgré ses soixante-dix ans, projetait de l'accompagner.

Pour les cultures florales, les goûts du nouvel intendant s'accordaient à merveille avec ceux de Joséphine, demeurée fidèle au souvenir de la terre natale. « A nos fleurs tendres et légères, écrit un de ses historiens, elle préférait les fleurs de son enfance, plus épaisses et plus brutales, ces fleurs qui semblent faites en chair et nourries de viande, d'une vie si intense qu'elles font peur et qu'on n'ose y toucher. » Ces chefs-d'œuvre un peu monstrueux de la nature exotique étaient familiers à Bonpland, qui les retrouvait, non seulement dans les serres, où lui seul savait les soins délicats qui leur convenaient, mais dans la galerie de la Malmaison, où les tableaux de fleurs et de fruits, de Redouté, de Van Daël, de Charlotte de Baraband, de Mme Coster Valayer, tenaient une grande place.

Il ne se sentait vraiment chez lui qu'au milieu de la grande serre exotique, dont la construction avait entraîné tant de dépenses et de discussions; il en avait perfectionné l'aménagement par des installations ingénieuses, fruit de sa grande expérience. Avant tout, sa conscience scrupuleuse lui faisait une obligation de remplir le premier devoir de sa charge, en continuant avec Redouté l'œuvre de Ventenat : après les *Liliacées* et les *Rosacées* de son prédécesseur, il donna le magnifique album des végétaux qu'il connaissait mieux que tous, ceux des régions tropicales.

Non seulement dans ce remarquable ouvrage des *Plantes de la Malmaison* une description précise et claire de chaque spécimen accompagne et commente l'aquarelle du peintre, mais le botaniste, qui se souvient d'avoir été voyageur, évoque les lieux où vivait la fleur, avant d'être exilée sous un autre climat, ceux où il l'a le plus souvent rencontrée lui-même. Il dit enfin avec simplicité les soins que lui a coûtés sa croissance délicate dans un milieu hostile, et laisse percer la joie émouvante d'avoir vu se former des corolles en des fruits qu'il n'osait plus attendre. Avec lui, nous admirons les plus somptueuses pivoines et les plus voluptueux magnolias de la Chine. Sur la *Paeonia Moutan*, une pivoine apportée d'Asie à Londres en 1794 et qui vit à la Malmaison depuis 1803, il compte en mai 1812, pour un pied haut d'un mètre vingt, treize fleurs, dont le parfum rappelle l'essence de rose; mais pour obtenir ce miracle, il a fallu pendant tout l'hiver garantir la plante du froid au moyen d'une cage vitrée garnie de paillassons. Les pieds de magnolia, mis en pleine terre en 1811, résistent aux froids rigoureux de 1813; leur fleur est superbe; mais malgré tous ses soins, Bonpland n'a pu en avoir le fruit; espérant qu'on pourra le voir mûrir sous un ciel plus doux, il en envoie un pied à Milan, pour les jardins de Monza.

Personne n'était mieux qualifié que Joséphine pour rendre justice à la compétence et au dévouement de son botaniste attitré. Aussi, de son côté, lui demeura-t-elle toujours fidèlement attachée, le défendant contre les jalousies ou les attaques auxquelles il sera en butte, et le traitant avec une amicale familiarité. Parfois, elle le surprenait à l'improviste au milieu de ses gracieuses pupilles; elle lui demandait gentiment des nouvelles de la *Bonplandia,* pour lui rappeler l'honneur que lui avait fait Cavanilles. A son tour, il la conduisait dans une allée réservée de la serre, où étaient réunies quelques-unes des plantes que la courtisanerie des explorateurs ou des savants avait dédiées à la famille impériale : là croissaient, à côté de la *Napoleone Imperiale* du Bénin, *la Pageria* du Pérou et la *Bonapartea Calomeria;* là s'épanouissait la *Josephina Imperatrix,* avec sa fleur d'un blanc nacré, nuancé de pourpre, qu'un poète, renchérissant sur la flatterie, avait chantée :

Pour joindre aux lauriers de César,
Il ne fallait pas moins qu'une fleur immortelle.

Ainsi, loin des pompes de la cour, échappant un instant à la contrainte de l'étiquette, l'impératrice se complaisait dans la compagnie de cet homme simple et bon. Ils allaient ensemble voir nager sur la pièce d'eau les cygnes de la Nouvelle-Hollande et les canards de la Chine. En écoutant le roucoulement nostalgique des pigeons des îles Moluques, les criailleries des singes et des innombrables perroquets, Joséphine évoquait avec Bonpland les forêts profondes des tropiques et oubliait qu'elle avait une dette de 12.600 francs chez l'oiseleur, qu'il faudrait bien avouer un jour. Lui le savait, mais ne voulait pas davantage s'en souvenir. Il préférait dresser avec elle la liste, toujours trop longue, des plantes nouvelles qu'il paraissait indispensable de faire venir de l'étranger à grands frais. L'impératrice se plaignait que tous ses voyages fussent des corvées officielles, qu'elle n'eût pas la liberté de se déplacer à son gré et pour satisfaire ses fantaisies. Ne pleura-t-elle pas un jour parce qu'elle n'avait jamais pu voir en Hollande la fête printanière des tulipes et des jacinthes doubles en fleur? « Voilà deux ans que j'en suis privée. Il m'appelle toujours auprès de lui dans ces moments-là! » *Il,* c'était son terrible et cher despote.

Alors Bonpland lui proposa de voyager à sa place — n'était-ce pas sa vocation? — pour traquer à travers l'Europe les plus belles espèces végétales qui se dérobaient encore à ses collections.

CHAPITRE XVI

L'ÉRABLE DE NAPOLÉON

Bonpland était d'accord avec l'impératrice pour ne pas garder jalousement les trésors de la Malmaison, mais pour en faire bénéficier tout le territoire de l'empire, en les répandant dans les régions où ils pouvaient fructifier et chez les amateurs qui étaient dignes de les apprécier ou capables de les protéger. Tandis que Joséphine faisait des largesses avec ses magnolias, ses orangers et ses eucalyptus, en peuplant les jardins de son médecin Corvisart à la Garenne-Colombes ou de Chateaubriand à la Vallée-aux-Loups, l'intendant naturaliste était en relations suivies avec les grands pépiniéristes du temps, les Perregaux, les Vilmorin, les Noisette, les Cels. Secondé par leur intelligente initiative, il fondait de grands espoirs sur l'acclimatation progressive de *l'Acacia subulata*, originaire d'Australie, et du *Magnolia glauca* de la Caroline du Sud. Ce dernier lui tenait particulièrement à cœur, car il lui rappelait le souvenir d'un de ses maîtres préférés, le professeur Richard; le savant botaniste, dès 1786, s'était assuré aux Antilles que les fruits onctueux de cet arbre entraient dans la composition des fameuses liqueurs de Mme Amphoux. Bonpland se proposait de renouveler les expériences de son maître. Il conçut l'ambition de cultiver le *Magnolia glauca* en grand; il en avait déjà réuni plus de deux cents pieds, qui donnaient des fruits mûrs dans le climat de Paris et qui, par un développement progressif, pourraient devenir la base d'une entreprise industrielle. Que de fois, dans le cours de sa longue carrière, non plus sous le ciel d'Ile-de-France, mais dans son exil lointain de l'Argentine, ce savant, qui était aussi un rêveur, s'abandonna ainsi à des espérances sans lendemain!...

S'il plaçait volontiers ses pupilles entre des mains qualifiées, Bonpland savait les défendre contre de trop indiscrètes sollicitations. C'est ce qui lui arriva notamment avec M. et Mme de Chateaubriand, pour lesquels il n'avait pas la même indulgence que l'impératrice, ou les mêmes raisons de se montrer aimable.

Un jour, il reçut cette amusante lettre de Humboldt, établi de nouveau à Paris : « Je dois te prier instamment, cher Bonpland, de me donner des arbustes de pleine terre pour M. de

Chateaubriand. Mme de Grollier me persécute pour cela et j'ai mille raisons de ne pas lui déplaire. » Une seule de ces raisons nous suffirait, si nous pouvions la connaître. Mme de Fuligny-Damas, marquise de Grollier, était, à l'époque où cette lettre fut écrite, une femme imposante de soixante-sept ans; élève de Van Spaendonck, elle avait un talent réputé comme peintre de fleurs; Canova, qui l'avait connue à Rome pendant l'émigration, la surnommait généreusement le *Raphaël des fleurs*. C'était excessif. Aujourd'hui, Mme de Grollier, menacée de cécité, s'était établie à Epinay, où elle voisinait avec le ménage Chateaubriand. Toujours est-il que cette grande dame artiste avait remis à Humboldt la liste des plantes que désiraient ses amis. Le savant allemand déclare avec désinvolture qu'il a perdu cette liste; puis, il poursuit : « C'était de la cochonnerie qu'ils demandaient, des *Mélia Azedarach*, des *Broussonnettia*... Il est absolument indifférent ce que tu donnes. On n'examine pas lorsque l'on reçoit, et il s'agit seulement d'avoir donné. J'avais envie d'ajouter quelques pieds de magnolia, que j'achèterai chez Noisette, s'il en a. Si tu me le fais savoir deux jours d'avance, je ferai chercher les arbustes beaucoup ou peu, n'importe, à la Malmaison, et j'écris à M. de Chateaubriand au Val-du-Loup, derrière Sceaux, de les faire chercher à Paris. Tu me feras un grand plaisir. »

Evidemment, Humboldt était désireux de payer son hospitalité chez un des Français les plus illustres de l'époque et dont l'accueil flattait son amour-propre. Mais comment ne pas relever l'élégant cynisme de sa requête? Aussi Bonpland, qui n'avait même pas la peine de lire entre les lignes, lui fit-il l'accueil qu'il méritait. Sur la lettre de son ami, comme un ministre pressé qui indique le sens d'une réponse sur une correspondance officielle, il écrivit de sa main : « Des *Mélia* d'une hauteur de huit à quatorze pouces; pas de *Magnolias*. On peut donner des arbres verts : thuyas, épicéas, mélèzes, pins cèdres du Liban, de Virginie. » Le *Mélia*, originaire des Indes orientales, récemment introduit en Europe, avait une écorce employée en pharmacopée contre les vers; ce n'est sans doute pas cette qualité qui le recommandait à l'attention de Chateaubriand. Mais on recherchait pour les jardins, à cause de son feuillage léger et de ses jolies fleurs, cet arbuste exotique, encore peu répandu, et auquel on donnait les noms les plus variés : lilas des Antilles ou de la Chine, faux sycomore, arbre saint ou laurier grec. Ainsi en a décidé le potentat des pépinières de la Malmaison : le Val-du-Loup aura des *mélia* et des mélèzes, mais pas de magnolias, ni davantage de *Broussonetia*, lequel n'est autre que le mûrier à papier de l'Asie orientale.

La lettre de Humboldt se terminait par cette phrase : « S. M. l'Impératrice m'a parlé de toi beaucoup et avec une affec-

tion très grande, au cercle. » De cette affection, Joséphine allait précisément donner le plus efficace témoignage à son botaniste, en 1809, l'année même où la lettre fut écrite. Le conflit qui en fut l'occasion, et qui menaça de briser la situation de Bonpland, est une conséquence de la sourde hostilité que Napoléon avait toujours conservée contre lui. Les imprudentes prodigalités de l'impératrice pour le budget de la Malmaison n'avaient jamais cessé de provoquer les plus orageuses explications entre les deux époux. L'empereur, qui voyait les comptes de très près, savait ce que la passion des fleurs représentait dans ces dépenses, qui dépassaient toujours les plus larges prévisions. Pouvait-il ne pas en rendre responsable celui qui administrait ce coûteux royaume de jardins, de serres, de bosquets et de parterres? Un soir, à Sainte-Hélène, le souverain déchu, rappelant le passé, prétendait que si Joséphine avait eu « un peu d'ordre et de régularité seulement », elle aurait pu laisser cinquante ou soixante millions. Il ajoutait : « Son gaspillage faisait mon supplice. Calculateur comme je le suis, il devait être dans ma nature d'aimer mieux donner un million que de voir gaspiller cent mille francs. » Pour que ces folies de la Malmaison aient laissé en lui de si tenaces regrets il faut qu'il n'ait jamais oublié, ni pardonné, les mémoires gonflés des horticulteurs, et celui à qui il en attribuait l'origine.

Au premier prétexte, sa colère éclata contre le botaniste de l'impératrice. L'histoire ne nous est connue que par le témoignage d'un ami de Bonpland, Antoine-Joseph Reboul. Ce personnage, assez oublié ajourd'hui, et qui le serait encore plus, s'il n'avait laissé d'intéressants *Mémoires*, était un protégé de Joséphine; elle l'avait recommandé au général Menou, qui l'emmena avec lui à Turin, quand il fut nommé gouverneur général du Piémont. Reboul se vit attribuer l'administration d'une petite province dans les Etats de Gênes, fonctions modestes, dont il se contenta sagement jusqu'en 1814. C'était un homme de goût, lettré, et qui aimait la botanique. Lorsqu'il dut quitter ses administrés, au moment de l'invasion de la France par les alliés, il leur rappelait dans un discours ému les bienfaits dont sa patrie les avait comblés : « Nous vous avons apporté, disait-il entre autres choses, tous les arbustes et arbres étrangers acclimatés chez nous par nos plus célèbres agriculteurs. Nous en avons formé des pépinières; cette intéressante colonie est déjà naturalisée parmi vous; vous en avez orné vos promenades publiques qui étaient sans ombrages... » Sur le chemin du retour, Reboul s'arrêta au Mont-Cenis, chez les moines qui lui avaient donné souvent l'hospitalité : « J'embrassai, raconte-t-il, dom Dubois, leur supérieur, comme si je ne devais jamais plus le revoir. Nous avions

herborisé ensemble plus d'une fois autour du beau lac aussi riche en plantes alpines qu'en truites exquises. Il me donna quelques plantes de son herbier, et quelques oiseaux rares des Alpes, qu'il avait lui-même empaillés. Je lui fis des présents du même genre. »

Cette passion pour les sciences naturelles et la commune protection de l'impératrice Joséphine devaient rapprocher Reboul et Bonpland. C'est certainement l'intendant de la Malmaison qui envoya en Ligurie les beaux arbres dont le préfet se faisait honneur auprès de ses administrés. Par la suite, des relations cordiales s'établirent entre les deux hommes. Reboul, dans sa retraite, occupait ses loisirs en fréquentant le Jardin des plantes, et en embellissant sa résidence de Courbevoie avec les arbustes et les fleurs dont plusieurs provenaient des serres impériales, notamment des bruyères du Cap, des daphnées et des camélias.

C'est à cet ami des plantes, demeuré fidèle, comme lui-même, à Joséphine après son divorce, que Bonpland raconta un jour la grande colère impériale qui faillit le chasser de la Malmaison.

En octobre 1809, pendant que Napoléon se trouvait à Vienne, où il dictait la paix qui préparait le mariage autrichien et la disgrâce de la première impératrice, on voulut profiter de son absence pour faire dans ses appartements, à la Malmaison, quelques changements indispensables qu'il avait lui-même approuvés. Pour son malheur, Bonpland, qui venait de rentrer de Berlin, fut consulté pour les travaux du parc. Il était question d'abattre un érable, qui gâtait la perspective sur la façade du château. Le botaniste se borna à donner son autorisation. L'arbre, d'ailleurs en très mauvais état, fut coupé, et la volière qui était aménagée entre ses branches, suivant un caprice de Joséphine, fut transportée sur un arbre voisin.

Quand il revint et qu'il ne retrouva plus l'érable qu'il avait l'habitude d'apercevoir de ses fenêtres, Napoléon fut pris d'une telle fureur que, dans le palais silencieux, les chambellans tremblent et pâlissent. Il ordonne à Bonpland de se présenter devant lui.

— Est-ce vous, s'écria-t-il du ton le plus menaçant et avec des yeux étincelants, qui avez fait couper l'érable et disparaître la volière?

Habitué aux tempêtes du golfe des Antilles et aux colères des volcans mexicains, le courageux naturaliste fit front à la rage du monarque.

— J'ai été consulté sur ce changement, répondit-il, et j'en ai donné l'avis, sans en donner l'ordre.

— On ne l'a que trop exécuté! reprit amèrement Napoléon. On ne pouvait me faire plus de peine. Je suis contrarié dans

tous les objets de mes affections. Je suis maître partout, excepté dans mon intérieur; je ne veux plus de vos services; vous allez quitter à l'instant votre place de la Malmaison.

Quand on songe que cette scène, disproportionnée avec le prétexte dont elle s'inspire, eut lieu quelques mois avant le divorce, on ne peut s'empêcher de penser qu'elle contribue à éclairer l'état d'esprit de l'empereur dans ces journées décisives.

Toujours est-il que le pauvre Bonpland s'apprêtait à suivre docilement un ordre si sévère et qui semblait irrévocable, quand l'impératrice lui dit de n'en rien faire. Elle savait le moyen d'apaiser le grand homme sur lequel elle n'avait pas encore perdu tout pouvoir.

Il y a ici une certaine obscurité dans le récit de Reboul. Il prétend que cette tentative de conciliation échoua, que Bonpland fut bel et bien renvoyé et qu'il dut s'éloigner « en emportant tous les regrets de Joséphine, ce qui le consola de la perte de sa place ». Cette affirmation s'accorde mal avec le fait que nous trouverons l'intendant botaniste à la Malmaison jusqu'en 1814; non seulement il ne semble pas avoir interrompu ses services au château de Rueil, mais quand Napoléon eut confirmé à l'épouse répudiée la possession d'un nouveau domaine, qu'il lui attribuait à la fois comme apanage et comme résidence, c'est Bonpland qui administrera souverainement les jardins de Navarre, comme ceux de la Malmaison. Tout ce que l'on peut admettre, c'est qu'il s'absenta quelque temps, pour laisser refroidir la colère du maître, entre le moment où elle avait éclaté sur lui et celui où Joséphine, devenue maîtresse de ses actions, put organiser sa maison sans avoir à en rendre compte à Napoléon.

L'heure est venue où sur les pelouses et les parterres que nous montrent encore les aquarelles de Garneray va se répandre la mélancolie d'un déclin. Les deux cent cinquante espèces de roses, assemblées par l'impératrice déchue, rivaliseront toujours d'éclat avec les milliers d'oiseaux exotiques qui peuplent les volières. Askim, le petit chien-loup, qui suivait sa maîtresse dans tous ses voyages, continue de harceler de ses bonds turbulents les gazelles errantes dans le parc. Au milieu de ses roses et de ses colibris, des cygnes noirs et des faisans dorés de la Chine, Joséphine ne peut plus supporter d'entendre le magnifique kakatoès blanc qui disait si bien « Madame Bonaparte », ni le perroquet du Guatemala qui appelait l'empereur d'une voix perçante, pendant les séances du conseil privé et qu'il fallut confiner dans les écuries. Elle aime toujours la chère Malmaison, mais elle y a trop de souvenirs. Alors, elle se réfugie très souvent à Navarre, confiant le château et surtout les jardins à la garde de Bonpland. Pour celui-ci, qui

sait si les quatre années où il fut à peu près le seul maître dans son domaine de fleurs et d'animaux exotiques, n'ont pas été les meilleures de sa vie?

CHAPITRE XVII

UNE ÉPIDÉMIE DE MARIAGES A LA MALMAISON

Les fréquents déplacements de Joséphine, entre la Malmaison et Navarre, avaient nécessité un remaniement de sa maison. Il y eut un nouvel intendant, sans que ce fonctionnaire, spécialement affecté à Navarre, empiétât le moins du monde sur les prérogatives de Bonpland. Ce fut d'abord un certain Pierlot, fort brave homme, mais qui ne semblait pas à sa place : il se rendit impopulaire par ses économies mal comprises, sa parcimonie vexatoire et humiliante pour le personnel. C'est Mlle Avrillon qui le dit, et elle se félicite quand les manières de l'intendant, outre certains malheurs qu'il éprouva dans sa gestion, le forcèrent à donner sa démission. Un M. de Montliveau le remplaça, « homme très aimable, rempli d'esprit, et qui fut très bon avec tout le monde ».

Dans le personnel subalterne, il y eut aussi bien des allées et venues, et beaucoup de figures nouvelles. Une surtout retient notre attention : c'est Piout, sommelier de Joséphine; il eut l'excellente idée de tenir un journal, de 1809 à 1812, et nous y apprenons beaucoup de ces petits détails dont est faite la vie des grands hommes. Si nous voulons voir vivre un peu dans l'intimité Bonpland, au cours de ces mêmes années, Piout nous y aidera.

Avec quelle complaisance il s'attarde, par exemple, sur l'accueil fait à Joséphine par les habitants de son rustique domaine, le 2 avril 1810, quand elle vint s'y installer pour la première fois avec sa suite, au lendemain du divorce. Le village d'Aumière, près d'Evreux, qui dépendait du château, avait envoyé à sa rencontre une gracieuse députation de jeunes garçons et de fillettes, conduisant en offrande un agneau tout frisé et enrubanné. Seuls les filles et l'agneau ont accès dans la propriété, avec le maire et le curé. Les garçons, restés à l'entrée, donnaient une aubade de flageolet, de cornemuse et de tambour basque. Le soir, l'impératrice avec ses demoiselles d'honneur pêche à la ligne dans les pièces d'eau; elle prend un brochet.

Malgré le charme un peu vieillot de Navarre, l'impératrice ne s'y plaisait guère; surtout au début, et quand elle y était

arrivée avec la blessure toute vive de son abandon. Bonpland lui fut très secourable dans cette épreuve. Volontiers, elle le prenait comme confident et s'ouvrait à lui avec plus de confiance qu'aux gentilshommes ou aux dames de sa suite, parce qu'elle le sentait plus près d'elle par la communauté des goûts. Il rappelait un jour à un ami les souvenirs de ces tristes jours qui avaient resserré son intimité avec la souveraine déchue : « Personne ne la connaissait mieux que moi... Je la voyais tous les jours, tous les jours je m'entretenais avec elle : avec quel plaisir elle quittait les salons dorés et le faste de la représentation pour venir se délasser dans les jardins et dans les serres qu'elle aimait tant! Ces moments de distractions n'étaient pas perdus pour le soulagement de l'infortune. Il me semble la voir dans l'allée des magnolias, plantés et acclimatés par elle, dotant de pauvres filles, accueillant tantôt les sœurs de la Miséricorde, tantôt un bon pasteur de village, ou rendant d'illustres émigrés à leurs familles et à leur patrie. »

Bonpland partagea certainement la satisfaction de l'impératrice et de tout son entourage, lorsqu'il fut question, au bout de six semaines, de quitter Navarre pour regagner la Malmaison. Piout nous décrit cette scène, avec son humour habituel : « On se met à danser. Thomas, le valet de pied, joue du violon. Les pelles, les pincettes, servaient d'accompagnement, en guise de tambourins. Ce charivari était enchanteur, et le plus beau temps semblait favoriser la fête, qui dura jusqu'à minuit, heure du départ. » D'autre part, Mlle Avrillon, la femme de chambre demeurée fidèle à Joséphine dans sa disgrâce, dépeint « la joie d'enfant avec laquelle sa maîtresse revoit ses serres, ses fleurs, les jardins qu'elle avait créés, qu'elle aimait avec une sorte de passion et qui lui rappelaient tant de souvenirs ».

A l'automne, il faut retourner à Navarre et y passer l'hiver. On attendait la naissance du prince impérial et Napoléon ne voulait pas que Joséphine se trouvât à la Malmaison au moment de l'événement. L'impératrice emmena une grande partie de sa suite et Bonpland fut encore du voyage. Il eut fort à faire durant ce second séjour. La châtelaine de Navarre voulait achever d'aménager selon ses goûts sa nouvelle résidence. Au moment du divorce, Napoléon s'était montré généreux; il avait mis à la disposition de Joséphine 100.000 francs pour les dépenses extraordinaires, en particulier pour les nouvelles plantations dont elle avait envie; il lui fit compter un million en avance sur les trois millions de sa dotation annuelle, afin qu'elle pût éteindre quelques dettes, et lui abandonna, pour renouveler son argenterie et son linge, environ 600.000 francs qui se trouvaient dans l'armoire de sa chambre. Tout cet argent ne tarda guère à fondre entre les mains de la créole et

les jardins de Navarre en absorbèrent une grande part. Bonpland n'était pas en peine de lui signaler les arbustes rares et les fleurs de prix qui manquaient encore dans le parc ou dans les serres. Et c'est lui, sans nul doute, qui inspira à l'impératrice ce goût nouveau pour la minéralogie et lui fit acheter, moyennant une rente viagère de 6.000 francs, la collection d'un ancien inspecteur des mines, 11.389 échantillons en vingt et une caisse. Mais les caisses ne furent jamais ouvertes.

Dans l'hiver de 1811, on connut d'autres plaisirs. Le froid fut très vif, même en Normandie. On patine, on glisse sur les pièces d'eau. Le 8 janvier, Joséphine se fait promener « dans une jolie corbeille de fleurs faite comme un traîneau », a noté Piout. Le 9 après-midi, les valets de chambre et les femmes vont se distraire à leur tour. Mlle Avrillon était dans un fauteuil que poussait un laquais; son pied se trouva pris sous le fauteuil et elle eut une fracture double de la jambe. Elle reçut les soins de M. Horan, qui avait remplacé Corvisart comme médecin de l'impératrice. « M. de Bonpland (*sic*), a raconté la patiente, qui avait fait quelques études en chirurgie, aida le bon docteur à remettre ma jambe. » Ce n'est pas la seule fois que l'élève de Desault et de Bichat aura l'occasion d'utiliser ses connaissances médicales. Mais il ne paraît pas établi qu'il ait soigné Joséphine, comme l'ont prétendu certains témoins, dans l'attaque d'angine gangréneuse qui l'emporta le 19 mai 1914.

Après la naissance du roi de Rome, Napoléon, dans toute l'ivresse de sa joie, leva l'interdit qui pesait sur la Malmaison et Joséphine put revoir ses jardins.

Pour distraire la châtelaine qui s'ennuie, Bonpland a l'idée d'un déjeuner dans la grande serre chaude construite en 1803, sur les plans de Thibault, et constamment agrandie et perfectionnée depuis cette date. Nul cadre ne pouvait mieux plaire à Joséphine. Ce déjeuner intime de dix-huit couverts, sous les palmiers et les orangers, parmi les cactus du Mexique et les pivoines de la Chine, eut lieu le 4 mai 1812, avec tant de succès qu'il fallut le renouveler trois semaines plus tard. Piout, qui veillait au service des vins, admire à cette occasion les merveilles d'un domaine réservé, où il n'est pas admis d'ordinaire. Il a mesuré la serre en long et en large, cent cinquante pieds sur vingt, compté les fenêtres et les carreaux, treize croisées à l'est, douze à l'Ouest, chacune de six carreaux, admiré les douze grands poêles chauffés au charbon de terre. Il conclut : « Cela est magnifique; on ne peut rien voir de plus beau. » Il a pourtant omis les douze colonnes en brèche violette.

Après le déjeuner, Joséphine s'isole de sa suite et parcourt avec son botaniste les galeries où sont rangées les précieuses

prisonnières de cette immense cage vitrée; il lui fait admirer les fleurs qui viennent d'ouvrir leurs luxueuses corolles, après tant de soins et d'alarmes, la *Paconia Moutan*, le *Cotyledon tardiflorum*, la *Lobelia surinamensis*, la *Lobelia excelsa*. Puis ils se retirent dans la bibliothèque : une amicale discussion s'est élevée à propos de l'*Hevea Celsi*, et, pour la trancher, ils ont eu l'idée de recourir au *Traité des arbres et arbustes que l'on cultive en pleine terre*, ouvrage qui fait autorité. C'est, depuis qu'elle ne lit plus avec autant d'intérêt le *Bulletin de la Grande Armée*, le livre de prédilection de l'impératrice.

Puis, laissant tomber le petit volume, qui n'était peut-être qu'un prétexte, tous les deux baissent la voix. Joséphine interroge son botaniste sur les progrès d'une passion qu'elle a vu naître, et qui n'a plus rien de commun avec le règne végétal. Ne s'est-elle pas mis en tête de marier son cher Bonpland? et comme si elle avait le pressentiment de sa fin prochaine, elle est impatiente de voir son vœu accompli. Mais Bonpland penche tristement la tête. Les amours de Bonpland ne vont guère.

Précisément, depuis 1811, un vent de mariage s'est mis à souffler sur cette maison, qui avait vu un divorce si retentissant. L'épidémie dura jusqu'à l'été de 1812. « Ils ne mouraient pas tous... », mais Bonpland fut frappé, comme les autres.

Le 18 novembre 1811, le comte Frédéric Pourtalès, premier écuyer de Joséphine, donna l'exemple en épousant Mlle Louise de Castellane. Cet exemple descendit jusqu'à l'office et à la cuisine. Car Piout enregistre en huit mois cinq mariages dans le « personnel » : un *échanson*, placé sous ses ordres, M. Leroy, avec Mlle Dunant, fille du maître d'hôtel de l'empereur; Mlle Hotté, fille d'un Suisse du château, avec le *nègre coureur* de Sa Majesté; Mlle Avrillon, femme de chambre, avec M. Bourguignon, marchand de vins; Mlle Céleste Martin, fille de la lingère, avec Louis Bernay, premier aide de cuisine; enfin, Mlle Malvina, couturière de Sa Majesté, avec M. Jullien, tous les deux noirs. Malvina était une protégée de Joséphine; elle avait distingué cette petite négresse parmi les « filles de garderobe d'atours », et s'était interessée à elle. Après l'avoir fait baptiser, elle l'avait mise en pension chez Mlle Germon, pour qu'elle y apprît la couture. Au moment du divorce, elle la reprit près d'elle et la maria à un homme de sa couleur, domestique à Rueil.

Les violons des noces étaient à peine désaccordés, que les malheurs publics commencèrent : le désastre de Russie, la coalition générale, l'invasion. Que devint dans la tourmente le château de la Malmaison, sur lequel veillait Bonpland, entre tant de richesses et les tristes pensées de ses amours secrètes?

Pendant que la chère maison de son amour et de sa gloire

subissait l'occupation de l'étranger, l'impératrice déchue se mourait, à Navarre, sans que Bonpland ait pu l'assister à ses derniers moments, tant l'attaque du mal avait été vive et le dénouement soudain. Il la reçut du moins, le 30 mai 1814, quand elle fut ramenée une dernière fois à la Malmaison, pour être enterrée à l'église de Rueil.

Reboul se trouvait ce jour-là auprès de Bonpland et fut témoin de sa douleur. En attendant la cérémonie des obsèques, les deux amis erraient dans le parc, « plein du souvenir de Joséphine et qui offrait partout son image ». C'est à cette occasion que Bonpland, évoquant le passé, conta à Reboul la grande colère de Napoléon; mais il s'attardait de préférence sur l'œuvre qu'avait accomplie avec lui cette grande amoureuse de la vie végétale : « Nous croyions encore la voir dans cette famille innombrable de plantes rassemblées et acclimatées par ses soins. A chaque arbre introduit par elle, que nous trouvions sur nos pas, nous disions : Que de services elle a rendus à la botanique et à l'agriculture! que de riches présents en ce genre elle a faits, non seulement aux agriculteurs et aux jardins de France, mais à tous ceux de l'Italie, et de presque toute l'Europe! Au milieu du blocus général de tous nos ports, malgré toutes les barrières élevées par la guerre, elle faisait arriver ces paisibles colonies dans des pays où nul ne pouvait pénétrer... Que de voyages elle a fait entreprendre au delà des mers pour nous rapporter quelques conquêtes végétales! C'est elle qui a contribué puissamment à répandre en France le goût de la culture des fleurs! C'est elle qui a peuplé nos jardins et nos parcs d'arbres exotiques dont, il y a vingt ans, on ne savait pas même le nom. »

Nous avons tenu à citer cette page en entier, parce qu'elle illustre exactement l'œuvre et le caractère de Bonpland, à une époque de sa vie où son destin va s'orienter tout différemment. La mort de l'impératrice Joséphine fut pour lui une perte plus sensible que ne semblait l'indiquer l'immense différence de leurs conditions... En réalité, si loin qu'ils fussent placés l'un de l'autre par le sort, il y avait entre eux bien des affinités : cette instabilité d'humeur, ce goût de l'inachevé, cet attrait d'un monde où les forces de la nature n'ont pas de limites, où les formes et les couleurs n'obéissent plus aux lois de l'homme.

CHAPITRE XVIII

« CETTE PETITE FEMME... »

On ne sait même pas comment elle s'appelle... Et c'est la grande énigme dans la vie de Bonpland.

Un point semble établi : c'est dans l'entourage de Joséphine que le botaniste de la Malmaison a connu celle dont il devait faire sa première femme, à travers bien des obstacles et malgré la vive opposition qu'il rencontra du côté de sa famille. Rappelons-nous ce qu'il disait à Reboul, le jour des obsèques de sa bienfaitrice : « Il me semble toujours voir l'impératrice dans l'allée des magnolias, dotant de pauvres filles... » Et ce souci d'établir ceux à qui elle s'intéressait, descendant jusqu'aux plus humbles serviteurs de sa maison, un coureur de ses écuries, une petite négresse de sa garde-robe...

Evidemment, la future Mme Bonpland était d'un autre milieu, encore que ses origines nous demeurent obscures. Joséphine l'avait connue tout enfant et avait été touchée par la précocité de ses malheurs : une orpheline abandonnée, un mariage à dix-sept ans, pour sortir d'embarras un mari indigne auquel il faut échapper par un pénible procès en divorce. C'est à peu près tout ce que nous savons de plus précis. Quand Aimé Bonpland parle de « cette petite femme » dont il s'est épris, il l'appelle Mme B.; un de ses biographes veut que ce soit Mme Boyer, mais nous ne savons sur quelles preuves. Voici enfin la phrase la plus claire que nous trouvions dans les lettres embarrassées où cet amant malchanceux essaie d'apitoyer son frère et sa sœur sur sa mystérieuse conquête. C'est à sa sœur, Mme Gallocheau, qu'il se confie : « Cette femme est un exemple rare de tyrannie et de vexation. (Il veut dire qu'elle a subi l'une et l'autre; on pourrait croire le contraire, quand on sait la grammaire et qu'on connait la suite de l'histoire.) *Lorsqu'une femme, à dix-sept ans et demi, se jette dans un couvent et s'y met sous la protection des lois, pour s'y soustraire à une existence recherchée par la plupart des femmes, et vivre de privations et de chagrins, elle n'est pas méprisable et est digne d'avoir un meilleur sort.* »

Quel est le sens de cette fugue au couvent? La jeune fille

fuyait-elle un dangereux séducteur qui prétendait abuser de son ignorance et de sa misère, ou bien déjà mariée, la jeune femme cherchait-elle un refuge contre la tyrannie d'un mari odieux? Les deux hypothèses sont plausibles. La première l'est davantage. Car nous savons aussi que, de son premier mariage, Mme B. avait une fille, Emma, et à dix-sept ans, avant le couvent, cette maternité paraît peu probable. Il y aurait donc eu, au moins, trois séries d'épreuves dans cette vie de femme : les louches ou cyniques entreprises qui guettent une fille pauvre et sans défense; une union dégradante ou simplement mal assortie, une lutte difficile pour reconquérir sa liberté.

En tout cas, ces malheurs accumulés avaient trempé le caractère de Mme B. Car elle paraît avoir été de taille à se défendre, et nous aurons plus d'une preuve de son énergie. En 1813, Bonpland a déjà pénétré la forte personnalité d'un tempérament dont il fera l'expérience à ses dépens en 1820. Dans cette même lettre à sa sœur, il dit qu'il préfère à une femme insensible une femme d'un caractère prononcé, incapable de dire ce qu'elle ne pense pas, de faire une chose qui pourrait déplaire, *parce que le jour où la brouille arriverait, l'accès serait violent, et tout disparaîtrait.* Jugement prophétique, et même très clairvoyant, pour un homme passionné.

Pour en finir avec le peu d'informations précises que nous ayons pu recueillir sur cet épisode, ajoutons que si la date du mariage de Bonpland est inconnue, elle est certainement postérieure à 1812. Il avait, à cette époque, quarante ans, et Mme B., vingt-deux ans. Enfin la famille de La Rochelle ne voulut jamais recevoir la future femme d'Aimé, ni reconnaître l'union accomplie.

Il y avait eu pourtant au moins une tentative de rapprochement. Bonpland qui connaissait Mme B. depuis 1810 et qui avait déjà formé le projet de l'épouser, dès qu'elle serait libre, attendit la mort de son père — à la fin de 1811 — pour essayer de la présenter à son frère et à sa sœur. En septembre 1812, à l'époque des vendanges, il a conçu l'audacieux projet d'emmener avec lui à La Rochelle « la petite femme »; elle est très mal portante et le changement d'air lui sera salutaire. Pour apitoyer son frère, chez lequel il a senti une résistance mal déguisée, il insiste une fois de plus sur les malheurs de celle qu'il considère comme sa fiancée : « A vingt-deux ans, elle est veuve, quoique ayant un mari. » Cette phrase singulière fait sans doute allusion à la difficulté de rompre par le divorce un lien intolérable. Aux yeux des siens, Aimé se pose moins en amoureux impatient qu'en protecteur désintéressé : depuis bientôt deux ans, il sert de père à cette victime de la méchanceté

des hommes; l'impératrice, qui la protège aussi, connaît et approuve cette liaison. Mais il faut ménager l'opinion publique, toujours curieuse et malveillante, surtout en province. A La Rochelle, « la jeune personne logera chez le préfet, le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angely, qui l'a vu naître, connaît sa famille et s'intéresse beaucoup à elle ». Mais à la campagne, l'inconvénient n'est pas le même. Bonpland qui vient de perdre son père, et qui se sent des droits sur l'héritage paternel, demande à son frère de faire préparer une chambre, sans doute à Périgny, la nouvelle propriété de la famille Goujaud, et de se disposer à soigner la convalescente. C'était peut-être trop lui demander. Et peut-être aussi était-il maladroit de donner des conseils à son aîné sur l'attitude qu'il devait observer avec Mme B. : « Fais attention, je te prie, mon ami, à ne rien dire de désobligeant dans la lettre que tu m'écriras, pour ce qui concerne cette petite femme. Mets tes réflexions à part sur un morceau de papier volant et sois assuré que peu d'instants d'entrevue suffiront pour te faire penser comme moi à ce sujet. » Veut-il dire que ces quelques instants dissiperont les préjugés du frère, ou au contraire lui révéleront d'un seul coup les aspérités d'un caractère qu'il serait dangereux de provoquer?

Comme la musique adoucit les mœurs, Bonpland fait miroiter le talent de sa femme et le sien, comme une distraction salutaire et apaisante dans le cercle de famille. Il insiste beaucoup sur ce point. Avec son frère : « Nous emportons de la musique, et avons la prétention d'être assez forts. » Avec sa sœur : « Nous emportons de la musique, et comptons travailler le piano avec mes grandes nièces Adèle et Clarisse, parce que je pense que toutes deux sont déjà fortes musiciennes. »

Tout était prévu pour ce voyage de septembre. Afin de dépister la curiosité malveillante des provinciaux, Bonpland sera censé conduire une jeune malade à La Rochelle, où elle pourra respirer l'air de la mer et recevoir les soins du Dr Goujaud. Pour lui éviter les fatigues du voyage, il fera la route non par la diligence, mais en poste, dans sa calèche. Il tient essentiellement à ce que Mme B. n'aille pas à l'auberge, mais soit établie « à la maison », à La Rochelle ou à Périgny, pour que « notre docteur » — Michel-Simon — puisse surveiller l'effet du traitement. Et il pense à l'avenir : si elle n'est pas rétablie, quand il sera lui-même obligé de regagner Paris, il ne veut pas qu'elle soit chez n'importe qui. »

Ce plan, si habilement échafaudé, s'écroula au dernier moment : le préfet, qui n'est pas marié, « ne peut loger la petite malade »; que diraient ses administrés? La sœur, Mme Gallocheau, et le respectable avocat, son mari, se mon-

trent intraitables. En vain, le pauvre Aimé s'abaisse aux supplications : « N'ayez aucune crainte sur cette compagne et attendez, je vous prie, pour prononcer votre jugement, de l'avoir vue pendant quelques heures, et de m'avoir entendu. Je désire bien arriver à Périgny, *et arriver là.* » Or, la sœur et le beau-frère ne veulent pas entendre parler de cette indésirable belle-sœur qu'on prétend leur imposer, et si le ménage Gallocheau est à Périgny, la campagne devient impossible. Alors Bonpland se retourne une dernière fois du côté de son frère, qu'il devine plus compréhensif, et il cherche à le gagner à sa cause. Voici son dernier mot : « Je crois convenable d'arriver à Périgny, si Gallocheau et Olive n'y sont pas, ou à La Rochelle, s'ils sont à Périgny... » Or le docteur n'est pas un allié, c'est un traître. De la campagne, il envoie la lettre d'Aimé à sa sœur et à son beau-frère, accompagnée de ce commentaire : « *Risum teneatis, amici!* » Il a répondu aussitôt à son frère, qui attend à Niort le *dignus intrare;* pour dissiper toute équivoque, il lui dit que la maison est vide et qu'il est libre d'en faire ce qu'il voudra; et il conclut : « Pour le projet de son voyage, je ne lui ai point fait d'observation; je croyais lui en avoir déjà dit assez à ce sujet. Je l'attends pour lui annoncer que je ne guéris pas les maladies incurables. » Le dernier trait est dur, qu'il s'agisse d'un mal réel, ou plus probablement d'une douce folie d'amour.

En tout cas, adieu, paniers, vendanges sont faites! Il est probable qu'après cet humiliant refus, si peu déguisé, le couple exclu du foyer familial ne dépassa pas Niort. Mais Bonpland ne devait pas oublier; et quand à Mme Bonpland, « cette petite femme d'un caractère prononcé », elle ne pardonnera jamais.

Après la mort de Joséphine, sans doute impatient de mettre à exécution ses projets de mariage, Bonpland s'occupe de liquider sa situation financière. Privé du traitement affecté à ses fonctions, il se voyait réduit à sa pension de 3.000 francs. Il avait réalisé une part de l'héritage paternel. Enfin, il devait recueillir 17.000 francs sur la succession de l'impératrice.

Puisque tout est mystère dans l'histoire de son mariage, nous en ignorons la date exacte. Mais on peut affirmer qu'elle est antérieure à 1816; cette année-là, au mois de juillet, il a emmené sa femme en Angleterre, et l'y a laissée quelque temps chez une amie. A Paris, le ménage habite 29, rue Le Peletier.

De 1814 à 1816, Bonpland fit plusieurs voyages à Londres. Il entretient des relations amicales avec Joseph Banks et avec les principaux botanistes anglais. Il visita en détail les grandes pépinières de Kensington, dirigées par Lee et Kennedy, qui employaient cent cinquante jardiniers et possédaient une

magnifique collection de bruyères. A Kew, il s'intéressa particulièrement aux eucalyptus, aux magnolias et aux mélastomées; pour ces dernières plantes, pour lesquelles il avait une compétence reconnue, on le pria de dresser un catalogue méthodique. Chez Sir Joseph Banks, il retrouvait les arbres exotiques qui lui étaient chers, notamment les araucarias du Pérou. A la Bibliothèque de la Compagnie des Indes, le riche herbier, à la Société géologique de Londres, les cartes et les vitrines furent l'objet de ses études assidues.

Ces déplacements fréquents et cette activité scientifique avaient pour cause principale la mise au point d'un plan que Bonpland avait conçu après la mort de l'impératrice et dans lequel il fut certainement encouragé par sa femme : puisque aucune fonction officielle ne l'attachait plus à Paris, puisque sa famille semblait le rejeter, il retournerait dans le pays qui ne l'avait jamais déçu et dont il n'avait pas épuisé les trésors, il referait sa vie en Amérique. Humboldt, mis au courant du grand projet, lui donna son approbation. D'ailleurs, son compagnon de 1799 ne faisait que reprendre un rêve qu'ils avaient souvent caressé ensemble, pendant leurs longues causeries à l'étape, sur les rives de l'Orénoque ou sur les pistes des Cordillères.

Avant de prendre sa décision définitive, il a peut-être hésité entre un retour en Amérique du Sud et un voyage d'études dans une région qui lui était inconnue, et qu'il avait projeté jadis d'explorer avec Humboldt : l'Inde et l'Insulinde. Ce qui permet de faire cette supposition, ce sont certaines notes trouvées dans ses papiers et qui datent de 1813 : dans un *Vocabulaire de la langue bengali*, qu'il a emprunté à un correspondant d'Angleterre, il a copié de sa main toute une liste de plantes du Bengale. A la même date, il écrit à un certain Boxburgh, à Calcutta, en lui envoyant deux cents espèces de graines et en lui demandant d'entrer en correspondance avec lui.

Mais d'autres raisons firent irrévocablement pencher la balance en faveur de l'Amérique latine. Bonpland, comme Humboldt, s'était toujours intéressé à l'avenir des jeunes nations, encore sujettes de la monarchie espagnole et impatientes de secouer un joug détesté; il avait constaté sur place leur vitalité; ses idées libérales l'avaient mis en sympathie avec cette élite de patriotes, admirateurs passionnés de la Révolution française, parmi lesquels devaient se recruter les futurs *libertadores*. Il en retrouva certains à Paris, quand ils y vinrent pour compléter leur formation politique, ou pour se mettre à l'abri des représailles de leur gouvernement. Le plus illustre d'entre eux, Simon Bolivar, était un familier de Humboldt et de Bonpland. Il était lié aussi avec plusieurs

autres savants parisiens, le progrès scientifique ayant été très souvent, dans cette période des révolutions américaines, l'avant-coureur de la liberté.

Humboldt, qui se contenta pendant quelque temps de suivre de loin ce flirt de la science et de la politique, devait pourtant finir lui aussi par céder à la contagion. Le projet que Bonpland avait conçu et qu'il allait mettre à exécution, n'est que la mise en œuvre pratique d'un plan beaucoup plus vaste et beaucoup plus chimérique que le savant allemand a toujours porté en lui, depuis son grand voyage, et qu'il découvrira à son frère en 1822. Si nous faisons état de ce texte, c'est qu'il nous paraît exprimer exactement l'état d'esprit de Bonpland, à la date où il va réaliser pour sa part un projet qui avait déjà été, pour son compagnon de voyage et pour lui-même, le rêve de leur ardente jeunesse : « Vivre dans un pays où les institutions sont en harmonie avec mes vœux; jouir de cette indépendance d'opinions et de sentiments qui est nécessaire à mon bonheur. » Pour atteindre ce but, le général Bolivar et ses amis, les autres libérateurs de la jeune Amérique, seront les plus zélés auxiliaires. Ce sont eux qui ont appelé Boussingault à Quito, attiré et accueilli Bonpland en Argentine; c'est le botaniste Antonio Zea, envoyé en mission par Bolivar en Europe, qui a recruté de jeunes savants pour Santa-Fé-de-Bogota.

Ainsi rêvait Alexandre de Humbolt. Mais en 1822, son ami Bonpland ne rêvait plus : il avait déjà depuis six ans répondu à l'appel de l'inconnu. Lui aussi était sans famille, sans enfants; ou du moins, il n'avait plus d'autre famille que cette femme rejetée par les siens, et cette fillette étrangère, qu'il élèvera comme la sienne. C'est en Argentine qu'il comptait refaire sa vie. Mais, comme Humboldt, si les promesses de Rivadavia s'avèrent illusoires, s'il ne trouve pas à Buenos-Ayres la situation escomptée, il est prêt à plier sa tente de voyageur, et à chercher une voie toute neuve, à travers ces forêts, ces pampas, ces rivières, où il a goûté autrefois l'ivresse de l'indépendance.

Toutefois, pour entraîner sa décision, il y a eu quelque chose de plus puissant que sa passion de la science et son amour de la liberté. Cette « petite femme, d'un caractère prononcé » l'a définitivement emporté sur tous les liens de la patrie, de la famille et de la vie sociale : elle a détaché Bonpland des siens et elle l'a rendu pour toujours à l'Amérique.

CHAPITRE XIX

LA NOUVELLE ÉVASION DE BONPLAND

Le 1er février 1817, la *Cronica Argentina,* une des meilleures gazettes de Buenos-Ayres, annonçait l'arrivée de deux nobles étrangers, M. et Mme Bonpland, louant « le savoir-faire et l'activité sans affectation » de l'illustre botaniste, « les perfections et les manières fascinantes de sa jeune femme ». S'il ne s'agit pas d'une formule banale, et telle qu'on en relève encore dans la chronique des baigneurs d'une station estivale moderne, ces *manières fascinantes* nous laissent perplexes.

Pour le moment, débarquant à l'aube du 29 janvier sur les quais du Rio de la Plata, après soixante-dix jours de navigation l'*illustre* M. Bonpland, sa petite suite et ses colis ne formaient encore qu'un petit groupe obscur et transi d'émigrants. Outre la *fascinante* Mme Bonpland, il y avait une fillette de huit ans, Emma, qui ouvrait sur l'horizon immense ses grands yeux étonnés, et deux serviteurs ahuris, Gabriel Lechêne et Auguste; autour d'eux, une montagne de bagages hétéroclites, en une trentaine de caisses de toutes dimensions. Arrivée sans éclat, malgré le coup de trompette de la *Cronica Argentina,* et qui convenait à la modestie réelle de Bonpland. N'est-ce pas ce qu'il avait cherché? Et même pour la plupart de ses amis de France, n'était-il pas si bien perdu, dans l'anonymat de son nouveau destin, que l'un d'eux, Joseph Reboul, écrivait dans ses *Mémoires* : « Quelques mois après les funérailles de Joséphine, j'embrassai, peut-être pour la dernière fois, mon ami Bonpland, quittant la France pour aller se fixer au Pérou, où il avait formé des liaisons pendant le voyage et le séjour qu'il y avait faits avec M. de Humboldt. Il y jouit dans ce moment de la plus grande réputation, comme médecin et comme naturaliste. La France a fait beaucoup de pertes en ce genre, dont la naturalisation de nombreux étrangers, appartenant aux pays conquis que nous avons perdu, ne la dédommagera pas. » Tout était faux dans cette information d'un ami bien intentionné, sauf la réflexion de la fin et le caractère irrévocable de l'adieu.

Les circonstances dans lesquelles le savant français prenait contact avec la toute jeune république des Provinces-Unies de la Plata n'étaient guère favorables à l'établissement d'une

situation stable et lucrative. Depuis le pronunciamento du 25 mai 1810, ces Etats de la Plata, qui comprenaient, avec l'Argentine proprement dite, le Paraguay et l'Uruguay, étaient déchirés par de sanglantes rivalités. Les premiers chefs, qui avaient affranchi leur pays du joug de la monarchie espagnole, les Saavedra, les Belgrano, imbus des théories jacobines de la Révolution française, auraient voulu faire une république unitaire, centralisée autour du gouvernement de Buenos-Ayres. Mais successivement, le Paraguay et l'Uruguay avaient proclamé leur autonomie, tandis que d'autres districts se rattachaient au Pérou ou à la Bolivie. A Buenos-Ayres même, la lutte était ardente entre les fédéralistes et les centralistes. Elle venait d'éclater précisément au moment où Bonpland débarquait sur le sol argentin; elle devait durer sans interruption de 1817 à 1820. Si bien que l'infortuné naturaliste se trouva pris aussitôt dans un réseau d'intrigues politiques, si confus aux yeux d'un observateur européen, qu'il est presque impossible d'en démêler le sens et fort difficile d'en écrire l'histoire avec clarté.

C'est Rivadavia surtout qui avait attiré Bonpland dans sa patrie, en lui garantissant une situation sûre. Mais en 1817, Rivadavia n'était pas en état de tenir ses engagements. A Buenos-Ayres, le gouverneur Puyrredon, chef du parti centraliste, maintenait son autorité avec énergie. Lorsqu'en 1820, après une lutte de trois ans, le traité de la Capilla del Pilar consacrera le triomphe des fédéralistes et la chute du gouverneur, la province de Buenos-Ayres se détachera de la Confédération. Mais ce n'est qu'à cette date seulement qu'elle retrouvera, sous la sage administration de Rivadavia, le calme, l'ordre et la prospérité, qui contrastent avec l'atmosphère de révolution permanente où se débattent encore les républiques voisines.

A défaut de Rivadavia sans crédit, Puyrredon s'intéressa au botaniste, son compatriote. Lui-même, en effet, appartenait à une ancienne famille d'émigrés français et avait connu des jours très durs à son arrivée en Amérique. Sans doute ne fut-il pas étranger au salut courtois adressé par la presse argentine au savant et à sa famille. Mais il voulut lui donner une marque plus positive de sa protection. Il lui fit attribuer un cours à l'Université. Malheureusement, l'argent manquait pour récompenser ces activités désintéressées de la pensée. Ce n'est que dix-huit mois plus tard, en juillet 1818, que le principe de cette nomination, une chaire d'histoire naturelle, put être officiellement reconnu; encore n'y avait-il ni traitement fixe, ni local particulier pour l'enseignement et les travaux de laboratoire. Si bien que cette situation en apparence intéressante n'était guère qu'un titre.

Le robuste optimisme dont Bonpland faisait profession à son départ de France et qui ne l'avait jamais abandonné au cours de la traversée ni à son débarquement sur la terre d'Amérique, commençait à fléchir devant les premières difficultés de la vie matérielle. Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'il regrettait de s'être embarrassé d'une famille. En janvier 1818, dans ses lettres, il parlait encore de son bonheur conjugal; il est vrai qu'il s'adressait à ceux qui l'avaient mis en doute. Il fit à cette époque un gros effort pour se plier aux nécessités d'une carrière régulière en utilisant ses connaissances et son expérience de médecin. Mais sa clientèle était rare, payait mal, et lui-même la découragea peu à peu, tant par la fantaisie qu'il mettait dans ses visites que par le peu de conviction qu'il apportait dans ses ordonnances.

D'autres travaux, d'autres ambitions sollicitaient sa pensée. Il était repris par la passion tyrannique de la science, et aussi, il faut bien le dire, par la passion, plus tyrannique encore, de l'aventure, de l'entreprise, de la liberté. Il venait d'apprendre que l'Académie des Sciences, à Paris, l'avait élu membre correspondant, au premier tour de scrutin, et contre un concurrent plus âgé et plus intrigant. Là encore, ce n'était qu'un titre. Mais quel juste rappel de ce qu'il valait aux yeux de ses pairs, de ces grands savants, Berthollet, Arago, Chaptal, Thénard, qui avaient soutenu sa candidature, et envers lesquels il se sentait obligé! Peu à peu, il rouvrait ses herbiers, explorait les environs de Buenos-Ayres, en soupirant vers de plus vastes champs d'investigation, ramassait des plantes, des fossiles, des insectes, des animaux de toute sorte. Son métier de médecin souffrait beaucoup de ces fugues réitérées et la gêne se faisait de plus en plus sentir dans son ménage. Elle ne fut certainement pas étrangère à la mésintelligence qui brisera bientôt une union si mal assortie.

En somme, il n'avait guère d'autre revenu fixe que sa pension. Encore celle-ci ne lui sera-t-elle payée que d'une façon très irrégulière. Pour Bonpland, exilé volontaire en Amérique, le recouvrement de ces 3.000 francs annuels, qui forment la partie la plus substantielle de son modeste budget, donnera lieu pendant plus de quarante ans aux démarches les plus compliquées. Que de fois il ne pourra toucher à temps ses trimestres, ne possédant pas le certificat de vie requis! Que de fois il lui faudra accomplir un long voyage de plusieurs centaines de lieues, du fond de ses plantations, pour se procurer à Montevideo ou à Buenos-Ayres cette pièce indispensable! Faute de quoi, il risquait de se voir rayé en France de la liste des pensions d'Etat, mésaventure qui venait d'arriver, précisément en 1815, à une parente de son ami

Reboul, une religieuse ursuline de Montpellier, établie à la Nouvelle-Orléans depuis la Révolution.

Encore s'il avait trouvé à la Faculté de médecine de la capitale argentine, à défaut d'un traitement avantageux, les ressources techniques nécessaires pour poursuivre ses travaux personnels, et lui permettre d'en tirer parti! Au début du XIX[e] siècle, cet établissement scientifique de la jeune Amérique latine était fort loin de ce qu'il est devenu aujourd'hui, avec le développement de la civilisation mondiale. L'ancienne Faculté où Bonpland enseigna si peu, et devant un public si réduit, n'est plus qu'un élément d'une puissante Université; celle-ci possède un *Institut de Botanique et de Pharmacologie*, que les leçons du savant français ont sans doute contribué à former, et qui lui aurait été si utile en 1818; le Musée de cet Institut conserve pieusement, dans ses archives, les papiers que Bonpland légua à sa nouvelle famille, et que l'un de ses petit-fils, le Dr Pompejo Bonpland, médecin à Corrientes, a confiés à ce dépôt national. Ainsi se perpétue, à près d'un siècle de distance, le souvenir d'un homme plus honoré sur une terre étrangère que dans sa propre patrie.

On ne connaît pas exactement les circonstances qui, vers la fin de 1819, amenèrent le professeur sans traitement et presque sans public, le médecin amateur et distrait, à abandonner à la fois sa chaire et sa clientèle. On a parlé de disgrâce; il est possible, tout au plus, qu'il ait eu à souffrir de ces rivalités de personnes et de partis, de ces conflits d'intrigues politiques qui entretenaient dans les villes de l'Amérique latine une atmosphère de guerre civile toujours latente. La vérité, c'est qu'il étouffait dans cette ville, comme il commençait à étouffer dans son ménage. Sa conscience lui reprochait de n'avoir pas tiré parti de son expérience passée, de cette masse énorme de connaissances qui le préparaient à de nouvelles découvertes, de n'avoir même pas su utiliser les trésors qu'il avait apportés d'Europe et dont il avait voulu enrichir sa patrie d'adoption : qu'étaient devenus ces innombrables plantes utiles ou arbres fruitiers inconnus au Nouveau Monde et qu'il se proposait d'acclimater? L'exploration méthodique des régions dont la flore lui était encore peu familière, l'étude des propriétés industrielles ou pharmaceutiques des plantes, la culture et l'élevage, sur un vaste domaine, des végétaux et des animaux dont il se proposait de doter ce magnifique pays à l'avenir illimité, tel était le programme avec lequel il s'était mis en route. A Buenos-Ayres, il piétinait sur place, dans une stérile routine.

Pour reconquérir son indépendance, il commença timidement, prudemment, par des excursions botaniques dans les forêts et les pampas qui bordent le bassin de la Plata. Il prit

prétexte de travaux à faire sur le *curupay*, plante riche en tannin, sur le *jalap* et la *quassie;* tous ces projets étaient des souvenirs de son premier voyage avec Humboldt. Il recueille le *curupay* dans les eaux du Parana, où il croît en abondance; il entreprend la construction d'une usine sommaire de tannerie, au bord même du fleuve, pour utiliser la plante sur place. En 1820, il enverra à Thénard et à Gay-Lussac deux livres d'extrait de tannin, pour vérifier les expériences qu'il avait faites à Buenos-Ayres, avec un tanneur français. Beaucoup plus tard encore, en 1832, poursuivant son idée, il adressera en Algérie des graines de *curupay*, espérant acclimater cette plante utile en Afrique du Nord, ainsi que la *sety cupu*, une nicotiane inédite, qu'il a confiée à Jussieu, en vue de futures plantations de tabac.

Déçue par la vie médiocre qu'elle avait rencontrée dans ce pays tout neuf où son caprice avait conduit son mari, aigrie par les difficultés matérielles, éprouvée par le climat, incapable de lutter par le seul attrait de ses « manières fascinantes » contre la passion de la science qui dominait cet esprit si supérieur au sien, la « petite femme » de Bonpland sentait lui échapper peu à peu un homme, qui semble bien ne l'avoir épousée que par pitié, chose que les femmes pardonnent rarement. Nous avons peu de détails précis sur cette insensible désaffection. Nous savons seulement que les premiers symptômes graves de mésintelligence apparurent en 1819, et que ce petit drame domestique évolua assez rapidement pour qu'en 1820, la séparation de corps fût effective, sous le prétexte d'une expédition pénible et périlleuse, dans laquelle le naturaliste ne pouvait songer à emmener une jeune femme et une fillette mal acclimatées. En réalité, lorsque le 1er octobre 1820 Bonpland s'embarque sur le Parana à destination de Corrientes, c'est sa liberté totale qu'il reprend. Jamais ceux qui l'approchèrent par la suite ne l'entendirent prononcer le nom de sa première femme, et vers la fin de sa vie, ayant à faire allusion dans une lettre intime à ces événement, il ne la désignera que par un X.

Ce grand voyageur, qui a la manie des « journaux » inachevés, en a commencé un nouveau en s'embarquant sur *la Sumaca Bombardera*, et qui ira rejoindre dans ses archives les notes écrites à Ténériffe en 1799 et à bord du *Saint-Victor* en 1816. Mais le journal de 1820, au lieu de se trouver au Muséum ou à La Rochelle avec les rares souvenirs de cette vie oubliée, fait partie de l'importante collection de documents conservés au Musée de Buenos-Ayres. Il nous apprend que Bonpland avait pour compagnon de route, à bord de la *Sumaca*, « une société de Français », ou plus exactement deux négociants, Roguin et Meyer, chefs d'une puissante

maison de commerce à qui appartenait le bateau. Ce Roguin est l'auteur présumé de l'accusation d'ingratitude portée contre Humboldt. Le journal nous apprend aussi que le but déclaré de Bonpland était de se rendre au Paraguay, déclaration qui se trouva contredite par les faits. Des notes annexes, fort intéressantes, nous éclairent sur les différents objets d'études qui occupaient le savant au cours de ce voyage : à côté d'observations pratiques sur les missions des Jésuites, de documents sur les oiseaux et les plantes du Brésil, deux notices particulièrement importantes sont consacrées à la fabrication de l'indigo et à l'*Yerba maté*.

En réalité, Bonpland ne poussa pas jusqu'au Paraguay, et pour cause... Il débarqua à Corrientes, chef-lieu de la province de ce nom, qui dépendait du gouvernement de Buenos-Ayres. Son but était d'établir dans cette région un grand domaine agricole, en vue d'y acclimater certaines cultures européennes, et d'y développer les espèces végétales du pays, susceptibles d'une exploitation commerciale ou industrielle. Pour cela, le gouverneur Ramirez, à qui il avait été recommandé par Rivadavia, lui concéda de vastes terrains près de la rive sud du Parana, dans l'ancienne mission de Santa Ana. Ce territoire abandonné pouvait être légitimement considéré par Bonpland comme une possession argentine. Il faut insister sur son évidente bonne foi, puisque la contestation qui s'élèvera sur ce point va être la cause de la plus tragique aventure de sa vie. Malgré l'instabilité et la fantaisie qui sont les caractères habituels de la vie dans ces Etats de l'Amérique du Sud aux frontières élastiques, on ne voit pas pourquoi un gouverneur argentin aurait accordé à un étranger la propriété d'une terre sur laquelle Buenos-Ayres n'aurait eu aucun droit. Mais d'un désert malsain et couvert de ruines, le naturaliste français va faire en quelques mois une colonie florissante, et c'est le seul crime qui causa sa perte.

(*à suivre*).

MERCVRIALE

HISTOIRE LITTERAIRE

CHATEAUBRIAND EN PROIE AUX ERUDITS ET AUX COMMENTATEURS. — Chateaubriand n'était plus guère qu'un grand nom, un écrivain célèbre dont on ne lisait pas les ouvrages. Pour l'homme qu'il avait été, on s'en faisait une image succincte. Vaniteux, étalé, tout occupé de soi, avide d'en occuper les autres, gémissant sur tout et lui-même, altéré de tous les honneurs dont il se montrait accablé à peine les avait-il arrachés au mauvais gré royal, traînant son ennui au travers de ses réussites, insensible aux contradictions de sa conduite, qui le rendaient insupportable à ses amis politiques, comme à l'éclat de son inconduite qui faisait du chantre de la religion le mari de la femme la plus trompée d'Europe, il remplissait le siècle de son bruit, de ses agitations, de sa renommée, de ses dédains et de ses illustres malheurs.

Les définitions toutes faites sont commodes; et sans doute nécessaires, sinon à la gloire, du moins à la célébrité. Celle-ci simplifie, c'est-à-dire qu'elle fausse les valeurs et les rapports profonds pour ne retenir que les apparences. C'est bien assez pour le public : le complexe le dérouterait. Mais quoi! la consécration, c'est l'image d'Epinal et les assiettes peintes. Le « doux Racine » et le « bon La Fontaine » sont de la même série coloriée que le « glorieux vicomte ». Seulement, pour Racine et La Fontaine, l'imposture est sensible, car il reste encore pas mal de bons esprits pour les lire et n'être pas dupes.

Les érudits n'ont pas manqué à aggraver cette légende simplificatrice autour de Chateaubriand. Ils grouillent sur ce cadavre, l'exploitent sans le reconnaître, analysant ses viscères, ses humeurs, ses urines, sans se soucier que ce mort ait été un vivant, comme tous les vivants fort secret; mais, à la différence de la plupart, il suffit qu'on sache lire ses ouvrages pour qu'il se livre à qui se montre plus curieux de l'homme que des incidents biographiques, et moins de ses comportements que de la nature réelle dont ils sont les signes affleurants, qui n'expliquent rien, qui ont besoin d'être expliqués, c'est-à-dire, d'abord, compris. Mais qui sait lire aujourd'hui?

Ne disons pourtant pas de mal des érudits. Ils sont précieux, quand ils ne sortent pas de leur ordre, qui est d'exhumer des lettres ou des documents inédits, de fouiller les archives, d'établir des chronologies, de mettre de l'ordre et de la lumière dans les détails de l'existence, dans ce tout-venant qu'est la vie d'un homme. Ils débroussaillent pour les autres. C'est la vertu même, et pour eux doublée de plaisir, si leur humilité s'égale à leur diligence.

A ce titre, la publication des *Mémoires d'Outre-Tombe* (1) par MM. Maurice Levaillant et Georges Moulinier, et dont le tome Ier vient de sortir (il y en aura deux) est un appoint extrêmement utile à la connaissance de Chateaubriand et une invitation à la lecture, qui servira sa gloire. Depuis quelques années, l'intérêt du public semble, d'ailleurs, s'être réveillé. J'ai rencontré nombre d'amateurs éclairés — de ces gens qui n'écrivent pas, pour qui le vrai plaisir est la lecture — ravis d'avoir « découvert » ce Chateaubriand dont ils pensaient que la pompe, la prétention et le gémissement le rendaient illisible. Les loisirs de l'occupation, l'exil dans une maison de campagne pourvue d'une bibliothèque ancienne, le désir d'évasion, quelque sollicitation de leur curiosité par une lecture récente, avaient forcé leur réticence. Ils lisaient, ils s'émerveillaient de reconnaître, dans ce style qui n'avait pas vieilli (celui des *Mémoires* surtout) la marque du plus grand artiste, et le plus varié, qui ait jamais manié le difficile instrument de notre langue. Ce n'est pas tout. Ils apprenaient à voir que cet artiste mettait la science et la magie de son expression au service d'une intelligence historique, politique, sociale, prophétique, cruellement lucide, et que, des jours de Julien l'Apostat à ceux que nous vivons, il embrassait les siècles avec une connaissance souveraine et une justesse sans exemple : possédant ce don, le plus rare, de se transporter lui-même dans le temps au lieu de le tirer à lui.

Nul doute que la publication d'une édition facile à lire, plus exacte que les précédentes, enrichie de notes pertinentes, ne multiplie encore les contacts et les échanges. Elle comble une lacune d'un demi-siècle (l'édition Biré date de 1898). Depuis lors, des manuscrits et des copies ont été mis au jour, bien des points de la biographie ont été dévoilés, bien des détail obscurs ou douteux éclairés, bien des erreurs rectifiées. L'ordonnance même de ce vaste chef-d'œuvre nous est restituée, telle qu'elle avait été conçue par l'auteur.

On ne saurait assez louer M. Levaillant (M. Moulinier est mort en 1941) de se borner, dans ses notes et remarques, à « éclairer » le texte sans chercher à le « commenter » (ce sont ses propres et justes expressions). Il le fait avec beaucoup d'intel-

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*, édition nouvelle établie par Maurice Levaillant et Georges Moulinier, Bibliothèque de la Pléiade (Tome Ier), Gallimard.

ligence et d'objectivité. M. Levaillant a de Chateaubriand, considéré comme un objet de recherches, une connaissance longue et approfondie, qui nous a déjà valu plusieurs volumes fort utiles. On voit, par contre, en les lisant, que, s'il s'aventure dans le commentaire, leur auteur n'apporte guère qui éclaire l'homme ou le sens des ouvrages : il manque d'illuminations et du pouvoir de dialogue. Chateaubriand, en face de lui, demeure muet; mais ce silencieux imperméable se laisse complaisamment faire les poches.

On peut dire autant, touchant M. Gabriel Faure. Cet aimable lettré vient de rassembler en volume les *Essais sur Chateaubriand* (2), qu'il avait publiés déjà, de 1917 à 1945, en plaquettes ou dans d'autres recueils.

Ces « essais » sont d'un genre fort répandu parmi les chroniqueurs et les conférenciers : de vains propos autour de quelques citations, le tout truffé d'un petit lot de références, pour montrer qu'on a de la lecture et faire, en passant, quelques politesses. Cela se lit, comme c'est écrit, sans fatigue. Jeux innocents, et qui ne vaudraient pas qu'on blesse leur auteur, si je n'y relevais, çà et là, dans le ton, une certaine fanfaronnade, ici des plus déplacées, et qui provoque la réplique.

Quand M. Gabriel Faure appelle E.-M. de Vogüé « *mon* compatriote », ou, pis encore, Mme de Vichet « *ma* compatriote ardéchoise », on n'a envie que de sourire, avec un peu d'agacement : que diable l'auteur vient-il se fourrer où il n'a que faire? Mais quand on lit ceci : « La plupart de ses descriptions [il s'agit de Chateaubriand] pourraient être groupées sous le titre des *Paysages passionnés* que, par deux fois, des éditeurs donnèrent à des recueils des pages choisies, tirées de *mes volumes* », on voudrait, à ce prêt de titre consenti par M. Faure répondre, par un échange de bons procédés, en prêtant à M. Faure, pour son usage personnel, le titre d'un roman de Dostoïevski.

Cette intervention perpétuelle, et à contretemps, de l'auteur, finit par agacer considérablement. Je n'en citerai qu'une autre, mais des plus belles. L'auteur rappelle que Chateaubriand, amenant de Florence à Rome Pauline de Beaumont mourante, n'avait pas un regard pour les collines de l'Ombrie : « Je m'en étais étonné, jadis, ajoute-t-il, quand je marchais sur ces mêmes routes, *ne sachant pas encore* que, pour les cœurs passionnés, *l'infini tient dans le regard de la femme aimée.* » Non, non, de grâce, pas de confidences, surtout pas ici; surtout pas si plates. Ne troublez pas ce couple malheureux, ni l'inoubliable récit qui en prolonge indéfiniment la tristesse. Un auteur, et d'abord quand il parle d'un grand homme, ne doit pas se glisser dans ses pas, intervenir dans le récit, adresser un clin d'œil au lecteur pour lui signaler qu'il est là, qu'il existe, lui aussi : il y a

(2) Gabriel Faure : *Essais sur Chateaubriand*, Arthaud.

d'autres façons de faire sentir sa présence, non point en détournant l'attention vers soi, par une importunité maladroite, mais en dominant son sujet pour mieux atteindre son objet : réellement, le faire sien. Le pire pour un auteur, comme pour un livre, est que l'auteur fasse le fâcheux dans le livre.

Il est presque inutile d'ajouter, tant ces deux manies se tiennent, que M. Gabriel Faure, par un travers bien courant, traite volontiers Chateaubriand avec cette désinvolture, cette condescendance, cette ironie facile, qui n'empêchent certes pas chez lui l'admiration ni le respect, mais qui les gâtent. Depuis Jules Lemaître, cela se fait beaucoup. C'est la revanche du vivant.

Je ne prétends pas, bien sûr, que tout ce qui touche à la biographie exige la louange, le dithyrambe, le front dans la poussière. La critique peut être vive, ou le reproche, et le biographe est tenu de n'être pas dupe, s'il veut être lucide. C'est affaire de ton; je n'aime pas que le biographe se campe en face de son modèle, se hisse au-dessus de lui et secoue sa poussière. Il gagne tout à s'effacer. La biographie ne devrait être qu'un don de soi, une humble et profonde permutation. Son auteur ne retrouvera sa propre présence que s'il a rendu la sienne tout entière à celui qu'il recrée.

Louis Martin-Chauffier.

Je m'en voudrais, puisque je parle de Chateaubriand, de ne pas signaler un texte presque inédit qui vient d'être présenté avec tout l'honneur que mérite une telle prose. Les éditions du Cadran ont publié sous ce titre : *La France de 1830 et ses futuritions*, la lettre adressée par Chateaubriand aux directeurs de la « Revue européenne » le 15 décembre 1831. Je parlais tantôt de son intelligence à la fois lucide et prophétique dans le politique et le social. Ces quelques pages valent celles, fameuses, publiées par la « Revue des Deux Mondes » le 15 avril 1834, sous le titre : *Avenir du monde*, et qui fournirent le thème de la conclusion des *Mémoires*.

Les éditeurs méritent un remerciement sans réserve. Typographie, mise en page, format, papier, tout y est digne de la phrase : tout ensemble belle et simple. C'est un habit à sa mesure.

GRAMMAIRE RAISONNÉE DE LA LANGUE FRANÇAISE, par *Albert Dauzat* (Coll. « Les Langues du Monde », éditions IAC, Lyon).

L'éminent linguiste ne se contente pas, dans cette grammaire qu'il destine au grand public autant qu'aux étudiants, d'énoncer les règles; il les rend vivantes, il en facilite l'usage en en expliquant la raison d'être, laquelle se trouve quelquefois dans la logique mais le plus souvent dans l'histoire. Son but est de faire comprendre la langue dont on se sert. Un reproche : pas d'index; comment s'y retrouver rapidement, quand on a besoin d'un conseil pratique?

ONOMASTICA, *Revue internationale de Toponymie et d'Anthroponymie*, trimestrielle, a publié en mars son premier numéro (éditions IAC à Lyon), sous la direction de M. Albert Dauzat. Son comité de rédaction réunit les noms de spécialistes

réputés du monde entier. La revue se propose de prendre, dans un domaine où une liaison internationale est de plus en plus nécessaire, la place qu'occupait depuis 1923 la *Zeitschrift für Namenforschung*, de Münich, qui en 1945 a disparu en même temps que le régime. Il est bon que ce soit la science française qui assure désormais la convergence et la synthèse de ces recherches.

REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE (Boivin).

Cette importante et célèbre publication, fondée par F. Baldensperger et P. Hazard, a donné en 1946, pour sa rentrée, un numéro spécial d'*Hommage à Paul Hazard*, qui termine sa vingtième année (1940-1946). Elle reparait normalement cette année, chaque trimestre, sous la direction de J.-M. Carré et M. Bataillon.

Numéro de janvier-mars : *Robert Challes, inspirateur de Richardson et de l'abbé Prévost*, par Henri Roddier; la première publication des *Mémoires* de Challes, en 1931, par Amédée Augustin-Thierry, a attiré l'attention sur ce grand bourgeois voyageur du temps de Louis XIV : il se trouve que ses contes, aujourd'hui bien oubliés, n'ont pas été sans influer sur la genèse de *Manon Lescaut*, de *Paméla* et de *Clarisse Harlowe*. — *Kléarista* de Leconte de Lisle, *idylle écossaise*, par A. Lytton Sells. — *Sur Ruskin et Proust*, par Charly Guyot. — *Rilke et Van Gogh*, par Robert Pitrou.

Numéro d'avril-juin : *Un disciple hétérodoxe de J.-B. Vico : Nicolas Boulanger*, par J. Chaix-Ruy. — *Diderot et la Hollande*, par Gustave Charlier; Diderot, avant et après son voyage en Russie, séjourna en Hollande au total huit à neuf mois (1773 et 1774); les notes que ses éditeurs ont publiées sous le titre de *Voyage en Hollande* sont faites pour 1/5 au moins d'emprunts plus ou moins textuels à des ouvrages antérieurs de Janiçon et de La Chesnaye des Bois. — *Ibsen et Villiers de l'Isle-Adam*, par E. Drougard. — *Eugénio de Castro et Stéphane Mallarmé*, par Denyse Chast.

En outre, dans chaque numéro, d'abondantes et substantielles rubriques : *Notes et Documents, Chronique, Bibliographie, Comptes rendus critiques, Analyses d'ouvrages*.

ANTHOLOGIE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DU MOYEN AGE, par *Gustave Cohen* (Delagrave).

Manuel où les textes sont insérés dans l'exposé, annotés, traduits parfois, accompagnés d'un tableau grammatical et d'un glossaire. Le choix, qui va du Serment de Strasbourg à Villon, englobe tous les genres, si variés et fournis que les chansons de gestes apparaissent en parentes pauvres; à ce trait on reconnait l'enthousiasme de M. G. Cohen pour les aspects méconnus de son cher Moyen Age.

LA POÉSIE MÉDIÉVALE FRANÇAISE, par *Régine Pernoud* (Editions du Chêne).

Choix par dilection, résolument arbitraire, et, pour cette raison sans doute, fort vivant, et moderne par système. La langue est rajeunie avec prudence et tact. L'auteur, qui est chartiste mais rougirait peut-être de le paraitre, évoque Michaux, les surréalistes, Prévert, Queneau — et ses rapprochements, en fin de compte, sont assez tentants, malgré la grande colère qui l'emporte peu raisonnablement contre tout ce qui sépare le XV[e] siècle du siècle de Cocteau.

BAROQUES ET CLASSIQUES, anthologie des lyriques français de 1550 à 1650; choix d'*André Blanchard* (Coll. Les Chefs-d'œuvre français, éditions IAC, à Lyon).

On connait cette bonne collection de livres cartonnés, fort petits, qui offre pour un prix vraiment modique les meilleurs textes de notre littérature. Ce recueil-ci réunit 79 auteurs, pour la plupart mal connus ou inconnus, et plus de 150 textes généralement introuvables pour les non-spécialistes; les moins curieux d'entre eux ne sont pas les deux « calligrammes » de Robert Angot de l'Eperonnière.

LA VIE LITTÉRAIRE AU XVII[e] SIÈCLE, par *Georges Mongrédien* (Coll. « Histoire de la Vie littéraire », sous la direction d'André Billy; Tallandier).

Ce livre aimablement érudit est la somme et le couronnement des travaux de M. Mongrédien sur les dessous du XVII[e] siècle. Histoire, souligne-t-il, et non étude littéraire : on y voit, replacés dans les milieux et les courants où ils évoluèrent, non pas seulement les écrivains que la postérité a distingués, mais « tous ceux qui, même oubliés aujourd'hui, jouèrent un rôle appréciable aux yeux de leurs contemporains ». Plus de 400 pages denses, rapides, souvent piquantes, vivifiées par une foule d'anecdotes,

et où les chapitres sur la préciosité, sur les grotesques, sur les libertins, sur les débuts de la presse, sur les conditions du métier littéraire, entre autres, reconstituent le monde réel où nos classiques, avant de devenir « les classiques », vécurent leur vie d'hommes.

PROPOS SUR LES HOMMES ET LE GOUVERNEMENT DES HOMMES, par le *Cardinal de Retz;* introduction, choix et notes de Roger Stéphane (Editions du Sagittaire).

Quelques pincées de maximes et de textes brefs tirés des *Mémoires*. Expérience hasardée, dont les résultats sont frappants. Cette vigueur et ce réalisme ou cynisme politique extraordinaires apprendront beaucoup à ceux qui ont le malheur ou la faiblesse d'ignorer Retz, et les mettront en goût. L'introduction est déparée par un abus insupportable du mot « valable »; c'est dommage.

MADAME D'AULNOY ET SA MÈRE, par *Adrienne Lautère* (Coll. « Figures du Passé », Fasquelle).

Biographie romancée, conforme aux traditions du genre, mais qui a l'honnêteté de se déclarer « roman ». En quoi elle est originale.

INTIMITÉ DE RACINE, lettres et poésies de Jean Racine, introduction et choix de textes par *Eugène Lapeyre* (Les Editions claires).

Extraits des *Mémoires* de Louis Racine sur son père, entrelardés de lettres et de poésies diverses dudit; le tout, choisi avec un arbitraire assez ingénu; il n'y manque que Racine. On serait fâché pour l'auteur qu'il eût passé plus de quatre jours à faire son livre, inclus l'introduction et la correction des épreuves.

ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM, par *Chateaubriand,* édition critique en deux volumes avec un avant-propos, une bibliographie, des notes, etc., par *Emile Malakis* (The John Hopkins Press, Baltimore, Maryland; Humphrey Milford, Oxford University Press, London; Société d'éditions « Les Belles-Lettres », Paris).

Le texte pris pour base est celui de l'édition Ladvocat (1826), le dernier dont Chateaubriand ait revu lui-même l'impression, et qui d'ailleurs suit de près la troisième édition (1812). On a relevé déjà les erreurs de cette vaste compilation, qu'éclairent seulement les descriptions directes : « Chateaubriand, déclare M. E. Malakis, est bien moins indigne de foi que ne nous ont porté à croire Titus Tobler, Edouard Champion, Louis Bertrand, voire même le bon père Garabed Der-Sahaghian. »

L'auteur de cette édition monumentale a repris pour son compte les sources de Chateaubriand; il a étudié les récits des voyageurs contemporains et postérieurs, les données actuelles de l'archéologie et de l'histoire, enfin suivi à son tour, sur les lieux, l'*Itinéraire;* c'est dire la richesse de son commentaire (entièrement écrit en français). Une introduction historique et littéraire sera publiée séparément.

INCIDENCES, DIGRESSION PHILOSOPHIQUE, par *Chateaubriand* (Coll. « Cahiers Chateaubriand », Gallimard).

La Société Chateaubriand, si heureusement active, se trouvait à l'étroit dans son *Bulletin* pour publier des textes, documents et travaux particuliers d'une certaine ampleur; elle crée pour eux une collection de *Cahiers* qu'elle inaugure par quatre chapitres inédits des *Mémoires d'Outre-Tombe,* retrouvés à Combourg. Avant d'être retranchés, vers 1840 semble-t-il, ils se plaçaient à la suite du chapitre IV du livre XI (« Mort de ma mère — Retour à la Religion »). Longue digression philosophique et apologétique, reprise d'ailleurs dans les « Variantes et additions » de l'édition de la Pléiade, et dont M. et Mme Moulinier donnent ici, sous une belle présentation, une édition critique parfaite.

VAUTRIN, par *Balzac,* textes choisis par Jean-Louis Bory et précédés d'un essai, *Balzac et les Ténèbres* (Coll. « Le Cheval parlant », la Jeune Parque).

Ce groupement de textes sur Vautrin n'apprendra rien aux familiers de la *Comédie humaine*. C'est l'essai de J.-L. Bory, auquel il sert de prétexte, qui est important. La collection est consacrée à des « moments de la sensibilité française »; son emblème est le symbole « qui incarne la vie inconsciente des désirs »; l'auteur lui-même ne cache pas que « cette vue résolument moderne de Balzac subit l'influence de ce qu'il est convenu d'appeler le goût du jour » : il est ouvertement tendancieux, et il n'échappe pas à un certain pathos à la mode. Or son étude est certainement une des plus pénétrantes et des plus passionnantes qu'on ait écrites depuis longtemps sur Balzac. Il

essaie, en laboratoire, un réactif; les résultats sont étonnants. Même s'ils ne doivent pas être durables, il aura débarrassé la *Comédie humaine* d'une des couches de crasse dont la tradition et l'Université s'emploient inlassablement à l'enduire. — S.

CENT SOIXANTE QUATORZE LETTRES A STENDHAL (1810-1842) recueillies et annotées par *Henri Martineau*. 2 vol. pet. in-16, 1947, 293 et 329 p.

Après Romain Colomb et Adolphe Paupe, M. H. Martineau nous avait donné en 1933-34, en dix volumes de son édition des œuvres complètes de Stendhal, un troisième recueil de la correspondance de Beyle. Dix ans plus tard, par les soins de M. Vittorio del Litto, deux volumes de *Lettres à Stendhal* (1803-1806) nous faisaient pénétrer dans l'intimité du jeune grenoblois. On ne rencontrait ici que des noms sans prestige mais familiers à tous les stendhaliens. Lettres utiles à connaître quoique n'annonçant aucune distinction d'esprit particulière chez les amis de l'adolescent.

M. Henri Martineau vient de les compléter par un nouvel ensemble qui va de 1810 à 1842, date de la mort de l'auteur du *Rouge*. Il comprend des lettres que Stendhal avait conservées par devers soi et dont Romain Colomb, son cousin, toujours dévoué à sa mémoire, avait été le dépositaire. Ici, que de noms éclatants : Mérimée, Delacroix, Victor Jacquemont, Balzac, Eugénie de Montijo! Ce ne sont pourtant pas celles qui nous retiennent le plus, car elles n'étaient pas ignorées. Mais il nous plaît de mieux connaître un Adolphe de Mareste, si mêlé à la vie de Stendhal; et que de charmantes lettres de femmes, lettres d'amour ou d'amitié, qui ne dépareraient pas le récent recueil de la Comtesse de Pange. Je ne parle pas des effusions bouffonnes d'Angela Pietragrua ou même des billets de la Comtesse Curial, mais de telle page exquise de Mme Jules Gauthier ou de Sophie Duvaucel, la nièce de Cuvier. Ainsi ce recueil enchantera les Stendhaliens, mais il intéressera tous ceux qui, s'intéressant au passé, aiment à le voir revivre dans la correspondance ou les mémoires. — RENÉ DOLLOT.

LE PEUPLE, par *Jules Michelet*, édition originale publiée avec notes et variantes par Lucien Refort (Société des Textes français modernes, librairie Marcel Didier).

L'intérêt de ce livre, dit M. Refort, « provient de ce qu'on y trouve associées les préoccupations de l'historien » que Michelet « n'a pas encore perdues, et les qualités d'imagination qu'il n'exagère pas encore ». Le *Peuple* tenait particulièrement au cœur de Michelet, qui en avait fait, en 1845, tandis qu'il l'écrivait — non sans peine —, « le point central de sa vie et de son activité »; c'est un de ses ouvrages les plus révélateurs.

Le texte suivi est celui de l'édition originale; en note, les variantes, d'ailleurs peu nombreuses et portant le plus souvent sur des détails de rédaction. Les notes explicatives occupent une cinquantaine de pages à la fin du volume.

FANNY, par *Feydeau*, introduction d'Auriant (L'Amitié par le Livre, Liége).

C'est l'introduction qui apporte du neuf et du piquant. Auriant-le-chercheur — et le trouveur — a noté que Fanny avait eu une presse médiocre, à l'exception d'un seul article, fort chaleureux : celui de Sainte-Beuve. C'est que la scène assez libre (pour l'époque) où culmine le roman mettait en scène une jalousie dont le critique avait amèrement souffert : celle de l'amant à l'égard du mari. Or le livre date de 1858; la blessure était encore à vif. Ce chapitre de « petite histoire littéraire » éclaire donc d'une lumière nouvelle l'auteur de *Port-Royal*.

L'EXPRESSION LITTÉRAIRE DANS L'ŒUVRE DE MALLARMÉ, par *Jacques Scherer* (Droz).

Cet ouvrage d'érudition est le premier qui traite exclusivement de la technique de la forme mallarméenne. Le titre et, à certains égards, l'introduction, qui brouille quelque peu les cartes, sont encore équivoques; en fait, il s'agit moins de l'expression que des moyens de l'expression; c'est une grammaire de Mallarmé, minutieuse et complète. Et comme la technique grammaticale est à l'origine de toutes les questions qui peuvent se poser à propos de Mallarmé, l'érudition ici, *et en tant que telle*, conduit directement au cœur de la poésie; rencontre exceptionnelle qui donne à ces recherches un intérêt également exceptionnel.

PÉGUY ET LES CAHIERS, textes concernant la gérance des Cahiers de la Quinzaine, choisis par *Madame Charles Péguy* (Gallimard).

Tirés de *Cahiers* dont les dates s'échelonnent de 1899 à 1910, ces

textes donnent des renseignements d'ordre documentaire sur la vie matérielle et morale de l'entreprise. Ils donnent aussi beaucoup plus : la pensée de Péguy telle qu'elle prenait naissance à partir des problèmes et des travaux quotidiens; et comme l'esprit artisan était un des éléments de la grandeur de Péguy, beaucoup de ces pages sont importantes, et parfois (*A nos amis, à nos abonnés*, 1909) éclatantes. — s.

LA POÉSIE

« LE POEME PULVERISE ». — *Avez-vous lu Char* (1)? Sous ce titre amical et pressant, Georges Mounin publiait l'an dernier un petit livre exemplaire. Ecrit comme pour soi, avec un louable mépris du goût du jour, cet essai se référait non moins fréquemment (et utilement) à Leconte de Lisle, Claudel et Valéry qu'à Lautréamont, Rimbaud et Mallarmé. En outre — la lecture d'un poème étant, au premier chef, un exercice de déchiffrage — l'auteur n'hésitait pas à traduire en langage familier maint texte abrupt et hautain de René Char. Cette paraphrase parut naïve, voire universitaire, aux émules de Jean Paulhan, qui ne veulent considérer en toutes choses que l'essence des choses — le langage comme essence du langage, la poésie comme essence de la poésie, etc. — sans s'apercevoir que leur subtile méthode n'aboutit le plus souvent qu'à une nouvelle exégèse des lieux communs. Quant à moi, je ne vis là rien que de très naturel, et je tiens l'ouvrage de Georges Mounin pour un modèle de critique littéraire. Mais il s'agit bien d'autre chose. *Avez-vous lu Char?* est surtout l'examen de conscience d'un homme d'aujourd'hui devant la vie et, c'est tout un, devant la poésie. Il relate la démarche fraternelle d'un esprit appliqué à se définir « sous l'angle fusant d'une Rencontre ».

Que l'œuvre de René Char soit, en 1946, ce lieu de rencontre d'un de nos contemporains avec lui-même et son temps — avec le meilleur de lui-même et de son temps — voilà qui ne manquait pas de surprendre, et de conférer je ne sais quoi d'insidieux et d'embarrassant à la question posée par le titre de l'ouvrage. Car étions-nous bien sûrs d'avoir lu Char? Pour ma part, j'y fus amené et peut-être contraint par Henri Parisot, qui détenait en 1942-43 le manuscrit de *Seuls demeurent*. A l'insu du poète (entièrement pris par son choix d'homme libre, qui devait fournir la matière des *Feuillets d'Hypnos*), ce livre avait quelque peine à trouver un éditeur. Michel Leiris et Henri Parisot étaient, je crois bien, les seuls défenseurs de cette œuvre admirable. Dois-je avouer que je ne partageais pas tout à fait leur enthousiasme, que je n'avais pas assez lu Char? Aujourd'hui encore, il me semble que je suis loin de compte. Et j'éprouve un certain réconfort à découvrir, dans l'argument de son nouveau recueil, *Le Poème Pulvérisé* (2), le diagnostic

(1) Editions de la N. R. F.
(2) Editions de la Revue Fontaine.

d'un état (ou l'explication d'un mystère) qui ne laissait alors de me mortifier :

Né de l'appel du devenir et de l'angoisse de la rétention, le poème, s'élevant de son puits de boue et d'étoiles, témoignera, presque silencieusement, qu'il n'était rien en lui qui n'existât vraiment ailleurs, dans ce rebelle et solitaire monde des contradictions.

En d'autres termes, le poème et son lecteur ne sont pas faits pour s'entendre au premier regard, ni pour vivre, comme on dit, en bonne intelligence. (S'ils prennent leur parti l'un de l'autre, c'est plus souvent affaire de snobisme que de raison.)

L'œuvre de René Char — car il s'agit de la sienne plus que d'aucune autre — et les individualités éparses qu'elle aimante, doivent *durer ensemble*, et se confronter sans cesse afin de s'approfondir mutuellement.

Bien entendu, il n'appartient pas au lecteur de réduire la contradiction intime et proprement créatrice du poète, qui vient de ce que l'« on ne peut vivre sans inconnu devant soi ». Pris au piège du temps, René Char nous communique à la fois sa jubilation de saisir, et son appréhension de laisser échapper. *Le Poème Pulvérisé* témoigne de cette volonté continue de vivre d'un trait l'instant et l'éternité :

Tu es impatient de t'unir au vent, au vent qui parcourt une année en une nuit.
Si nous habitons un éclair, il est le cœur de l'éternel.

Pour s'établir dans cet éclair, « cœur de l'éternel », le poète n'ignore pas qu'il lui manque la fidélité de la conscience à l'essence, qui permet la plénitude et assure la continuité :

Tu es dans ton essence constamment poète, constamment au zénith de ton amour, constamment avide de vérité et de justice. C'est sans doute un mal nécessaire que tu ne puisses l'être assidûment dans ta conscience.

L'éclatante humilité de cet aveu nous invite à considérer les fragments qui composent son œuvre comme les mille et un reflets d'une conscience en morceaux. Au risque d'être identifié, plus tard, « à quelque géant désagrégé, seigneur de l'impossible », René Char ne tente point de les relier par ces artifices qui font la belle ouvrage au détriment de la poésie : il les brise et les réduit encore — et nous en prévient dès le titre : *Seuls demeurent* et *Le Poème Pulvérisé.*

Au demeurant, son exigence est plus profonde. Il veille à maintenir son intégrité, à préserver son essence dans le temps :

Ce n'est pas le glacier qui nous importe, mais ce qui le fait possible indéfiniment, sa solitaire vraisemblance.

Sous sa forme héraclitéenne, cette fable altière, incandescente, met au jour la vertu native du poète : la fierté — pour autant que l'on puisse nommer ce fait de l'âme et du caractère, qui donne lieu à bien des contrefaçons. Mais il est des cambrures apprises, des ports de tête empruntés, et d'autres qui ne trompent pas. Si par certains traits descriptifs — tels que « ... la grande volière sauvage, la mer crédule comme un liseron » — la poésie de René Char s'apparente à celle de Saint-John Perse, elle ne sacrifie point au faste et à la profusion. Car la véritable fierté se passe de décor et de panache. Elle se suffit à elle-même dans la mesure où elle s'ignore. Elle s'enferme dans le mutisme de la solitude, ou dans « la parole du plus haut silence » — qui est celle des *Illuminations*, et particulièrement de H. («Toutes les monstruosités violent les gestes atroces d'Hortense... »), où Rimbaud annonce René Char écrivant *Le Muguet* et

PULVERIN. *La nouvelle sincérité se débat dans la pourpre de la naissance. Diane est transfigurée. Partout où l'arche du soleil développe sa course, partout essaime le nouveau mal tolérant. Le bonheur est modifié. En aval sont les sources. Tout au-dessus chante la bouche des amants.*

Je ne prétends point forcer un cœur et lire ses inscriptions secrètes, mais il me semble que cet oracle-rébus me concerne, nous concerne tous, et découvre la possibilité d'une très grande joie.

En marge de ces textes parfaitement ésotériques, le poète délivre — *à la santé du serpent* — ses proverbes terrestres :

Ce qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égards ni patience.

Nombreux sont ceux qui attendent que l'écueil les soulève, que le but les franchisse, pour se définir.

Pouvoir marcher, sans tromper l'oiseau, du cœur de l'arbre à l'extase du fruit.

Cette nature à la fois scrupuleuse et cabrée s'accorde avec un paysage méditerranéen, Hellade et Provence, où l'on croit « voir passer la beauté au-dessus des lavandes noires », et qui réveille maints souvenirs heureux :

Sur une route de lavande et de vin, nous avons marché côte à côte dans un cadre enfantin de poussière à gosier de ronces, l'un se sachant aimé de l'autre.

Le poète lui-même n'a pas d'histoire. Il n'est que la moralité de cet amour, et de cette fable de l'amitié qu'il fixe dans *Suzerain :*

Nous commençons toujours notre vie sur un crépuscule admirable. Tout ce qui nous aidera, plus tard, à nous dégager de nos

déconvenues s'assemble autour de nos premiers pas. La conduite des hommes de mon enfance avait l'apparence d'un sourire du ciel adressé à la charité terrestre. On y saluait le mal comme une incartade du soir. Ce monde net est mort sans laisser de charnier. Il n'est plus resté que souches calcinées, surfaces errantes, informe pugilat et l'eau bleue d'un puits minuscule veillée par cet Ami silencieux.

Parmi les mille visages de l'Ami silencieux, nous retiendrons celui de Roger Bernard, compagnon du poète, dont le destin tient dans ces trois mots : *Affres, détonations, silence :*

Ne cherchez pas dans la montagne; mais si, à quelques kilomètres de là, dans les gorges d'Oppedette, vous rencontrez la foudre au visage d'écolier, allez à elle, oh, allez à elle et souriez-lui, car elle doit avoir faim, faim d'amitié.

Chaque page du *Poème Pulvérisé* palpite de cette amitié, de cette générosité qui « guide le vol nuptial de l'homme, libre enfin de se savoir et de périr oiseau ». Et la première vertu de René Char dans ce beau poème, est de prêter un chant à la liberté qui souffle par le monde — un chant

qui me brise la bouche, lui du silence et moi du cri.

Maurice Saillet.

PAROLES, par *Jacques Prévert* (Editions du Point du Jour).

Réjouissons-nous dans nos cœurs : ces poèmes d'amour couché dans l'herbe et de révolte au coin des rues ont aujourd'hui 25.000 lecteurs, sans compter les bibliophiles. Les 36 baudets de la mode et de la réaction n'y peuvent rien: la bonne parole marche allégrement vers les 100.000 exemplaires. Quand elle y sera, nous mettrons la fleur bleue du sacrilège à la boutonnière, et nous porterons un toast à la santé du sentiment. Jacques Prévert, ou le scandale du Grand Sentiment.

MORCEAUX CHOISIS, de *Tristan Tzara* (Bordas).

Tristan Tzara était jadis quelqu'un de très fort (il prenait par les cornes le taureau du langage et le changeait en dada) en même temps que de très séduisant (les jeunes gens du temps reproduisaient à qui mieux mieux les aventures célestes de M. Antipyrine et le tout-à-l'égout de « Cinéma calendrier du cœur abstrait »).

En 1947, Tristan Tzara a complètement cessé d'être contagieux. Comme il s'en rend compte, et parce qu'il se fait tard, il passe derechef la pelle et les rateaux sur son lyrique passé, et nous présente de crépusculaires morceaux choisis. D'où il ressort que son œuvre de poésie consistait principalement à rêver d'être

Apollinaire — dans *De nos oiseaux,*
Victor Hugo — dans *L'Homme approximatif,*
Claudel — dans *La Fuite,*
Reverdy — un peu partout,

comme il rêve aujourd'hui de prendre place dans l'Histoire Littéraire et parmi les auteurs de manuel.

Mais se souvient-on des rois fainéants?

TRAITÉ DU PIANISTE, par *Yves Bonnefoy* (La Révolution la nuit).

C'est un poème surréaliste — le plus remarquable de la saison avec *Le Tigre mondain* de Jean Ferry. Mais on oublie bientôt la réussite d'école : il y a dans ces pages un traitement très personnel du macabre, qui eût ravi les Jeune-France, plus une étonnante circulation d'idées, qui est la marque d'un esprit en mouvement. Ce mélange de rigueur et de folie, de sang-froid et de prime-saut, si-

gnale l'homme du XVIIIᵉ siècle — ou le contemporain d'Henri Michaux.

CAHIER D'UN RETOUR AU PAYS NATAL, par *Aimé Césaire* (Bordas).

Un poème verruqueux et luxuriant comme un fruit des îles. Le poète noir (dont c'est la première œuvre) étale sa révolte avec un lyrisme vorace qui confond vertigineusement les folklores surréaliste et martiniquais : ce long parallèle entre la misère du monde et la richesse du poème — splendeurs complémentaires — est convaincant.

Importante préface d'André Breton : « La parole d'Aimé Césaire, belle comme l'oxygène naissant. »

CHANSONS DU DÉ A COUDRE, par *Pierre Emmanuel* (Egloff).

La poésie n'étant pas la mer à boire, P. Emmanuel l'exploite avec ces charmants ustensiles : le dé à coudre et la cuillère à café.

Voici la dégustation existentielle :

Entendre entendre
Le plouf du cœur
Dans le néant

et le régal évangélique :

Dire « mon Dieu »
Comme on respire
Qui l'oserait?

Pierre Emmanuel groupe ses couplets selon le sentiment profond qui les anime — et qui lui dicte ces beaux titres :

Dieu parle (par la bouche de P. Emmanuel),

Sache te taire (pour laisser parler P. Emmanuel),

L'Art de mourir (prêché par P. Emmanuel).

Le tout sur fond sonore de machine à coudre et de moulin à café.

AIGREMORTS, par *André Frédérique* (G. L. M.).

Trop malin pour être poète, mais assez malicieux pour ne point nous le faire regretter, ce fabuliste surréaliste se ressent de Max Jacob, de Michaux, de Prévert, de Queneau et de Péret. A du moins le mérite de gouverner cette nombreuse famille.

Le livre, imprimé et mis en pages par Guy Lévis-Mano, est ravissant.

DIMANCHE AVEC LÉON-PAUL FARGUE, par *André Beucler* (Editions du Point du Jour).

Un chef-d'œuvre de la poésie de l'amitié. Fargue vivant de son vivant, plus vivant que les personnages du journal parlé : on le reconnaitrait sans l'avoir jamais vu. André Beucler a saisi toutes les nuances de la tendresse et de la drôlerie, tout le merveilleux « épidermiste » du père de *Tancrède*. Les dimanches qu'il raconte sont des histoires exemplaires, comme certaines fables chinoises, dont la moralité se fait attendre, et vient dès qu'on n'y pense plus. On souhaite qu'il poursuive ce dimanche perpétuel avec Léon-Paul Fargue. A la plume et au fusain.

INTRODUCTION A UNE NOUVELLE POÉSIE ET A UNE NOUVELLE MUSIQUE, par *Isidore Isou* (Gallimard).

Un personnage de Raymond Queneau en liberté chez Gallimard. Occupe cet autobus à vingt places — car il a vaincu! — avec l'assurance de Napoléon retour d'Austerlitz. Sa fringale de notoriété est plus lisible que sa prose, et plus poétique que le baragouin subcarpathique de ses textes lettristes — puisque lettrisme il y a.

JUSTIN SAGET.

LE CINÉMA

FESTIVALS ET PALMARES. — La dernière chronique parue à cette place, qui ignorait le palmarès dressé par le jury du festival de Bruxelles, auquel pourtant elle était tout entière consacrée, a, par cela même, pu surprendre : mes raisons n'étaient pas d'humeur mais de principe; mon abstention n'était pas le signe d'un désaccord avec les consécrations officielles (fort sages à tout prendre, exceptionnellement sages même pour ce que l'on sait des manifestations de cette sorte). C'est donc sur le principe que je reviens aujourd'hui, opportunément, il me semble : quand paraîtront ces lignes, seront terminés, en effet,

les quatre festivals 1947 : celui de Locarno après celui de Bruxelles, celui de Cannes après celui de Venise.

Dans cette abondance de biens, le philosophe verra quelque dérangement de l'esprit. Elle s'explique assurément par de vilaines raisons. Le prestige des nations concurrentes, qui fait qu'elles trouvent assez bon d'être jugées en appel par les autres quand elles croient avoir été sous-estimées par les uns; l'impérieux besoin de devises étrangères, et donc de touristes, des pays organisateurs; le retentissement publicitaire des prix; enfin les inévitables coalitions para-politiques — tout cela, qui est la part du relatif, qui, veux-je dire, condamne aux compromis, aux complaisances, aux approximations, et qui sollicite cette démultiplication compétitive, tout cela, où s'inscrit la faiblesse humaine, l'intérêt des industries et la vanité des auteurs, tout cela n'est point trop joli. Les sportifs sont plus sages. Ils organisent les jeux olympiques tantôt dans une capitale, tantôt dans l'autre, et ils ne les organisent que tous les quatre ans. Mais le sport n'est pas une industrie : celui, du moins, qui fait la matière des jeux olympiques.

Si, de Sirius, nous regagnons la terre, nous pouvons peut-être former quelques suggestions de nature à limiter le mal comme à ménager l'intérêt français, dans la mesure du moins où les organisateurs de Cannes voudront, sauront et pourront imposer une manifestation qui ne soit pas, et qui soit assurée de ne pas devenir, ou redevenir, le lieu géométrique de conflits étrangers à l'art (les choses se sont raisonnablement passées cette année, entre autres causes parce que le protocole qui règle les relations entre Venise et Cannes interdisait, pour 1947, la composition internationale du jury du festival français).

Non point, à vrai dire, que, jury international ou jury national, ce soit la grande question, ce soit là l'inéluctable pierre d'achoppement. Un règlement sage doit, en effet, suffire à assurer la sérénité des débats, et donc du palmarès, la compétence étant courtoisement accordée par principe aux jurys en cause. C'est ici que je voudrais reprendre, développer et nuancer un propos incidemment esquissé dans le précédent numéro du *Mercure*. En premier lieu, il me paraît tout à fait insensé (comme on l'a fait cette année à Bruxelles et à Venise, et l'année dernière à Cannes) de décomposer l'œuvre cinématographique pour distinguer, après avoir vu vingt, trente, quarante, cinquante films peut-être, le meilleur metteur en scène, scénariste, dialoguiste, décorateur, musicien, interprète. N'importe quel élève de première année de l'Institut des Hautes Etudes Cinématographiques sait qu'un interprète est plus ou moins bon selon le rôle qu'il a la charge d'incarner, la réfraction qu'exercent sur lui ses partenaires, et naturellement la direction plus ou moins autoritaire, intuitive et avisée du metteur en scène; qu'un metteur en scène (ou, selon le meilleur vocable anglo-américain, un directeur) est

plus ou moins séduit, porté, incarné finalement, par le sujet du scénario, et d'ailleurs qu'il est sot de juger sur un même plan l'auteur (scénariste et « metteur en scène ») et le « metteur en scène », technicien, et encore le « metteur en scène » contremaître, uniquement chargé de la direction des comédiens, à la manière d'Hollywood; et ainsi de suite : le propos se reproduit et se décline pour chacun des emplois cinématographiques distingués par les festivals. Il est pourtant non moins clair, pour le même élève de première année, qu'on ne peut vraiment, on ne dit pas juger, mais seulement connaître, soit un metteur en scène, soit un décorateur, soit un scénariste, soit un musicien, soit un interprète, qu'une fois qu'il a une carrière derrière lui, et que lui est donné sa chance d'affirmer une personnalité distincte. Cette méconnaissance d'une loi pareillement élémentaire offre, je le veux bien, des commodités correctives : le jury (encore une fois, national ou international : cela n'est, dans le fil de ma réflexion, que subordonné) récompense tel technicien ou artiste de tel film, à titre de consolation, s'il apparaît que ce film n'a pas reçu la consécration suprême que certains lui croient due, et qu'ambitionnent pour lui le pays qui le patronnent ou la firme qui l'a produit. Or, c'est justement le principe de la récompense suprême (qui prévalut cette année encore à Bruxelles et à Venise) qui est le plus arbitraire et le plus pernicieux. Nous ne quittons pas, disant cela, un ordre de réflexion fort grossier. Toute préférence se fonde ici sur une vue arbitraire, et qui implique une hiérarchie des genres sur laquelle peut s'ouvrir et s'articuler un débat sans issue. Préférer, comme l'a fait le jury de Bruxelles, *le Silence est d'or* à *Païsa*, ou, comme il l'a fait aussi, *Païsa* aux *Overlanders*, c'est préférer la comédie moraliste au reportage social dans le premier cas, le reportage social au *western* dans le second. Or, ce sont là trois films de très haute valeur, mais qui ressortissent à trois esthétiques et à trois visions du monde si fondamentalement différentes qu'elles appellent les définitions et les descriptions qui les situent et les distinguent — non le classement entre elles. Le parallèle peut se poursuivre selon d'autres lignes et selon d'autres plans de clivage. Faut-il préférer l'œuvre accomplie (*Le Silence est d'or*) à l'œuvre d'avant-garde (*Païsa*), ou celle-ci à l'œuvre qui retrouve une mission oubliée du cinéma (*Overlanders*)? La sagesse serait de laisser ces questions sans réponses. Le procédé de dénombrer les films en catégories de genres (inauguré à Cannes), et d'attribuer des prix selon les genres, est moins sot : mais peu satisfaisant néanmoins par ce qu'il a de dogmatique et de fragile, par la nécessité d'un cloisonnement qui ne saurait épouser la variété infinie de l'art; aussi parce qu'il peut prêter à couronner une œuvre faible dans un genre mal représenté, quand au contraire une œuvre forte, mais qui ne se classe qu'au second rang dans sa catégorie, est injustement oubliée.

A la vérité, et pour conclure en passant de la critique à la suggestion concrète, je ne vois qu'une solution, assez simple et assez souple pour épouser les complexités du problème proposé au jury, et pour permettre que soit rendu un jugement à la fois équitable et dépourvu d'une valeur de prestige arbitraire : ce serait de distinguer *ad libitum* un nombre variable de films — deux, trois, quatre, cinq, plus même le cas échéant — à quelque genre qu'ils appartiennent. Je crois que cette idée fut, un temps, celle des organisateurs de Bruxelles. S'y fussent-ils tenus, leur palmarès eût été, je crois bien, plus sage encore, et je ne parle pas du bon exemple. La parole est donc aux organisateurs de Cannes (pour 1948). Le mois prochain, les œuvres.

Jean Quéval.

LA RADIO

DEUX GRANDES CATEGORIES D'AUDITEURS. — Tout de même que, dans les marines de naguère, la musique des équipages jouait des marches et des pas redoublés pendant la corvée de charbon, la ménagère met la radio pendant tout le temps qu'elle est seule à la maison, parce que la musique lui donne du cœur à balayer, repriser ou éplucher (1).

Ce jeune homme, à peine s'éveille-t-il, à peine est-il rentré au soir d'une journée dont il a passé dans des lieux publics tout le temps qui n'a pas été requis par le bureau ou l'atelier, il tourne le bouton de son poste et cherche une émission, quelle qu'elle soit, par la nécessité de mettre un tiers entre lui et ce compagnon dont le tête-à-tête lui est insoutenable : soi-même.

Une dame reçoit ses amies à goûter; et l'une d'elles dit soudain : « Tiens, à cette heure-ci il doit y avoir quelque chose d'intéressant à la Bibici »; et l'on met la radio, et fort; et, pendant des heures, le ton de la conversation, qui ne tarit pas, est très élevé, car elle doit lutter contre les flots sonores que débite le poste et que toutes les oreilles refusent.

A quoi bon multiplier les exemples? Pas besoin, du reste, d'aller chercher si loin. On sait que le temps des repas, qui rassemble au foyer les membres dispersés de la famille, est celui de la plus grande écoute; or on sait aussi que l'attention donnée aux nourritures, les bruits de la table, les allées et venues du service, la conversation enfin réduisent la radio au rôle accessoire d'une sorte de fée heureuse à renouveler et colorer l'atmosphère familière. Le repas terminé, il n'en va guère autrement : la vaisselle ou le tricot, le journal ou le livre prennent les premiers rangs.

On se tromperait de vouloir assimiler l'auditeur de la radio à

(1) Une enquête récente a révélé qu'en France la majeure partie des récepteurs sont installés dans la cuisine.

celui d'un concert public, au spectateur d'une pièce de théâtre ou d'un film. Sans doute on peut concevoir une écoute silencieuse et attentive. Elle existe : elle est le fait de certains solitaires ou de certains couples.

De là que l'immense masse internationale des auditeurs de la radio peut se réduire à deux catégories essentielles : les auditeurs qui écoutent, et ceux qui n'écoutent pas. Les derniers ne demandent à la radio qu'une présence, un tiers, un bruit agréable, un décor changeant. La radio donne sur un paysage infini : ils n'en sont pas curieux, il leur suffit que la fenêtre soit ouverte.

Il n'y a pas de doute que la catégorie des auditeurs qui n'écoutent pas est de beaucoup la plus nombreuse. Ce fait est à portée d'expliquer pourquoi toutes les radios du monde font des programmes si médiocres. Il condamne, du moins, celles qui donnent une grande place au parlé, le parlé faisant, comme on sait, un très mauvais décor sonore.

A. Dubois La Chartre.

LES ARTS

Le grand problème restera toujours de savoir ce qui fait un artiste. Quelle force? Quelle vertu? Quelle impondérable modification de l'être intérieur? Quel étrange décret des puissances suprêmes? C'est la première question que l'on devrait se poser quand on veut essayer de comprendre quelque chose aux Beaux-Arts. Mais c'est la plus difficile et la seule, sans doute, qui n'ait pas reçu, jusqu'à maintenant, un commencement de réponse.

Le jugement commun — je veux dire celui des spécialistes — considère que certains êtres ont reçu le don d'être peintres, d'autres d'être sculpteurs, d'autres écrivains. Mais les spécialistes sont, par définition, spécialisés. C'est pourquoi chacun de ces modes de création leur paraît absolument distinct et comme séparé des autres. A l'extrême rigueur, ils unissent dans une même catégorie les peintres et les sculpteurs, ou les romanciers et les poètes, alors que tous les autres créateurs leur semblent appartenir à des espèces différentes. L'Université et les Grandes Ecoles ont inventé ces catégories et veillent jalousement à les maintenir. Ce sont les cadres indispensables aux études systématiques. Cette spécialisation repose sur des habitudes séculaires. L'enseignement des Humanités a rejeté, presque jusqu'à notre époque, en dehors de son domaine, l'étude des arts plastiques. Nos écoles des Beaux-Arts n'ont laissé que difficilement pénétrer dans leurs programmes quelques disciplines humanistes. On ne peut pas en vouloir aux gens de ne pas savoir tout. Mais il est curieux de noter que le grand public, qui suit les mouvements de son goût plus qu'une volonté de s'instruire, a fait sienne cette compartimentation, et ne s'intéresse que rarement à plusieurs arts à la fois. Ce ne sont

pas les mêmes gens qui fréquentent les musées ou les expositions de peinture et qui lisent les chefs-d'œuvre anciens ou les dernières nouveautés. En dépit des préfaces de catalogues, où des écrivains font le salut de la plume à leurs amis peintres, rien n'est plus séparé que le public des Beaux-Arts et celui de la Littérature. Ils ne se pénètrent guère plus que le public des expositions et celui des matches de boxe, par exemple, ou, si l'on préfère, que celui de nos grands musées et celui des répétitions générales. Tel amateur qui connaît admirablement la peinture d'aujourd'hui ne veut rien lire au delà de Flaubert et de Maupassant. Tel lecteur averti des chefs-d'œuvre du passé et des œuvres nouvelles ne franchit jamais la porte de nos musées. Une telle disposition de l'esprit public reflète des certitudes profondes, une sorte de croyance dans la diversité fondamentale de tous les modes de création. Pour la plupart des gens, les Beaux-Arts sont séparés les uns des autres et ce ne sont pas les quelques interpénétrations que produit une vie de société, comme la vie parisienne, qui peuvent s'inscrire en faux contre cette règle.

La première pensée sérieuse que nous pouvons pourtant former sur les Beaux-Arts est que l'activité créatrice est une dans son essence. Ce qui fait le peintre est aussi ce qui fait le romancier, le poète ou le sculpteur. Cette volonté de s'exprimer et de refaire le monde, qui est à la base de tous les arts, ne change pas de nature en donnant naissance à un sculpteur ou à un écrivain. C'est la même vocation. Sa matérialisation, son incarnation si l'on préfère, constitue sans doute le second mystère et, peut-être, un mystère encore plus obscur que le premier. Il nous faut bien admettre l'existence du désir de créer, comme nous admettons celle du désir d'être aimé ou, mieux encore, celle du désir de vivre qu'allume la vie dans le cœur de tous les êtres vivants. Mais le choix des moyens d'expression, mais la vocation particulière dans la vocation générale, ne s'explique pas à nous avec la même évidence. Peut-être, cependant, qu'un effort un peu attentif nous permettrait d'en découvrir plus facilement les raisons. C'est, du reste, un domaine où le seul fait de poser certaines questions comporte, à tout le moins, un commencement de réponse.

Prenons n'importe quel grand créateur, assez proche de nous pour que nous puissions pénétrer profondément dans son existence. Gustave Courbet, par exemple. Sans doute, le fait que ce montagnard du Jura ait reçu le don créateur est déjà assez mystérieux. Mais, après tout, une fois admis que certains hommes le reçoivent en partage, comme certains naissent généreux ou menteurs, pourquoi pas ce petit garçon issu d'une famille aux forces encore intactes et pourtant déjà assez évoluée. Un certain mélange de rusticité et d'affinement semble à priori une des meilleures conditions pour l'enfantement des grands créateurs de la matière ou du verbe. Mais pourquoi ce don, ou cette volonté, a-t-il fait de lui un peintre? Ce n'est pas une question facile à résoudre,

mais ce n'est pas non plus une question que l'on peut se refuser à se poser.

Je sais bien que beaucoup de ceux qui ont connu Courbet ont parlé de ses yeux et de l'extraordinaire puissance de vision que l'on sentait en eux. Je sais bien que M. Ingres qui avait quelque raison de s'y connaître a dit devant une de ses toiles : « C'est un œil. » Mais la spécialisation du créateur, l'adaptation de sa vocation fondamentale à l'emploi de certains moyens, ne paraît pas entièrement explicable par une seule prédisposition physiologique. Dante et Victor Hugo devaient avoir aussi, du reste, la même puissance du regard. On croirait plutôt que cette capacité des sens est à la base de la vocation fondamentale et non de sa détermination particulière. Tout ce que je sais de Courbet me donne, en effet, à penser qu'il aurait tout aussi bien pu être un des grands maîtres de notre langue, quelque chose entre Balzac et Zola, un Maupassant qui serait à Bel-Ami ce que les Hauts Plateaux du Jura sont aux collines de Normandie. Mais Courbet fut peintre, et doué pour le remaniement de la matière comme peut-être aucun peintre de France ne le fut jamais.

On voit les questions que peut soulever un pareil ordre de recherches. Je n'ai pas la prétention de faire autre chose que d'en poser ici quelques-unes. Les contradictions jettent quelquefois d'aussi vives lueurs que les concordances. Il est clair, en particulier, que le désir de créer se conforte, dans la jeunesse, au goût de la gloire. Mais s'il est une gloire qui brilla sur l'enfance du petit villageois d'Ornans ce fut sans doute celle de Hugo, dont il retrouvait le souvenir dans les rues de Besançon. On peut donc devenir un grand peintre parce qu'on fut ébloui par un grand poète? Mais la contradiction n'est qu'apparente, si l'on s'en tient à la seule proposition que je viens de donner ici comme définitive : c'est que l'activité créatrice est une dans son essence.

André Chamson.

LA MUSIQUE

LA REPRISE DE *PELLEAS ET MELISANDE*; *L'AMOUR SORCIER*; *LE BAISER DE LA FEE*; *LE PALAIS DE CRISTAL*. — L'Opéra-Comique a repris *Pelléas et Mélisande*, et les nouveaux décors dus à Mme Valentine Hugo ont fait naître une querelle très vive, si violente même qu'on a perdu de vue l'objet du débat pour s'égarer aussitôt dans une polémique nourrie d'arguments inattendus et souvent spécieux. La question est pourtant fort simple : le rideau qui va descendre à la fin de chaque tableau, et que l'on découvre dès le moment où commence le prélude, propose au spectateur une énigme cosmique. Une énorme tête d'homme occupe l'angle supérieur droit; elle est entourée de volutes qui s'étirent vers l'angle inférieur opposé où se trouve

une figure de femme; le fond est parsemé de nébuleuses; la teinte est d'un bleu-vert. Le prélude achevé, le rideau se lève. La scène est encadrée de coulisses qui demeureront tout au long des douze tableaux, et qui, elles aussi, sont de cette tonalité verdâtre. Maeterlinck et Debussy ont indiqué pour le premier décor : « une forêt », puis : « le rideau ouvert, on découvre Mélisande au bord d'une fontaine ». C'est tout, et c'est assez net. Or, cette forêt est sans arbres et la source est un tapis simulant une flaque d'eau grande comme une cuvette. Golaud apparaît entre des coulisses qui représentent non l'épais hallier où il s'est égaré, mais des griffes, des mufles, des cornes d'animaux fantastiques. Le second tableau fit espérer que le décorateur allait suivre de plus près les suggestions du texte; mais dès le troisième, cette illusion s'est dissipée. Au second acte, la « fontaine des aveugles » est hallucinante, et c'est une espèce d'abreuvoir spiral dont le centre est formé par un immense anneau — la bague de noces, sans doute, que Mélisande a perdue. La tour où Mélisande apparaîtra est plate et plantée de face, avec des marche-pieds bien visibles, où tout à l'heure Yniold se hissera, mais qui semblent si saillants, si solides que l'on se demandera pourquoi Golaud n'en use pas lui-même au lieu d'y faire grimper son fils. Mais, objection plus grave : il faudra qu'Yniold tourne le dos à l'orchestre, de telle sorte qu'on entendra difficilement ses réponses aux questions angoissées de Golaud. Tout à l'heure, aussi, lorsque l'enfant jouant près de la fontaine des aveugles tentera de soulever la pierre « plus lourde que le monde » sous laquelle a glissé sa balle, il devra se borner à faire le geste, car il n'y a plus de pierre sous ses mains, et rien que la margelle du puits. La chambre de Mélisande est une sorte de Vénusberg, toujours encadré des mêmes coulisses; et quand la mourante voudra réchauffer son âme aux rayons du soleil couchant et demandera qu'on ouvre la fenêtre — « pas la petite, mais la grande » — Arkel devra lui aussi se borner à faire vers la coulisse des gestes vains, comme les écoliers jouant « aux métiers ».

Ce n'est point par souci de réalisme qu'il semble nécessaire de représenter ou tout au moins de suggérer la vision d'accessoires dont le texte précise l'existence; ce n'est pas davantage par amour de la routine — comme certains l'ont dit assez étourdiment — que les critiques musicaux ont, presque unanimement, montré beaucoup de sévérité pour ces décors. La question est plus haute : un drame lyrique est une œuvre d'art dont l'unité doit être respectée. Si elle exige la collaboration d'un librettiste, d'un musicien, d'un décorateur, d'un metteur en scène, il n'en reste pas moins que cette collaboration doit laisser à la musique la place prépondérante et qu'il est indispensable d'éviter tout disparate entre les divers éléments concourant à la représentation scénique de l'ouvrage. L'action de *Pelléas et Mélisande* est simple.

Elle se réduit, pour l'essentiel, à un drame de la jalousie. La grandeur de son symbole tient uniquement à cette simplicité. La passion qui tourmente Golaud est de tous les temps; c'est en tous lieux qu'Arkel peut plaindre ses victimes et dire : « Si j'étais Dieu, j'aurais pitié du cœur des hommes! » Il convient donc ici plus qu'ailleurs d'élargir plutôt que de restreindre ce symbole, de ne pas l'inclure entre des toiles suggérant des visions de cauchemar : la sobre grandeur de la partition suffit à suggérer la déchirante mélancolie de Mélisande et de Pelléas, l'atroce tourment de Golaud. On n'a que faire de bêtes apocalyptiques, d'allégories surréalistes. Ce qu'il faut, c'est laisser à la musique le soin de tout dire comme a su le dire Debussy, c'est ne pas imposer à l'auditeur l'obsession de décors qui sont autant de contresens. On a voulu réagir contre le réalisme en trompe-l'œil qui fut en honneur il y a un demi-siècle; mais on a substitué une convention nouvelle aux anciennes conventions, et moins défendable encore puisqu'elle s'oppose le plus souvent au texte et que ses symboles ne sont plus ceux que suggère la musique.

Ce qu'il y a de plus fâcheux dans l'aventure, c'est qu'un effort aussi méritoire que celui-ci ait été perdu; c'est qu'une polémique aussi aigre ait dressé les uns contre les autres critiques d'art et critiques musicaux, c'est que certains de ceux-là, pour mieux accabler ceux-ci, aient cru pouvoir parler au nom de « la liberté de l'art », comme si ce n'était point pour la défense du respect dû aux chefs-d'œuvre consacrés que les musiciens avaient dit franchement leur opinion. Si on leur conteste le droit de critiquer le décor d'un ouvrage lyrique, si l'on vient dire que ce décor a tout autant d'importance dans une œuvre de ce genre que la musique elle-même, on commet une erreur, sciemment ou non, et ce seraient alors les critiques et les musiciens qui seraient fondés à invoquer ces grands principes de liberté au nom desquels on prétend les faire taire.

Le talent de Mme Valentine Hugo est incontestable; mais il est non moins certain qu'elle s'est ou qu'elle a été trompée. Et son erreur est d'autant plus grave qu'elle a précisément du talent. Plus forte est la personnalité d'un artiste chargé d'établir les maquettes d'un ouvrage dramatique, plus choquant est le désaccord entre son œuvre plastique et l'esprit de l'ouvrage s'il prétend s'écarter des suggestions du texte. Et c'est là tout le débat.

L'Amour sorcier, que nous avons vu passer du Théâtre Bériza, où il fut créé à Paris par l'Argentina en 1925 (Pastora Imperio l'avait monté à Madrid dès 1915), à l'Opéra-Comique, puis à l'Opéra avec une chrorégraphie nouvelle de Serge Lifar, est revenu sur la scène de la salle Favart avec Mme Mariemma. L'ouvrage de Manuel de Falla n'a pas une ride; les années ont passé sur cette musique sans lui ôter rien de sa force. Elle sonne aujourd'hui comme au premier soir et reste tout aussi évocatrice,

tout aussi jeune. Elle est l'Espagne même, l'Andalousie brûlée de soleil, et l'on dirait qu'elle a jailli du sol dont elle reflète la délicieuse âpreté. L'Argentina n'est plus et Falla l'a rejointe depuis l'année dernière. Mme Mariemma a conservé heureusement l'essentiel de la chorégraphie due à l'inoubliable Argentina; elle-même interprète le rôle de Candelas qui valut à sa devancière un de ses plus grands succès. Si elle ne la fait point oublier (ce serait pour nous de l'ingratitude), du moins peut-on dire qu'elle donne de la gitane une interprétation que l'on trouverait excellente si, précisément, on ne conservait le souvenir de l'autre, de l'inimitable... M. Georges Wague demeure pour animer le fantôme qu'il créa à Paris, et s'y montre aussi bon mime qu'en 1925. Mais faut-il l'avouer? C'est la musique plus que la danse qui nous enchante, qui nous ensorcelle dans *L'Amour sorcier*. Et elle trouve dans le décor et les costumes de M. Yves Brayer un complément visuel en parfait accord avec son charme pénétrant.

A l'Opéra, M. Balanchine a monté *le Baiser de la Fée*, de Stravinski, qui fut créé sur cette même scène en 1928 par Mme Ida Rubinstein. On connaît cette partition, bâtie sur des thèmes de Tchaïkovski — sauf un seul. Sans doute peut-on lui préférer d'autres ouvrages, où la forte personnalité du musicien s'affirma d'une manière qui fit sa gloire. Que Stravinski se soit tourné vers un idéal qui semblait tout l'opposé de ses premiers desseins, nul n'a le droit de le lui reprocher. Le tout est de savoir si les ouvrages qu'il a écrits en voulant exprimer la tendresse et en se servant pour cela d'une langue toute différente de celle dont il usa jusqu'à ce « retour » à Tchaïkovski, valent ceux de la période précédente. Et de cela, il est permis de douter. Pour la plupart d'entre nous, Stravinski reste l'auteur de *Petrouchka*, de *Noces*, du *Sacre* — voire de *l'Oiseau de feu*.

La chorégraphie de M. Balanchine est réussie. Peut-être le serait-elle plus encore si elle n'avait à souffrir de l'uniformité à laquelle la contraint la musique. Mais le maître de ballet a su varier ses pas, combiner des groupes habilement présentés, des enchaînements qui offrent d'agréables contrastes. Cette création, plus encore que celle d'*Apollon musagète*, lui fait honneur. Il est d'ailleurs servi excellemment par le corps de ballet, au premier rang duquel brillent Mlles Toumanova et Tall Chieff, étoiles « invitées », et Mlles Moreau, Guillot et Deleplanque. Un danseur de grand avenir, et qui possède des dons magnifiques, M. Kalioujny, faisait ses débuts dans *le Baiser de la Fée*. Il y a remporté un véritable triomphe, et très mérité. Les décors et les costumes de Mme Alice Halicka sont beaux : l'artiste a résolu en composant ses maquettes de difficiles problèmes et elle est parvenue à meubler sans effort apparent l'immense cadre de l'Opéra.

Enfin, avec *Le Palais de Cristal*, dont il a composé la chorégraphie sur la *Symphonie en ut majeur*, œuvre de jeunesse de

Bizet, M. Georges Balanchine a pris congé de l'Opéra sur un magnifique triomphe. Ce ballet sans argument, où la danse pure tient lieu de tout, est en parfait accord avec une musique délicieuse. Tout Bizet est déjà dans cette symphonie écrite à dix-sept ans, négligée par lui, et qu'on ignora jusqu'en 1935, perdu qu'en était le manuscrit parmi des liasses à la bibliothèque du Conservatoire. Si l'interprétation chorégraphique d'un ouvrage que le musicien ne destinait pas à la scène est souvent contestable, ce n'est pas le cas ici : la danse semble naître spontanément de ces thèmes expressifs et dont les rythmes s'opposent. M. Balanchine y a trouvé prétexte à une présentation complète du corps de ballet, donnant à chacun la part la mieux appropriée à son talent. Il a su jouer en grand artiste du magnifique instrument mis à sa disposition par notre Académie nationale de musique et de danse, et il a trouvé sa récompense dans la perfection du spectacle autant que dans le succès qui l'accueillit. Mlles Darsonval, Toumanova, Bardin, Lafon, MM. Ritz, Renault, Kalioudjny et Bozzoni — mais c'est la troupe entière qu'il faudrait citer — ont largement contribué à ce triomphe.

René Dumesnil.

LIVRES REÇUS. — Norbert Dufourcq : *Bach, Génie allemand? Génie latin?* (Paris, édit. de La Colombe). — Adolphe Boschot : *Portraits de Musiciens. II.* (Paris, Editions d'Histoire et d'Art, Plon). — Roland Manuel (avec la collaboration de Nadia Tagrine) : *Plaisir de la Musique* (Paris, édit. du Seuil).

BIBLIOPHILIE

BERTHOLD MAHN (*SUITE*) ET CHARLES VILDRAC. — J'ai bien fait d'attendre un mois pour terminer mon article sur Berthold Mahn. L'Union Latine d'Editions vient de publier un volume qui complète son *Iliade* et son *Odyssée.* Il s'intitule *Homère au XXe siècle,* et il a pour auteurs Georges Duhamel et Berthold Mahn lui-même (1). Le texte, l'étude de Duhamel, pleine de verve et de suc, devait « servir d'introduction, de présentation, aux poèmes homériques, c'est-à-dire paraître avant eux, ou tout au moins en même temps ». Mais les Allemands n'aimaient point la littérature de Duhamel. Bref, c'est aujourd'hui que naît cet aimable ouvrage, rendu singulièrement précieux par des lettres de Berthold Mahn à son éditeur écrites durant son voyage en Grèce, et par des croquis d'une liberté et d'un enseignement admirables. Je n'hésite pas à dire que les corps abattus et blessés qu'ils nous montrent acceptent la com-

(1) Georges Duhamel. *Homère au XXe siècle.* Croquis et lettres de voyage de Berthold Mahn. Union Latine d'Editions. Typographie de Dumoulin, fac-similés de Hourdebaigt. In-4° (19×25) de 128 p. Tiré à 10.000 ex. sur vélin chiffon de Renage.

paraison avec les esquisses des plus grands artistes de tous les temps. Et j'en viens à regretter devant eux que les scrupules du Berthold Mahn illustrateur l'aient retenu de nous les offrir tels quels dans l'*Iliade* même.

Puisque cette introduction devenue conclusion nous a ramenés aux quatre volumes d'Homère et leur rend une actualité qui l'emporte sur *Pickwick*, nous terminerons avec eux nos quelques remarques de « bibliophilie populaire ». Aussi bien, l'adhésion ne saurait-elle dissimuler les réserves, elle n'est valable qu'à ce prix. Nous avons affirmé avec Pelletan que les procédés mécaniques pouvaient fort bien servir l'édition d'art la plus exigeante. A la condition que le tirage soit sans défaillance d'aucune sorte. Est-ce parce que l'*Iliade* et l'*Odyssée* ont été tirés sous l'occupation, avec des moyens de guerre? Certaines images sont presque blanches, surtout dans l'*Odyssée*, où elles auraient dû pourtant faire l'objet d'une attention particulière, tant elles sont précieuses dans le détail.

Autre chose, qui n'est plus imputable à l'impression, mais à la conception même des quatre volumes. Inspiré des poteries antiques (nullement pastiche), le bandeau de départ de chaque chant est en deux tons, dessin noir sur fond rouge pour l'*Iliade*, dessin rouge sur fond noir pour l'*Odyssée*. Ces dessins sont traités avec une liberté miraculeuse et leur couleur fait une somptuosité discrète qui touche à la perfection de l'art livresque. Mais alors, tout le reste de l'illustration paraît sévère en comparaison, et prouve que les lois de la logique ne sauraient être enfreintes sans déséquilibre : car il est évidemment peu concevable qu'un bandeau de départ soit plus somptueux qu'un hors-texte.

●

En même temps que le *Pickwick*, nous recevions *Le Lys dans la vallée*, également illustré par Berthold Mahn et publié par Paul Hartmann (2).

Le Lys dans la vallée pose à l'éditeur d'art un problème bien difficile à résoudre. C'est une immense confession sans repos, sans reprise d'haleine, et, pour parler en langage technique, sans « blancs ». La confession réclamerait un petit format, mais en exigeant deux tomes. Paul Hartmann a préféré qu'elle tînt en un seul; il a dû, par conséquent, adopter l'in-quarto, avec un caractère de corps assez petit, ce qui donne des pages un peu massives, d'ailleurs très lisibles et parfaitement tirées. Pour les blancs, il en a créé, sans que nous trouvions à y redire, car ils se placent à de bons endroits et la haute initiale italique sur laquelle repart le texte s'accompagne d'un délicat croquis, du genre « remarque » : comme si Félix de Vandenesse — s'il avait

(2) Honoré de Balzac. *Le Lys dans la vallée*. Illustrations de Berthold Mahn. Hartmann. Typographie d'Aulard, fac-similés de G. Duval. In-4° (19×25) de 270 p. Tiré à 1.250 ex. sur vélin pur fil de Renage (les 30 premiers comportent une suite).

eu le cœur de se distraire au cours de sa confidence — l'avait jeté lui-même sur le papier... Sauf quelques hors-texte, les nombreux dessins de Berthold Mahn occupent presque tous la partie supérieure (la moitié ou les deux tiers) de pages typographiques en débordant légèrement la justification. Une fois de plus, après les lithographies du *Crépuscule des Dieux* (3), les aquarelles de *Dominique* (4), les dessins du *Grand Meaulnes* (5) — mes trois amours bertholdiennes — ils prouvent qu'une vision charmée peut nous rendre sensible tout ce qu'un paysage contient de mystère et de cœur.

●

Je suis sûr que Berthold Mahn sera heureux de voir rapprocher de son nom celui de notre ami Charles Vildrac. Ne préparent-ils pas ensemble un ouvrage sur les quais et les boutiques de Paris? Les Editions de Minuit publient de Vildrac un court texte bouleversant (6), qu'elles présentent en typographie pure, dans une justification étroite d'un parfait équilibre (et l'on n'a pas sacrifié ici à la mode absurde qui méprise le titre courant!) Deux critiques : l'encrage n'est pas toujours assez soutenu; la signature de l'auteur figure à la fin du texte, on se demande pourquoi. Un éloge encore : la couverture, typographique elle aussi, joue en noir et blanc des trois fois deux lettres du nom *Lazare* avec un art si sûr, que le tragique d'une résurrection s'y trouve déjà tout entier.

Claude Aveline.

ALLEMAGNE

LES ECOLES NORMALES. — Dans son numéro du 1er avril, le *Mercure de France* a — le premier, sans doute — dit l'effort de la France dans le domaine de l'enseignement; nous y accordions une mention spéciale à la création des « Ecoles Normales », véritables pépinières pour les futurs maîtres de l'enseignement primaire allemand : c'est en effet dans ces séminaires interconfessionnels, sinon laïques, qu'on forgera l'avenir. Nous venons de prendre la parole dans huit de ces établissements, parés d'une dénomination assez grandiose pour frapper l'imagination : « Académie pédagogique » et, après les avoir vus de l'intérieur, nous voudrions y introduire le lecteur français.

Pour apprécier toute l'importance de l'œuvre entreprise et

(3) Paru en 1927 chez Henri Jonquières, 19e vol. de la collection « Les Beaux Romans », et tiré à 1.151 ex.
(4) Paru en 1935 chez Paul Hartmann et tiré à 1.100 ex.
(5) Paru en 1938 chez Emile-Paul et tiré à 1.947 ex.
(6) Charles Vildrac. *Lazare*. Les Editions de Minuit. Typographie de J. de Rudder. In-16 (12,5×19) de 81 p. Tiré à 2.500 ex. (500 Rives, 2.000 vélin supérieur).

réalisée, sous la direction de M. Schmittlein, par M. Muller et ses collaborateurs, il faut savoir quelles difficultés ils ont dû vaincre. Les autorités allemandes étaient souvent hostiles ou, en tout cas, peu favorables à la création, d'après le modèle français, de ces « Ecoles Normales » qui seront la base même de notre œuvre d'éducation : si, un jour, les promotions d'instituteurs issues des « Académies pédagogiques » sont assez nombreuses, assez convaincues, assez combatives pour introduire dans l'enseignement primaire les principes démocratiques, la tolérance religieuse, l'idéal humaniste, alors l'école allemande deviendra la matrice d'une Allemagne nouvelle. Nous en souhaitons l'avènement, mais elle remplit d'horreur ceux pour qui l'avenir doit être semblable au passé. Ces autorités ont donc accumulé les obstacles en freinant le recrutement des élèves et des professeurs, en retardant l'ouverture des écoles et l'installation des internats, en s'efforçant de « débaucher » leurs compatriotes prêts à entreprendre avec nous l'œuvre de rénovation. Mais il y a dans la zone d'occupation des Français têtus et dynamiques; il y a même des Allemands convaincus que pour créer une Allemagne nouvelle il faut être révolutionnaire. Seize écoles fonctionnent déjà et groupent un effectif de 2.500 élèves. Précisons encore que nous nous occupons des seules écoles du second cycle, où sont groupés des jeunes gens et des jeunes filles de vingt à trente ans environ, qui enseigneront dès la prochaine rentrée ou en 1948 et dont certains sont déjà en fonction.

L'internat, si nouveau pour des Allemands, est de règle. L'installation matérielle varie beaucoup et va de l'hôtel confortable ou de l'immeuble imposant à la baraque qui, à Kusel, sert alternativement de salle de conférences et de réfectoire; mais n'est-ce pas un symbole et un gage d'avenir que la pose de la première pierre de la future Ecole Normale, qui eut lieu le 18 juillet, en présence des autorités françaises? Les élèves bénéficient d'une nourriture spéciale, dont, en général, ils se déclarent satisfaits, et ils sont en bonne forme. Ajoutons enfin que certaines écoles groupent les deux sexes et parfois les deux religions dominantes dans une camaraderie de bon aloi et un esprit de tolérance encore plus nécessaire ici que partout ailleurs.

Directeur (ou directrice) et professeurs sont allemands; le premier détient une autorité sans doute supérieure à celle de ses collègues français et son esprit d'initiative a davantage l'occasion de s'exercer, puisque tout était à créer. L'horaire qu'on lui a imposé et qu'il peut encore augmenter est assez lourd, car il s'agit, en quelques mois, de mettre des jeunes gens déjà âgés et souvent bacheliers en mesure d'enseigner. Contrairement à ce qui a été dit, ce n'est pas le français qui occupe la première place; les cinq heures dont il est doté correspondent simplement à un idéal pédagogique. Viennent en tête la psychologie et la pédagogie, théorique ou pratique, avec huit heures, complétées par

une heure de morale. Si l'on ajoute l'allemand (3), les sciences mathématiques, physiques et naturelles (3), la religion (2), la musique (2), l'agriculture ou le travail manuel (2), le dessin (2), l'étude de la législation (1), l'histoire (1), la géographie (1), le sport (1), on obtient un total de 32 heures hebdomadaires.

Un rôle particulièrement important est réservé au lecteur (ou à la lectrice) — professeur français. La plupart sont de jeunes germanistes, qui connaissent assez bien l'allemand et se passionnent pour une tâche dont ils connaissent toute l'importance. Par leur franchise et leur esprit de camaraderie, par leur dévouement et même par leur jeunesse, ils ont gagné la confiance et l'estime de leurs élèves, souvent plus âgés, et qui pourtant viennent à eux comme à des conseillers, à des guides. Pionniers de la France spirituelle, ils ont droit à un témoignage de satisfaction.

Quoique créées sur un même modèle, ces Ecoles Normales ne sont pas uniformes; la diversité des directeurs, des maîtres et des élèves les a pour ainsi dire décalées les unes par rapport aux autres et confère à chacune d'elles son aspect spécial. L'émulation, qui normalement doit exister entre elles, les rend rivales; un esprit « Ecole Normale » se crée, qui les unifiera toutes et caractérisera chacune d'elles en particulier. Signalons, par exemple, l'initiative prise par celle de Bad-Neuenahr : la création d'une petite revue *Stimmen vom Berg* (*Voix de la montagne*). Le numéro 6/7 (avril-mai 1947) contient, outre de nombreux articles ou renseignements pédagogiques, les travaux des normaliens qui ont obtenu les trois premiers prix à un concours sur le sujet suivant : « Quelle doit être l'action du maître à l'école et dans la communauté scolaire pour aider à assurer la paix européenne? » Les auteurs de ces travaux avaient choisi comme devises : « Pax Christi », « Id, quod spero », « Esperanto ». Le sujet mis au concours pour 1948 est le suivant : « L'idée démocratique et sa culture par le maître à l'école et dans la communauté scolaire. »

L'atmosphère de ces écoles est celle d'un séminaire pédagogique où l'on prépare à leurs fonctions d'instituteurs et même d'instituteurs de campagne des jeunes gens dont beaucoup ont cessé d'appartenir à la jeunesse, parce qu'ils ont déjà connu la vie et ses épreuves, parce qu'avant de se cloîtrer volontairement ils ont parcouru l'Europe en risquant leur vie sur les champs de bataille. C'est dire qu'ils apportent avec eux des souvenirs, des regrets peut-être et des angoisses. L'ensemble se présente au conférencier comme un groupe plus âgé que nos classes et même que nos facultés, mûri par les épreuves, spécialement par la guerre et la captivité, passionnément attentif, comme sait l'être un public allemand, d'autant plus avide de science qu'il mesure l'abîme d'inculture dans lequel l'ont précipité treize années de national socialisme, prêt à poser des questions qui souvent sont pleines d'intérêt. Chez certains, jeunes en général, apparaît une déformation nazie qui nous inciterait à distinguer les moins de

vingt ans et les plus de vingt ans si nous ne redoutions de généraliser trop vite. Les autres semblent avoir dépassé ce stade et être moins préoccupés de se rattacher à un passé mort. Ils ne sont pas toujours exempts de ce scepticisme qui est peut-être une des caractéristiques de la jeunesse allemande : saturée de propagande, écrasée par le désastre, elle a tendance à douter de tout et à se réserver. Les questions qu'ils posent aboutissent invariablement aux grands problèmes de l'heure, obsédants et angoissants, qu'ils ont pour ainsi dire vécus d'avance au cours de leurs campagnes. Ils sont unanimes à désirer la visite de professeurs français, le contact d'étudiants et de normaliens français, la connaissance de nos livres, de nos revues et de nos journaux. Une fois de plus, nous constatons que la culture française a conservé tout son rayonnement et qu'elle paraît capable de guider les peuples vers l'avenir. Il faut que, malgré la détresse de nos finances, nous n'hésitions pas à sacrifier les quelques millions de francs nécessaires pour doter ces écoles des instruments de culture nécessaires. Il serait pareillement stupide de réduire le petit nombre des Français qui ont en Allemagne la charge de l'enseignement et de la jeunesse; il conviendrait, au contraire, de l'augmenter, car ils sont trop peu nombreux pour suffire à une tâche essentielle (1).

Quiconque a vu l'accueil réservé dans ces Ecoles Normales aux Français qui en sont les créateurs et les animateurs — « le père de famille », disait un directeur — et au professeur qui avait fait un long voyage pour y prendre la parole, sait que la France a le devoir de continuer cette œuvre.

Divers dangers la menacent : l'hostilité de certaines autorités allemandes; le risque d'une « confessionalisation » alors que, dans ces écoles elles-mêmes, catholiques et protestants ont appris à se connaître et à s'estimer; les traitements de famine qui attendent les futurs instituteurs et risquent de diminuer le recrutement ou d'en réduire la qualité. Mais si l'effort entrepris peut être soutenu pendant de nombreuses années, si la communauté de travail déjà réalisée se double d'échanges entre normaliens (et professeurs) français et allemands, alors l'avenir pourra célébrer la création des Ecoles Normales allemandes comme une des grandes œuvres de la France et une des réalisations les plus fécondes pour l'Allemagne et pour l'Europe.

J.-F. Angelloz.

(1) Nous en dirons autant des Maisons de France ou des Instituts Français à l'étranger, dont certains, nous dit-on, ferment leurs portes, parce que tous les Français n'ont pas encore compris que, dans ce domaine, les économies coûtent cher.

BELGIQUE

L'euphorie belge se traduit de mainte façon et point seulement dans le domaine gastronomique où l'on pourrait croire qu'elle entre pour la plus large part dans la considération dont nous témoigne l'étranger. Le « miracle » du redressement économique rapide, et, en apparence du moins, persistant, s'accompagne d'une activité artistique, littéraire, intellectuelle si multiple que l'on a peine à en suivre les manifestations, voire essentielles. Cela correspond-il à un renouvellement réel et profond des valeurs et des apports? Peut-on, du mouvement tourbillonnant de l'actualité, dégager une orientation, une direction, des voies bien définies? C'est la question que l'on a le devoir de se poser, si l'on veut dépasser l'information quotidienne, et donner quelque poids à une revue des faits qu'il importe, en tout cas, de résumer.

Au moment où j'écris cette chronique, nous sommes à peine libérés du tumulte qu'a pu mener durant tout un mois le Festival du Cinéma et des Beaux-Arts. Cette parade internationale s'est déroulée sur deux plans — au fond contradictoires, mais qui soulignent le vrai problème actuel dans l'ensemble de ce qu'on nomme les préoccupations « culturelles ». Le plan « spectaculaire » — encore un mot peu sympathique, et le plan « humain ». Ce dernier terme devrait être précisé, mais il suffit à la position du débat. Des conclusions quasi unanimes de la critique et même du public, extraordinairement nombreux et assidu, qui ont suivi la projection de films internationaux, le Festival de Bruxelles a marqué la défaite de l'industrie, du commerce, du battage et des « stars » au bénéfice de la recherche scientifique, éducative, sociale et artistique. L'éclat des fêtes et des bals ne prévaut pas contre le verdict à la fois consacré par le jury qui a jugé, et par les spectateurs qui ont applaudi à ses choix. Il est souhaitable que ces résultats soient largement commentés et qu'un effort soit fait particulièrement dans nos pays d'Europe, en vue d'étendre la réaction et de soutenir les réalisateurs, en somme, désintéressés, qu'il s'agisse des producteurs, des techniciens, des metteurs en scène, des acteurs et actrices.

Le cinéma français a remporté des distinctions significatives : le Grand Prix du Festival, décerné au *Silence est d'or*, film de René Clair, avec Marcelle Derrien et Maurice Chevalier; le Grand Prix du Gouvernement, décerné au meilleur interprète : Gérard Philipe dans *Le Diable au Corps* de Claude Autant-Lara; le Grand Prix du meilleur documentaire : *Naissance du Cinéma*; le Grand Prix du film scolaire : *Assassin d'eau douce* de Painlevé; le Grand Prix du meilleur journal d'actualités. L'Angleterre s'est classée pour la meilleure réalisation avec *Odd man out*; l'Italie, pour qualités exceptionnelles, avec *Païsa* de Rossellini; les Etats-Unis avec le meilleur film scientifique, le meilleur dessin animé,

la meilleure interprète féminine — et le meilleur scénario. Un film tchéco-slovaque et un film hollandais figurent au palmarès. La production européenne l'emporte, de loin, sur celle de l'Amérique — et dans la hiérarchie des récompenses, les œuvres de l'esprit, les films de documentation et d'éducation se classent au juste rang.

D'autre part, d'intéressantes conférences se sont tenues dans les coulisses de la compétition universelle, où des échanges de vues se sont produits, des contacts établis, entre savants, philosophes, chercheurs et vulgarisateurs — notamment à l'initiative du centre français de recherche filmologique. Une association de jeunes universitaires, cinéastes, et de groupements déjà spécialisés tels le Séminaire des Arts et du Cinéma, se constitue en Belgique. Elle participera à l'action de l'association française dans ses buts scientifiques et de propagande, en vue, précisément, de « la prise de conscience » progressive du public devant les moyens d'expression cinématographiques.

Dégageons un autre enseignement, d'incidence générale, de notre Festival du Cinéma et des Beaux-Arts. On a justifié ce titre par des expositions de peinture et de gravures, de dessins et de caricatures. Ceux-ci d'humoristes américains et de Walt Disney. Celles-là donnent un aperçu rétrospectif de l'Impressionnisme et de l'Art vivant dans les collections particulières belges. Des spectacles et des concerts y associaient la musique. Nous avons peu à dire des arts plastiques. Mais il importe de s'arrêter aux démonstrations musicales. Deux auditions ont été réservées à la musique de film. Il y avait là une expérience d'un évident intérêt étant donné le rôle de plus en plus despotique de l'écran et la crise qu'il a déterminée on pourrait dire au physique et au moral dans la conception même de l'art. Honneger n'a-t-il pas écrit : « le musicien disparaît comme le poète a disparu », « le concert symphonique se meurt, et la radio a détruit l'auditeur. » La radio et le cinéma, cela s'entend... Cette opinion est celle de la plupart des artistes, et les musiciens qui ont vécu, depuis vingt ans, de la pellicule sonore sont les premiers à déplorer ce que leur réussite entraîne de concessions, d'abandon des « nécessités » supérieures de l'art. MM. Roger Désormière et Frans André, conduisant l'Orchestre National de Belgique et le grand orchestre symphonique de l'I. N. R., ont tenté de donner un démenti au compositeur de « Jeanne au Bûcher ». Le chef d'orchestre de l'Opéra de Paris a fait entendre de la musique de film des meilleurs maîtres français : Ravel, Jaubert, Sauguet, Auric, Milhaud, Thiriet, Beydts, Van Parys et Jean Françaix. Le premier chef de la Radiodiffusion Nationale Belge a donné des œuvres de Benjamin Britten, William Walton, Kurt Weill, Prokofieff, Pierre Molaert et... Honneger lui-même. Musique de films sans les films. Musique, dès lors, qui pour presque tous ces auteurs reste purement symphonique par sa substance, par ses éléments, par le dévelop-

pement. Musique sans images, vision sans prétexte descriptif. Extérieure, en somme, au septième Art. Seules quelques partitions portent le signe d'une conception en rapport direct avec le mouvement et l'esprit du cinéma. Ce ne sont pas les plus savants, parmi les musiciens modernes, qui ont ouvert la voie. L'avenir de la musique cinématographique est, semble-t-il, dans un retour au sens « populaire » du réel, au large courant de communication, aux sources de l'éternel lieu commun dont a vécu, traditionnellement, l'art des races. Pour nous : fidélité à la conception linéaire, au plan décoratif; à l'objet, à la chose vraie, bien que pensée, à cette représentation animée qui fit le syle des vieux clavecinistes. Musique pure, peut-être pas selon Bach, mais selon Mozart, selon Rameau, selon Debussy...

En dehors de ce bilan un peu particulier, il convient de ne pas laisser tomber dans l'oubli quelques événements de la vie belge en relation étroite avec la littérature. A commencer par les réceptions de notre Académie de Langue et de Littérature françaises. Au cours de ces derniers mois ont été accueillis parmi nos « immortels » Mlle Julia Bastin, professeur de philologie à l'Université Libre de Bruxelles, disciple et émule des maîtres français et de l'Ecole des Hautes-Etudes; l'homme d'Etat Paul-Henri Spaak, en ce moment premier ministre et président de l'*ONU* — fils du poète de « Kaatje », lui-même orateur de grande classe. Ses dons de parole, qu'il tient d'ascendants maternels illustres, son aïeul Paul Janson, son oncle Paul-Emile Janson, se doublent d'une culture littéraire des plus étendues et qui marque d'authentique qualité toutes ses interventions. Son discours, devant les XXX, au Palais des Académies, en a donné la preuve, qui fut d'une rare élévation de pensée et de forme. MM. Constant Burniaux et Henri Liebrecht ont suivi; le premier s'est fait connaître par des romans d'observation psychologique originale, et récemment a publié trois ouvrages, *Clémence, Jeunesse, Route Minée* faisant partie d'un cycle : « Temps inquiets »; le second a signé nombre d'œuvres appartenant à tous les genres, avant de se consacrer principalement à l'Histoire et à la Critique. On lui doit une *Histoire du théâtre français au XVIIe et XVIIIe siècle à Bruxelles* ainsi que *Comédiens français d'autrefois à Bruxelles*. L'Association des Ecrivains belges a célébré, d'autre part, les quatre-vingts ans du poète Valère Gille, qui fut le dernier directeur de *La Jeune Belgique*. Il est un autre survivant de la période héroïque de qui l'on ne parle jamais, et que l'on rencontre souvent encore aux Grands Concerts du Palais des Beaux-Arts, c'est l'ancien notaire Bauwens, fondateur, avec Max Waller, de la célèbre revue. Il a gardé comme le poète de *la Cithare* une surprenante verdeur. Autre glorification — corps présent — d'un vivant : le cinquantenaire du premier livre de M. Georges Rency, président fondateur de l'Association des Ecrivains Belges de langue française et de la Maison Camille Lemonnier. Elle comportait, au lendemain

d'une séance d'hommages « parlés », un touchant pèlerinage aux lieux où l'écrivain, professeur de Lettres, séjourna et composa ses livres.

Plus mélancoliques, dans le cadre désormais si animé de la Maison des Ecrivains, les manifestations dédiées à la mémoire d'un jeune poète tombé au front de la Lys le 24 mai 1940, et dont le talent s'inscrit dans la haute lignée : Auguste Marin, et dont le talent de Georges Eekhoud, disparu un jour de mai, lui aussi, voici vingt ans. Tandis que nous entourions, amis et disciples fidèles, le monument qu'on a élevé au Maître, non loin de ceux d'Emile Verhaeren et d'Hubert Krains, dans le beau Parc de Schaerbeck, qu'on nomme « Josaphat », un homme tomba, frappé d'un coup de soleil mortel. Rappel tragique de la façon dont mourut Eekhoud lui-même, à sa table de travail, un soir ardent et splendide...

La ville d'Anvers, dont il chanta les fastes et magnifia la vie puissante, s'est associée à nos piétés.

Les écrivains flamands, à l'initiative de leur président Lode Baerkelmans, bibliothécaire en chef honoraire de la Métropole, tinrent une fois de plus à montrer ainsi le sentiment qui les inspire et le respect qu'ils portent à l'indépendance de l'expression et à la souveraineté de l'esprit.

J'achèverai cette chronique par une pensée endeuillée... Au cours du Congrès International des Pen Clubs qui vient de se tenir à Zurich, et qui a élu à la présidence de la Fédération universelle notre illustre compatriote Maurice Maeterlinck, le romancier Styn Streuvels, hôte d'honneur pour les lettres flamandes, m'exprimait sa tristesse de constater l'indifférence du monde littéraire à l'égard d'écrivains tels Auguste Vermeylen, Karel Van de Woestyne et Fernand Toussaint van Boelaere de qui l'œuvre revêt une signification européenne. Nous songions surtout, Styn Streuvels et moi, à Toussaint van Boelaere, dont j'ai cité, dans ma première Lettre de Belgique, les propos émouvants. Il est mort depuis. Nul n'a cru devoir, aux assises zurichoises, rappeler la place qu'il occupait, comme président du Pen Club flamand, et nul écho n'a franchi nos frontières de sa disparition... Ses pairs lui avaient conféré, comme jadis à Camille Lemonnier, le titre de Maréchal des Lettres. Il était digne de le porter, et il le portait avec autant de distinction physique que de noblesse spirituelle. J'ai signalé ses dernières œuvres publiées. J'ai dit le rôle qu'il a joué dans la renaissance et dans l'orientation actuelle des Lettres flamandes. Un critique de la génération nouvelle a écrit : « Incontestablement flamande d'inspiration, l'œuvre de Toussaint van Boelaere est filtrée, raffinée, cristallisée, nourrie des grandes esthétiques — parmi lesquelles l'esthétique française, synonyme d'esprit, sens de la mesure, goût parfait. Et ce n'est point contradiction. Dans un pays appelé, non sans raison, le carrefour de l'Occident, ce qui pourrait paraître hétéroclite tient du phénomène naturel. »

C'est dans cette conviction que nous répondrons ici, certain d'être entendu, à la juste attente de nos amis flamands.

René Lyr.

ASSOCIATION DES AMIS DE ROMAIN ROLLAND.

Une section belge des Amis de Romain Rolland s'est constituée à Bruxelles. Elle groupe des personnalités littéraires de Wallonie et de Flandre; son but est de préserver et de propager l'héritage spirituel du grand écrivain dans notre pays. L'association a été installée en l'Hôtel de l'Alliance Française, en présence de Mme Romain Rolland et sous la présidence effective de la Reine Elisabeth. Le fait de cette participation active de la souveraine, fidèle au dévouement que porta le roi Albert aux choses de la Littérature et de l'Art en leurs plus hautes et libres attitudes, mérite sans doute d'être souligné. Des discours furent prononcés, en cette occasion, par Louis Piérard, en français, Herman Teirlinck, en flamand. Ceux-ci partagent avec le romancier Frans Hellens la vice-présidence de l'Association qui projette entre autres manifestations un grand concert Beethoven au Palais des Beaux-Arts au programme duquel figurent des lectures de pages choisies de Romain Rolland.

LA BIBLIOTHÈQUE ALBERTINE.

La Belgique avait décidé d'honorer la mémoire du roi Albert par l'édification, au Mont des Arts à Bruxelles, d'une Bibliothèque nationale. Des fonds importants furent naguère réunis à cette fin par souscription publique. Les événements ont ralenti la réalisation de ce projet. L'on vient d'exposer les plans et maquettes du futur monument. Ils sont dus à la collaboration des architectes Jules Ghobert et Houyoux.

L'Albertine comporte un ensemble imposant de bâtiments et d'espaces urbanisés. L'actuel Mont des Arts, ainsi que les rues qui l'encadrent, seront remplacés par un complexe de jardins et de palais. Les musées ancien et moderne seront réunis. La Bibliothèque proprement dite comprendra diverses salles aménagées pour la lecture et le travail intellectuel, les livres étant répartis dans une tour de 16 étages, sur une centaine de kilomètres de rayons, plus une réserve de 40 kilomètres.

De minutieuses études ont été faites en vue des dangers d'incendie et de bombardement. D'éminents spécialistes étrangers tels l'architecte français Crevel, M. Decock, hollandais, et Sir Patrick Abercombie, ont été consultés. La réalisation de ce travail gigantesque modifiera l'aspect de la capitale belge en l'un de ses points centraux qui deviendra, par la réunion des musées, d'une part, le voisinage du Palais des Beaux-Arts (avec ses salles d'exposition, ses salles de concerts, ses scènes théâtrales et ses écrans de projections) d'autre part, l'un des axes vitaux de la vie intellectuelle et artistique nationale et internationale.

L'UNESCO ET LE THÉATRE.

L'Union de la Presse théâtrale et musicale de Belgique ayant été saisie par l'Unesco d'une invitation à donner un avis sur la façon dont l'Organisation des Nations Unies pour la Science et la Culture pourrait collaborer avec le théâtre, vient de préciser quelques principes qu'il nous parait intéressant de signaler à l'attention des écrivains, en général, et des gens de théâtre — comme de tous ceux qui se préoccupent de l'avenir de la scène en nos divers pays. Ces principes se résument par la proposition suivante : « L'Unesco doit se garder de favoriser une étatisation du théâtre. L'autonomie des troupes, des acteurs, des méthodes d'interprétation, doit être considérée comme essentielle. Toute unification étatique et super-étatique risquerait de nuire à la liberté et à l'individualisme qui, en matière d'art, sont impératifs. D'autre part, il est souhaitable qu'aucune différence ne soit faite, dans le domaine des échanges, entre petites et grandes nations. Un Institut du Théâtre International, répondant à ces données, devrait avoir pour rôle d'offrir aux auteurs et aux interprètes, de quelque pays et de quelque langue soient-ils, une information complète et objective sur le théâtre joué ou publié et de mettre à leur disposition des traductions de pièces. »

LES RÉFORMES DU DROIT D'AUTEUR.

L'Association des Artistes professionnels de Belgique a tenu son premier congrès depuis 1939. Ses assises, dont les importants débats se sont déroulés dans la salle des mariages de l'Hôtel de Ville de Bruxelles, ont été suivies d'une

conférence consacrée en ordre principal à la reconstitution de la Fédération Internationale des Arts plastiques. Brillantes participations étrangères, notamment de la Hollande et de la France. A l'ordre du jour des préoccupations, notons la question des droits d'auteur à laquelle les Gens de Lettres se doivent de porter toute attention. A cet égard, un mouvement s'organise en Belgique où l'unification des perceptions a été réalisée par la Société Nationale. Le gouvernement belge a convoqué, pour 1948, d'accord avec l'Unesco, une conférence qui aura pour objet la réforme et sans doute l'extension de la Convention de Berne.

LIVRES BELGES RÉCEMMENT PARUS.

Le Meurtre d'Yseult (récit) : Guy van Zandycke. Edition des Artistes, 54, rue de l'Amazone, Bruxelles. — *L'Heure de la Vérité* (roman) : Albert Ayguesparse, avec une préface de Charles Plisnier. Editions Julliard. — *Passages* (essais) : Gustave Charlier. Editions La Renaissance du Livre, place du Petit Sablon, Bruxelles. — *Psaumes sans la grâce* (poèmes) : Charles Bertin. Editions La Maison du Poète, Bruxelles. — *Prière de l'attente* (poèmes) : Jean Tordeur. Editions Casterman à Tournai. — *Dans les Vergers de Dieu* (poèmes) : Armand Bernier. Editions Cahiers du Nord, Charleroi. — *Geneviève de la Forêt :* Armand Bernier. Editions Stainforth, Bruges. — *L'Erreur de Taine :* Georges Léotard. Editions Marguerite, Bruxelles et Paris (Office de Centralisation, rue des Grands-Augustins). — *Ecrits sur le sable* (souvenirs) : Franz Fischer. Editions La Renaissance du Livre, Bruxelles. — *Tétralogie :* Camille Mathy.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

ECHANGES POETIQUES INTERNATIONAUX (1). — A ceux qui voient dans la poésie, je ne dis pas un instrument de paix internationale — telle n'est pas sa fonction, sinon accidentellement et par voie de conséquence —, mais un moyen pour l'homme, à travers l'art, de mieux se connaître dans son universalité, on voudrait signaler quelques textes par où, en Angleterre et chez nous, se manifeste le désir de déborder les limites d'une pensée étroitement nationale et de renouveler, au contact de l'étranger, les façons de voir et les moyens d'expression.

Chez nos voisins, cette curiosité paraît peut-être encore plus largement ouverte que chez nous. J'en ai plusieurs preuves sous les yeux. La revue *Translation* publie des traductions de poèmes latins, italiens, espagnols, sud-américains, français, allemands, flamands, danois, russes, grecs. L'un de ces derniers, *Dionysos*

(1) *Translation* (London, Phœnix Press, 1945, 2 s.). — *Six Poems from the Greek of Sekilianos and Seferis*, by L. Durrell (Rhodes, Privately Printed, 1946, 18 p.). — *Salamander*, ed. by K. Bullen and J. Cromer (London, Allen-Unwin, 1947, 128 p., 6 s.). — *Baudelaire, Selected Poems*, transl. by G. A. Wagner (London, Falcon Press, 1947, 131 p., 7 s. 6 d.). — *20 Prose Poems of Baudelaire*, transl. by M. Hamburger (London, Poetry London, 1946, 47 p., 5 s.). — *Death of the Cathedral*, by Fred Marnau, transl. by E. Sigler (London, Grey Walls Press, 1946, 111 p., 8 s. 6 d.). — *Contemporary Chinese Poetry*, ed. with an introd. by R. Payne (London, Routledge, 1947, 168 p., 10 s. 6 d.). — *Poesie* 47, nº 38 (Paris, 1947, 75 f.). — *Anthologie de la Poésie anglaise*, par L. Cazamian (Paris, Stock, 1946, XXIX-360 p., 250 f.). — *Les grands lyriques anglais*, par F. Rose (Paris, Didier, 1946, 243 p.). — *Poèmes choisis de William Blake*, trad. et introd. de M. L. Cazamian (Paris, Aubier, s. d., 253 p.). — *25 Poèmes de Coleridge*, trad. et introd. de G. d'Hangest (*Ibid., Id.*, s. d., 381 p.).

au Berceau de Sekilianos, se retrouve dans une version (que je préfère) de L. Durrell, qui a voulu faire connaître ce poète « déclamatoire, orné, urgent » et, par contraste, Seferis, écrivain « allusif, elliptique et réservé », tous deux étant à son avis les plus grands poètes grecs vivants (*Six Poems from the Greek*). Les versions de poètes français parues dans *Translation*, de Ronsard à Aragon, avec une forte prédominance des contemporains, témoignent du vif intérêt qu'on porte aujourd'hui en Angleterre à la poésie de chez nous. On a déjà eu l'occasion de signaler cet intérêt en parlant dans cette revue de la place donnée là-bas à nos Apollinaire, Cocteau, Aragon, Eluard, Breton, et autres, notamment dans les périodiques *New Writing and Daylight*, *Horizon*, *Cornhill*, *Modern Quaterly*, etc. Un intérêt semblable s'éveille chez nous pour les poètes anglais contemporains. On attend, aux éditions du Seuil, les traductions de poèmes de T. S. Eliot par Pierre Leyris. *Poésie 47* en a donné un échantillon très bien venu (*Gerontion*) dans son n° 38. Nos poètes d'hier et d'avant-hier ont fait en Angleterre l'objet de plusieurs tentatives plus ou moins heureuses, l'an dernier et cette année, sous forme de choix publiés en volumes. Des *Poèmes en Prose* de Baudelaire ont été rendus avec fidélité et ingéniosité par M. Hamburger aux éditions Poetry London. Moins réussie dans l'ensemble, parce que souvent moins exacte et plus quelconque, la version récente de quarante extraits des *Fleurs du Mal* parue à la Falcon Press, digne quand même de notre reconnaissance, d'ailleurs présentée avec de belles illustrations et précédée d'une magistrale introduction de Enid Starkie. Enfin, dans le recueil *Salamander*, qui commémore l'activité intellectuelle d'un groupe d'écrivains réunis par la guerre en Moyen-Orient, et où étaient représentées l'Angleterre, la Nouvelle-Zélande, l'Afrique du Sud, l'Egypte, l'Arménie, l'Italie, la Yougoslavie et la France (celle-ci par notre compatriote Raoul Parme qui, dans ses traductions de l'anglais, n'a pas perdu les leçons de nos modernes, notamment Toulet), on mesure le rayonnement de notre langue, choisie par plusieurs de nos amis étrangers pour moyen d'expression, en plus de celui de notre poésie, déjà signalé.

On voudrait voir traduit en français Fred Marnau, tchèque s'il faut en croire Wrey Gardiner dans *The Dark Thorn*, qui a choisi, comme Rilke, l'allemand pour s'exprimer, mais qui est un des poètes notables de notre époque. Son recueil *Death of the Cathedral* apporte des thèmes et des images neufs au trésor de la poésie européenne contemporaine et constitue une réussite en vers anglais. On en dirait autant du recueil *Contemporary Chinesse Poetry* de R. Payne, à l'échelle mondiale : ces poèmes d'écrivains chinois contemporains, traduits en anglais par plusieurs de leurs compatriotes, témoignent du renouvellement d'une poésie de sages retirés du monde et que nous nous figurions peut-être

immuable : la grâce y a fait place à une violence franche et souvent brutale.

Si l'on est moins avancé en France sur la voie de ces échanges internationaux contemporains, on n'a rien à envier aux Anglais en ce qui concerne la poésie du passé. Il faut signaler le recueil de F. Rose, *Les grands lyriques anglais*, de Shakespeare aux modernes, destiné aux écoles, inégalement réussi, mais méritoire. Les choix de poèmes de Blake et de Coleridge, par M.-L. Cazamian et G. d'Hangest respectivement, sont de premier ordre : sûrs et souples dans le parti adopté et dans l'équivalence, ils sont, de plus, précédés d'introductions qui tiennent environ un tiers du premier volume et près de la moitié du second et constituent les mises au point les plus personnelles et les plus récentes à la fois qu'on possède sur ces deux poètes. Enfin, qui désire une vue d'ensemble de la poésie anglaise trouverait malaisément panorama plus ample et plus exact que l'*Anthologie* de Louis Cazamian : le lecteur incomplètement informé, désireux de s'initier à ce vaste sujet, et le spécialiste soucieux d'élargir ses vues, auront tous deux profit à lire l'introduction que le traducteur a placée en tête de son anthologie : l'une et l'autre sont le fruit d'une pratique de la poésie anglaise poursuivie tout le long d'une vie de labeur.

Pour être complète, la revue qu'on vient de faire devrait signaler bien d'autres tentatives, bien d'autres réussites (le genre étant admis), et être suivie d'une discussion des méthodes variées de traduction qu'elles dénotent. On ne peut songer ici à effleurer même ce problème qui demande qu'on l'examine à loisir. Sans diminuer la valeur de tout le travail accompli dans le domaine des échanges poétiques, ni son utilité pour qui en est réduit à la langue maternelle, il faut reconnaître une fois de plus que toute poésie est intraduisible et que toute traduction d'une poésie étrangère ne constitue au mieux qu'un pis-aller, une initiation, un instrument d'approche.

Jacques Vallette.

Livres

UN ENFANT DU PAYS, par *R. Wright*, trad. Bokanowski et Duhamel (Paris, Michel, 1947, 483 p., 300 f.). — Voici l'un des grands romans publiés cette année en France. On y trouve réunis plusieurs caractères qui, épars dans d'autres, ont valu chez nous au roman américain une consommation parfois aveugle. L'intérêt documentaire d'abord : une présentation tragique de la vie des noirs et de leurs rapports avec les blancs à Chicago. Puis l'histoire elle-même, passionnants épisodes de crime, de poursuite et de châtiment. Enfin l'intérêt psychologique et humain : mobiles, ressorts, sens de l'acte sont explorés et suggérés; il y a longtemps qu'on n'avait vu mis avec autant de grandeur l'homme aux prises avec sa destinée.

PROPOS SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE, par *Montgomery Belgion* (Paris, Ed. de Flore, 1947, 446 p., 270 f.). — Prisonnier, l'auteur a composé ce livre pour ses camarades de camp. D'où une allure didactique sans prétention et un ton d'honnête homme qui ne doivent pas dissimuler chez lui un

critique informé, aux vues aussi décidées qu'elles sont larges. Dans un cadre historique autant que l'ordre l'exige, et de quelque genre littéraire qu'il parle, il vise surtout à développer le sens littéraire du lecteur, à lui suggérer une méthode de lecture et d'appréciation agréable et profitable en s'appuyant sur des exemples caractéristiques. Aimable, solide, suggestif, il procure lui aussi plaisir et profit.

PARADISE, par *Esther Forbes*, trad. Aymon (Bruxelles, La Sixaine, 1947, 319 p.). — Malgré quelques longueurs vers le milieu, ce tableau de la vie au Massachussets dans les temps encore héroïques de la Nouvelle-Angleterre (la lutte contre les Indiens en est un épisode passionnant) est nourri de détails historiques probablement contrôlés, en même temps que franchement romanesque, plein de couleur et de relief; il a tout ce qu'il faut pour prendre et entrainer.

LE LION ET SON OMBRE, par *Chr. Isherwood*, trad. Hilleret (Paris, le Sagittaire, 1947, 290 p., 250 f.). — Avec son pathétique dissimulé sous l'impertinence, Isherwood raconte ici ses années d'étudiant et ses débuts d'écrivain. Autobiographie romancée qui se déroule dans des milieux variés et pittoresques. Bilan dressé en 1939 de l'état d'esprit d'un jeune homme de l'entre-deux-guerres.

BREWSIE ET WILLIE, par *Gertrude Stein*, trad. Schwab (Paris, Morihien, 1947, 140 p., 200 f.). — Conversations de G. I. en France, dépaysés et qui sentent mieux pour cela leurs soucis d'Américains confrontés par une difficile après-guerre, la nécessité de nombreux réajustements, en eux et autour d'eux, qui élargissent en Europe leur vision du monde et de l'homme, et qui raisonnent tout cela de leur mieux, péniblement, maladroitement, mais avec un naturel que l'auteur a su rendre savoureux.

LE SIÈCLE DE VICTORIA, par *Jacques Chastenet* (Paris, Fayard, 1947, 406 p., 225 f.). — Vieille histoire, souvent racontée. Et pourtant tout n'est pas dit sur elle, son dernier narrateur nous le prouve. L'exposé des faits, les portraits de personnages, sont clairs et vivants. La présentation et la discussion des problèmes est vigoureuse et nette, incessante et vigilante l'activité d'un esprit qui veut comprendre par lui-même et former des idées. On pourra n'être pas toujours d'accord avec lui (par exemple sur le côté « peuple » de la reine), mais on ne saurait refuser la sympathie à son entrain ni l'admiration à son grand talent.

HISTOIRE DU PEUPLE ANGLAIS AU XIXe SIÈCLE, t. IV : Le milieu du siècle (1841-1852), par *Elie Halévy* (Paris, Hachette, 1946, XI-398 p.). — Il s'agit ici, non plus d'un livre de vulgarisation comme le précédent, mais d'une de ses sources principales, dans la mesure où M. Chastenet a pu se servir de la grande œuvre, classique en Angleterre comme en France, malheureusement interrompue par la mort de son auteur, et dont Elie Halévy avait publié les parties relatives aux périodes 1815-1841 et 1895-1914. A ces cinq tomes, un sixième devait bientôt s'ajouter: c'est lui qui vient de paraître grâce au délicat et magistral travail effectué par M. Paul Vaucher sur les fiches, notes, ébauches et chapitres déjà rédigés par Halévy. Un vide subsistera toujours, dans ce monument, entre les années 1852 et 1895. Du moins le présent volume s'achève-t-il sur une étape capitale : le tableau de l'Angleterre religieuse en 1852, qui aurait dû s'accompagner d'un tableau économique et social. On peut mesurer en partie tout ce dont la mort de l'auteur nous a privés, à lire les deux pages de plan rédigées par lui pour un volume suivant avec sa hauteur et sa fermeté de vues habituelles.

VIE DE CONRAD, par *G. Jean-Aubry* (Paris, Gallimard, 1947, 299 p.). — Voici le fruit d'un travail de vingt ans, aussi complet sans doute qu'il se peut, scrupuleusement documenté, comme en font foi 19 pages de bibliographie, rédigé dans le souci de montrer les rapports de l'œuvre de Conrad avec sa vie, et que voudront lire tous les fervents du grand écrivain.

LES JEUX DU CIRQUE, par *Upton Sinclair*, trad. Raimbault (Paris, Ed. de Flore, 1947, VII-303 p., 210 f.). — Ce livre, paru en 1931, n'est pas ennuyeux pour avoir attendu sa version française. La fiction grâce à laquelle un jeune Américain riche, accidenté dans une course d'autos, vit en rêve une réplique romaine de son histoire, permet à l'auteur de mettre en parallèle deux civilisations où l'état social donne (telle est la thèse) prise à la critique par de nombreuses analogies.

PASSEPORTS, par *M. Borden*, trad. Helbronner (Monaco, Ed. du Ro-

cher, 1947, 294 p.). — L'original a paru en 1939. Le sujet nous intéresse encore, puisqu'il s'agit de l'occupation nazie en Autriche et de ses suites pour une malheureuse famille. Le livre, écrit non sans talent, valait la peine d'être traduit.

ENFANTS DE VIENNE, par *R. Neumann*, trad. Duhamel et Henri (Paris, Ed. Atlas, 1947, 223 p., 150 f.). — Encore Vienne, à la fin de la guerre cette fois. Histoire d'un groupe d'enfants abandonnés aux hasards de la rue, naïvement corrompus, campant dans une cave, pris entre deux armées de libérateurs qui pour la plupart ne comprennent pas l'horreur du sort de ces petits déshérités. On abuse, de nos jours, du mot *bouleversant :* il est ici de mise, car ce sujet brutal est traité avec infiniment d'art et d'humanité.

MOONLIGHT AT THE GLOBE, by *Ronald Watkins* (London, Michael Joseph, 1946, 136 p., 9 s. 6 d.). — En 1945, l'auteur a dirigé à l'école de Harrow une représentation du *Midsummer Night's Dream*, où il a tenté de se replacer dans les conditions où se trouvait, à l'origine, la troupe du théâtre du « Globe ». Il doit beaucoup, sous ce rapport, à la récente reconstitution de cette scène par J. Cranford Adams. La fin de son livre, en une trentaine de pages, reproduit en détail sa mise en scène, dont la préparation constitue le gros du travail. Ce dernier est surtout une analyse du texte (à l'exemple de H. Granville-Barker dans ses *Prefaces*), auquel presque seul il s'agit de demander toutes indications utiles à la représentation. Si Mr. Watkins n'est pas le premier à se réclamer de cette méthode, une attention amoureuse, une imagination sans mauvais goût, une ingéniosité sans indiscrétion, une interprétation scrupuleuse, une extrême et respectueuse utilisation du texte donnent à son livre un vif attrait, encore accru par des plans et dessins de personnages nombreux et suggestifs; et par la reproduction (paroles et musique) de chansons élisabéthaines pour tous les passages susceptibles d'être chantés.

THE OXFORD SONG BOOK, Melody Edition (Oxford University Press, VIII-170 p.). — Petit trésor de chansons anciennes et traditionnelles réunies par Thomas Wood, y compris de savoureux canons et des airs notés pour le violon. L'Angleterre ancienne et populaire vit dans ces pages. L'étrange et brutal « We be Soldiers Three » de 1609 nous révèle l'origine d'un titre célèbre de nouvelles de Kipling et donne à penser qu'on a eu tort d'employer pour le traduire le terme de « troupiers », qui, d'après Dauzat, date de 1821 seulement.

SIX SONGS FOR CHILDREN, melodies by *Phyllis Tate* (« The Oxford Choral Songs », Oxford University Press, 1946, 5 d. each). — De ces chansons à la musique facile et spirituelle, au vocabulaire simple, tout indiquées pour piquer l'intérêt des élèves de la 6e à la 4e, sinon plus haut, que préférer? *What does little birdie say?* est plus tendre; *The brave old Duke of York* plus martial; *A farmer went trotting* plus vif. *Little piggy*, endiablé et désopilant, est sans doute le plus propre à enseigner à nos enfants un peu d'anglais sans larmes.

LIVRES REÇUS. — *Mound Vista*, par H. H. Kroll, trad. Debidour (Lyon, Lardanchet, 1947, 454 p., 230 f.). — *Noirs sont les cheveux de mon amant*, par E. M. Roberts, trad. Baudy (Paris, Corrêa, 1946, 210 p.). — *La maison des cinq vertus*, par D. Varè, trad. Muray (Paris, Plon, 1947, 241 p., 120 f.). — *Nous voulions être heureuses*, par H. G. Carlisle, trad. Berritz (Paris, Ed. de Flore, 1947, 317 p., 225 f.). — *Le César perdu*, par R. Fenisong, trad. Poquet (Paris, Table Ronde, 1947, 245 p.).

Revues

OUR TIME, July 1947. — Série « Britain's Film Directors » : *Carol Reed*. Série « Creators of Modern Music » : *Bela Bartok*. A propos de la récente biographie de G. Eliot par G. Bullett, un utile article sur la grande romancière injustement délaissée de nos jours. A propos de l'exposition de la Tate Gallery, excellente vue panoramique des écoles anglaises de peinture depuis un demi-siècle, dans *Fifty Years of British Painting* (4 reproductions, dont un frontispice de P. Nash).

HORIZON, July 1947. — 3 poèmes de S. Spender, C. Day Lewis et E. Sitwell, sur le style récent de laquelle K. Clark donne aussi une étude nourrie. Deux autres contributions intéressantes : un long fragment autobiographique de O. Sitwell, *Father and Son*, et, dans la série « Novelist-Philosophers », la première partie d'un long essai sur Stendhal par M. Turnell.

THE ADELPHI, July-September, 1947. — *The Moral Basis of Democracy*,

par M. Murry, et plus loin un *Commentary* du même auteur. Quelques bons poèmes. *To Die to Live*, par Herbert Read (qui souhaite une conciliation pragmatique, et non transcendantale, du communisme et de l'humanisme chrétien). *17th Century Spain and 20th Century Britain*, par A. K. Jameson. Bonnes revues de livres.

THE DUBLIN MAGAZINE, July-September 1947. — *Out of the Darkness*, 3 scènes en vers suggérées par l'histoire de Lazare. *The Contemporary Thought of Ireland*, par A. Ussher. *Goldsmith in Camouflage*, essai de nouvelle appréciation psychologique de l'écrivain du XVIIIe siècle. — J. V.

MÉDECINE

LA REANIMATION. — La réanimation comprend l'ensemble des manœuvres entreprises pour lutter contre la mort. Etant donné que la plupart des cas où l'on peut intervenir efficacement sont ceux où la mort imminente est provoquée par une grande hémorragie, un choc traumatique ou une asphyxie, il est habituel de voir grouper sous le terme de réanimation les notions relatives à la transfusion et à l'oxygénothérapie. Mais la réanimation ne se limite pas à ces deux manœuvres essentielles; elle les associe l'une à l'autre éventuellement et, au besoin, à d'autres encore.

Une grande hémorragie provoque une syncope, le pouls devient imperceptible, la tension artérielle s'effondre, la respiration s'accélère. Pour remplacer la masse sanguine perdue, on a utilisé depuis longtemps les injections intra-veineuses de sérum salé physiologique (7 gr. de chlorure de sodium par litre), de sérum salé additionné de gomme ou de glucose, de sérum hypertonique, de divers sérums artificiels dont la composition variait.

Le professeur Léon Binet préconise une solution de 8 gr. de chlorure de sodium, 1 gr. 50 de bicarbonate de soude et 4 gr. d'hyposulfite de soude dans un litre d'eau distillée.

Les résultats obtenus sont favorables quand il s'agit d'une hémorragie de moyenne importance.

Dans les cas graves, il sont insuffisants ou transitoires.

C'est ainsi qu'on a été amené à reprendre au cours de la guerre 1914-1918, sous l'impulsion des professeurs Jeanbrau et Hédon (1917), les expériences et les travaux anciens de Hayem et de Charles Richet relatifs à la transfusion du sang. On sait que celle-ci était couramment pratiquée entre les deux guerres mondiales, non seulement contre les hémorragies traumatiques, pathologiques ou opératoires, mais encore à titre préventif chez les sujets présentant un trouble congénital de la coagulation sanguine (hémophilie) et, à titre thérapeutique, dans certaines infections, sous forme d'immuno-transfusion.

La vulgarisation de la transfusion sanguine a diffusé la notion des groupes sanguins.

Il existe en effet, dans le couple donneur-receveur de sang, des incompatibilités irréductibles. Le sang d'un individu quel-

conque est susceptible de provoquer, s'il est injecté à un autre sujet quelconque, l'agglutination des globules rouges, se traduisant par des accidents graves, souvent mortels.

On identifie par une épreuve très simple (de Beth-Vincent) le groupe auquel appartient un sujet déterminé. On compte quatre groupes sanguins, A.B. AB et O. Sans entrer dans le détail, il suffit de se rappeler que le groupe O est celui des donneurs universels, dont on compte environ 45 % en France. Il y a un intérêt majeur pour chaque personne, en prévision d'un accident, de connaître le groupe sanguin auquel elle appartient.

Un élément nouveau, dont la découverte est due à Landsteiner, explique certains accidents de la transfusion jusqu'alors obscurs. Les globules rouges d'un singe, *Macacus rhésus*, contiennent un agglutinogène qui se retrouve chez 85 % des humains. Ceux-ci sont dits *Rh positifs* contre 15 % de *Rh négatifs*. Cet agglutinogène est indépendant des facteurs A, B et O, il se transmet héréditairement suivant les lois de Mendel.

Lors d'une première transfusion sur un sujet Rh — d'hématies Rh + on ne constate pas d'incidents, mais cette transfusion provoque dans le sang du receveur Rh — la formation d'agglutinines anti-Rh qui, si les transfusions de sang Rh + sont répétés, déclencheront une agglutination suivie d'hémolyse s'accompagnant des graves accidents habituels. Bien plus, une femme Rh —, enceinte d'un mari Rh +, a, d'après les lois de Mendel, trois chances sur quatre d'engendrer un fœtus du groupe Rh +. Ce fœtus agit sur l'organisme maternel comme une transfusion de sang Rh + ; il entraîne en permanence la formation d'agglutinines anti-Rh. Qu'au cours de l'accouchement, par exemple, une hémorragie de la mère rende urgente une transfusion et qu'on lui injecte du sang du père (Rh +), on provoquera, dès la première transfusion, la transfusion unique, les accidents classiques.

Cette notion du facteur Rh éclaire, en outre d'un jour nouveau l'origine de certaines maladies des nouveau-nés (anémies, ictères graves, erythroblastoses, etc...) qui résultent de l'imprégnation de l'organisme du fœtus par des anti-corps maternels.

Ces troubles s'aggravent avec les grossesses successives, et Tzanck a observé le cas d'une famille où treize enfants dont neuf avaient succombé, le treizième n'ayant été sauvé que par une transfusion de sang Rh — pur, vierge si on peut dire, c'est-à-dire ne contenant aucune agglutinine anti-Rh.

En temps de paix, une bonne organisation de la transfusion avait été réalisée, avec appel facile à des donneurs sélectionnés en nombre suffisant. Les exigences du temps de guerre ont naturellement amplifié les demandes dans des proportions considérables.

Pour assurer aux blessés le bénéfice de la transfusion sans

immobiliser un nombre excessif de donneurs, on a eu recours à du sang conservé, suivant une technique mise au point par le professeur Jeanneney et au plasma (sang dépourvu de ses globules), utilisé sous forme liquide ou sec, dilué au moment de son emploi. Les armées alliées ont largement utilisé le sang total et le plasma conservé.

On peut d'ailleurs associer dans le traitement des hémorragies, le sang et le sérum artificiel. Le professeur Léon Binet conseille la transfusion d'un mélange comprenant une partie de sang pour trois parties de sérum. On a préconisé également récemment l'emploi du sang suroxygéné.

Dans les grands traumatismes, l'hémorragie n'est pas seule responsable de l'état de mort imminente du blessé. L'anémie par perte de sang provoque un collapsus, tandis que l'ensemble des symptômes qui s'observent après le fracas d'un membre, une plaie pénétrante du thorax ou de l'abdomen, un ensevelissement, ou même plus couramment encore après une intervention chirurgicale grave est qualifié choc (ou shock, en hommage à Hunter et Travers qui l'étudièrent les premiers).

En réalité, cette « stupeur traumatique » était connue depuis longtemps, depuis Dupuytren et Claude Bernard. La meilleure définition de l'état de choc est peut être celle de Piéchaud (1880), « un état plus ou moins grave, consécutif aux plaies par armes à feu et aux grands écrasements, caractérisé par l'affaiblissement du pouls, l'abaissement de la température, la pâleur des tissus, un certain degré d'anesthésie joint à la faiblesse musculaire avec conservation de l'intelligence ».

Retenons que les trois éléments cardinaux du choc sont l'hypotension artérielle, l'hypothermie et l'hypoesthésie.

Le choc est infiniment plus complexe que l'hémorragie, encore que celle-ci joue un rôle important dans son développement. On a invoqué diverses explications à l'origine du choc : épuisement nerveux aboutissant à une véritable inhibition, diminution de la masse sanguine avec stase, acidose et forte concentration globulaire; le nombre des globules rouges s'élève à 8 ou 9 millions par millimètre cube contre 5 millions normalement, au contraire de ce qui se passe chez le simple anémié par hémorragie où ce nombre tombe à 3 millions par exemple. On a invoqué également l'action des auto-toxines déchargées dans l'organisme par les tissus lacérés et broyés, ainsi que l'action combinée de cette auto-intoxication et de l'infection des plaies.

Le traitement du choc doit, en conséquence, répondre à de multiples indications. Le blessé est réchauffé. On combat la déshydratation par des boissons (thé, café, eau). On atténue la douleur, élément important, par la morphine. Les médicaments destinés à tonifier le cœur ou à stimuler la tension sont illusoires quand ils ne sont pas nocifs. L'oxygénothérapie (inhala-

tion d'oxygène), au contraire, est un adjuvant souvent indispensable.

Mais deux éléments sont capitaux dans le traitement : d'une part, la reconstitution de la masse sanguine et, d'autre part, l'acte opératoire. Sur la reconstitution de la masse sanguine, par injections intra-veineuses de divers sérums artificiels seuls ou associés à du sang, par transfusion de sang frais, de sang conservé ou de plasma, nous ne reviendrons pas. L'intervention opératoire destinée à extraire les projectiles, à lier les gros vaisseaux sectionnés à éplucher, comme on dit, les tissus confus, etc..., doit être aussi précoce que possible. Mais bien qu'elle contribue au « déchoquage » du blessé, encore faut-il que celui-ci puisse la supporter.

La conclusion pratique qui s'impose et qui a servi de guide aux remarquables organisations mises au point au cours de la dernière guerre est que l'équipe chirurgicale et l'équipe de réanimation doivent travailler en étroite collaboration, dans des locaux voisins, voire même ensemble dans la salle d'opération.

Ces indications sont valables pour le temps de paix et relativement faciles à réaliser dans les hôpitaux, les cliniques et les postes de secours.

Revenons à l'oxygénothérapie. Celle-ci est à la base du traitement de l'asphyxie. Mais il ne faut pas limiter le sens de ce terme à l'asphyxie par oxyde de carbone banale et bien connue. La carence d'oxygène peut être provoquée par une affection pulmonaire (embolie), noyade, électrocution, accident d'anesthésie, anémie bulbaire consécutive aux grandes hémorragies, paralysie des muscles respiratoires (poliomyélite), plaies du thorax, etc... Deux facteurs doivent être réunis pour parer à l'arrêt des fonctions respiratoires : assurer la ventilation pulmonaire et assurer un apport d'oxygène. Leur association permet d'obtenir de véritables résurrections.

Assurer la ventilation pulmonaire? C'est, en effet, pratiquer la respiration artificielle, soit par les compressions périodiques et rythmées du thorax, soit par les appareils spéciaux dont le matériel des sapeurs-pompiers, entre autres, est doté depuis plusieurs années.

L'apport d'oxygène peut être réalisé *sans* pression ou *sous* pression, par des dispositifs variés, que la guerre et les travaux des physiologistes (le professeur Léon Binet et ses élèves notamment) ont simplifiés. On utilise le masque ou la tente à oxygène. ou même un poumon d'acier portatif. On sait que cet appareil renouvelé du « spirophore » de Woillez (1876) par Dricker aux Etats-Unis, est employé en vue d'obtenir à la fois l'action mécanique et l'apport d'oxygène nécessaires aux paralysés des muscles respiratoires (à la suite d'une atteinte de poliomyélite).

Quelques principes rudimentaires de physiologie orientent l'oxygénothérapie. L'air pulmonaire contient normalement 14

à 15 % d'oxygène. Cette proportion tombe à 11, 10 et même 7,50 % chez les dyspnéiques. Cependant en voulant remédier à la carence d'oxygène dont souffrent ces sujets, il ne faut pas leur faire courir un autre danger. L'oxygénothérapie repose sur la notion du rapport entre la pression du gaz inspiré et la dissolution de ce gaz dans le plasma sanguin. On ne saurait dépasser sans péril la concentration-limite d'oxygène de 60 %.

F. Bonnet-Roy.

LA NATURE

GRAVITE DE L'AUTOMNE. — L'automne de cette année nous apporte un conseil particulier de recueillement. Depuis une période de temps qui certes n'a pas coïncidé avec celle du calendrier et qui s'est déroulée à une cadence moins rapide, nos saisons humaines n'en ont pas moins subi un rythme analogue. Au lendemain de la dernière guerre nous goûtâmes quelque ivresse qui rappelait celle que nous offre au printemps le réveil des choses terrestres. Les haines, les rivalités fondées sur l'intérêt, les compétitions appuyées sur la ruse ou la contrainte prenaient fin, croyait-on. Nous pensions la guerre finie comme l'hiver s'achève aux rayons de soleil un peu chauds, et que pareils aux organismes vivants, nous n'avions qu'à laisser la sève bouillonner joyeusement dans nos veines, et les remplir et les gonfler, pour que se renouât le fil interrompu.

L'été qui suivit ce printemps vit notre effort à préparer de belles moissons, de lourdes vendanges. Ah! de quel cœur on laboura les champs de l'espoir, on les sema de ces formules magiques qui assurent le bonheur, et avec quelle joie on greffait sur les vieux ceps de jeunes rejets riches de sève!

Mais les ouvriers qui travaillaient à ces tâches grandioses commencèrent un jour de disputer entre eux; des mots aigres-doux on passa aux insultes; des rancunes mal éteintes se ranimèrent; les passions politiques, source empoisonnée où s'alimentent les luttes entre humains, crépitèrent sous la cendre où elles couvaient. Les graines enfouies dans le sol à son de trompe eurent beau germer, la vigne taillée avec amour eut beau pousser des rameaux vigoureux, seuls s'en inquiétaient désormais quelques bons jardiniers perdus dans la masse des indifférents. Les autres rêvent déjà « soucoupes volantes », et l'Atome de Damoclès remplace au-dessus de nos têtes une épée ébréchée d'avoir trop servi.

La paix, la paix souriante qu'on attendait, portant son bouquet d'innocentes fleurs des champs, est une fois de plus restée en route; une fois de plus nous nous sommes éloignés du soleil, et voici l'automne annonciateur de la paralysie où la Terre va s'endormir.

L'automne est toujours grave. Nous avons accoutumé de considérer cette saison comme l'épanouissement de la joie. On nous a légué l'héritage des cortèges bachiques, Dionysos promené sur un char traîné par des Ménades dansant le fandango et pressant dans leur bouche des grappes mûres, tandis que suit la personnification de l'outre, le Silène à gros ventre, à facies verlainien, soutenu sur son âne par des satyres piaffant du sabos. En fait, toutes les fêtes bachiques de l'ancienne Grèce se célébraient hors de l'automne, en janvier ou février, c'est-à-dire au seuil du printemps. La seule fête d'automne, les Oschophories, qui avaient lieu dans la deuxième quinzaine d'octobre, consistait en une procession de caractère religieux, sans bacchantes en délire, sans cortège burlesque arborant le phallus, emblème de la fécondité, sans Silène ivre ni chèvre-pieds. Elle était empreinte de dignité; on y transportait simplement des pampres chargés de leurs fruits du temple de Dionysos à Athènes à celui d'Athéna Skiras à Phalère.

Et telle était bien la signification de cette saison noble et auguste entre toutes, où la Terre fatiguée d'être mère se repose au sein de ses enfants, où la nourrice lasse d'allaiter baisse ses yeux qui ont vu les liesses du printemps, les magnificences de l'été. Maintenant le feu d'artifice des sucs et des sèves, le filtrage savant des corps puisés en terre et changés en chlorophylle, en vitamines, en hormones, la distillation du soleil dans le sucre des fruits, toute cette fureur de chimie s'est calmée, ordonnée en une officine quasi pharmaceutique, où ne manque même pas l'armoire aux poisons, figurée par les champignons multicolores.

L'automne est grave. Se promener dans les bois parmi les feuillages rougissants, sous la chute des glands, des châtaignes, dans les journées raccourcies au soleil vite oblique, c'est faire un pèlerinage à du bonheur fané, c'est nous baigner de notre propre mélancolie, car nous participons, que nous le voulions ou non, que nous le pensions ou non, trop étroitement au cycle de cette vie terrestre pour ne la considérer qu'en simples curieux. C'est notre lourdeur d'âme et la pesanteur de nos bras que traduit l'automne après les ivresses printanières et les labeurs de l'été; c'est un beau coucher de soleil à la fin d'une journée bien employée; c'est un prélude au repos — repos qui n'est lui-même qu'un prélude, car l'hiver n'est pas la mort, pas plus que la Mort n'est une fin.

Toutes ces notions s'enchevêtrent en moi quand je parcours nos bois et nos ravins couleur de rouille. Elles me tirent de partout comme des racines que je porterais à mes pieds, comme des fibres qui feraient mouvoir ma pensée et mes membres. Pauvres marionnettes, dont nous croyons tirer nous-mêmes les ficelles!

L'automne est grave et nous apprend, au soir de l'année, à nous retourner vers nos sources, et de même qu'à ce moment

une feuille voit se dissocier son parenchyme, s'effriter sa structure cellulaire, et il ne demeure plus que les nervures qui étaient son support et son squelette, de même notre au-jour-le-jour s'efface alors, et les grandes lignes de [illegible]ue nous sommes nous apparaissent — les minces nervures [illegible] servent d'armature à nos turbulences. Peu de chose en somme.

Mais Pascal nous a montré qu'appliqués à l'Homme, ces riens sont tout.

Marcel Roland.

LA PHILOSOPHIE

LES FACTEURS SOCIAUX EN PSYCHOLOGIE

La science de l'esprit humain, c'est l'histoire de l'esprit humain.

E. RENAN.

Dans son ouvrage très condensé sur la *Psychologie de l'Intelligence* dont nous avons naguère salué la publication (1), Jean Piaget a consacré un chapitre aux facteurs sociaux du développement intellectuel. La chose semble aller de soi. Elle vaut pourtant d'être remarquée, car, d'ordinaire, les psychologues ne s'y intéressent guère. Ils considèrent toujours l'être humain isolément, ce qui, si l'on veut bien y réfléchir, est assez étrange.

Qu'un réalisme spiritualiste, qu'une métaphysique idéaliste méprise toute enquête sur la lente élaboration de la pensée humaine, rien de plus normal. D. Draghicesco se plaignait que maint auteur posât la conscience, ou l'âme, comme se posait Jahvèh : « Je suis celui qui est; et tout ce qui existe n'existe que par moi... » Nous pourrions lui répondre comme à ce mélomane qui ronchonnait parce que la maîtresse de maison, après le déjeuner, s'était mise au piano : *Il n'y a rien à dire : c'est son droit.* Au surplus, cette attitude philosophique a des répondants illustres...

Mais quelques esprits ingénus dont nous sommes — pourraient s'émerveiller que des psychologues à prétentions résolument *scientifiques* dédaignent une source d'explications simples, quand ils abordent le problème de l'intelligence humaine. Or, on compterait sur les doigts de la main les psychologues qui font intervenir ce que nous appelions, il y a déjà un quart de siècle, la « dimension » sociologique (2). A part le regretté Charles Blondel (3), je ne vois guère que des sociologues comme G. Davy (4) ou Maurice Halbwachs (victime de la barbarie allemande) (5) qui

(1) Collection Armand Colin.
(2) *Esquisse d'une psychologie à trois dimensions.* Marcel Giard, Paris 1926.
(3) *Introduction à la psychologie collective.* A. Colin, 1928.
(4) Dans : *Traité,* de G. Dumas, tome VII. Alcan.
(5) *Les cadres sociaux de la mémoire.* Alcan, 1927.

aient directement abordé la question, et montré dans la vie collective un principe capable d'expliquer rationnellement les facultés supérieures de l'homme. Théodule Ribot n'aperçut, semble-t-il, cette possibilité que vers la fin de sa vie. Ecrivant une préface pour le gros *Traité* de Georges Dumas, il concède que la sociologie mérite de devenir une « science annexe » de la psychologie. Et il ajoute : « ... Si la psychologie commence avec la biologie et avec la zoologie, elle a son efflorescence terminale dans la sociologie. » Ces lignes sont des environs de 1913. Il ne paraît guère, plus de trente ans après, que l'idée ait fait son chemin...

Prenons-en notre parti. Nous n'avons pas, dans ces courtes chroniques, à prôner telle ou telle conception, comme du haut d'une tribune. Nous nous assignons le rôle, plus modeste, d'attirer l'attention sur certains points que nous croyons intéressants. Or, nous constatons un *fait :* l'espèce de « conspiration de silence » que la psychologie dite scientifique entretient soigneusement, selon toute apparence, autour d'une méthode que l'on devrait au moins discuter avant de la rejeter.

Quelles sont les raisons de cette attitude? J'en aperçois quelques-unes. Je vous les donne pour ce qu'elles valent.

D'abord, nous pourrions incriminer l'esprit de spécialisation, l'abus d'une « division du travail ». Jean Delay, à l'Académie de médecine, rappelait naguère, à ce propos, la fable d'Esope : *Les aveugles et l'éléphant*. L'un des aveugles décrit une trompe, l'autre une patte, l'autre une queue; un quatrième, une défense..., selon ce qu'ils avaient touché. Après quoi ils s'entre-tuèrent par amour de la vérité. Jean Delay ne veut pas que les spécialistes, ces aveugles-nés, s'entre-tuent. Il a bien raison... Se cantonner dans la biologie ou dans la neurologie, la psycho-pathologie ou la psychanalyse, la psychologie animale ou la psychologie de laboratoire, c'est n'avoir que des vues parcellaires. Il semble entendu, au demeurant, qu'on laissera le sociologue s'occuper des relations inter-individuelles ou collectives.. A ce sujet, le psychologue nourrit des préventions — en partie justifiées — à l'égard des théories de Comte ou de Durkheim. Il redoute l'absorption de l'individu par la société; il s'insurge secrètement contre cette entité monstrueuse que serait la « conscience collective... ».

Pour s'incorporer normalement dans la psychologie, l'explication sociologique doit, croyons-nous, se nuancer, s'assouplir. C'est, au fond, ce que souhaite Jean Piaget.

En vérité, l'étude de l'intelligence humaine est, à certains égards, une étude historique. *L'individu est une histoire.* Aussi bien depuis un lointain passé que dans l'évolution — nettement décrite par Piaget — qui va de la naissance à l'âge mûr, en passant par des étapes (pp. 147 et sq.)...

Parmi quinze sortes de *faits*, Bacon signalait, dans la nature, des faits *itinérants*, c'est-à-dire des phénomènes de développement, d'évolution.. Or, la psychologie humaine aurait peut-être avantage à se dire qu'elle étudie, en grande partie, des faits itinérants. Dans son évolution générale, que nous ne prenons pas au sens étroitement spencérien, l'humanité présente une particularité, nous n'osons dire un privilège : c'est ce que les biologistes (Garstang, Kollmann, Bolk, G. R. de Beer, Jean Rostand, Lucien Cuénot) appellent de noms divers et barbares : *paedomorphose*, *néoténie*, ou *fœtalisation* (6). Ce fait important, encore trop peu connu, malgré la diffusion que lui ont assurée les travaux de Rostand et de Cuénot, en France, entraîne une lenteur de croissance qui — nous l'avons longuement montré ailleurs (7) — est à la base du caractère *additif* présenté par les techniques, le langage, le savoir, etc...

Nous serons en bonne compagnie si nous rappelons le passage célèbre de Pascal : « ... De là vient que, par une prérogative particulière, les hommes font un continuel progrès à mesure que l'univers vieillit (...). De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considéré comme un même homme qui subsiste toujours et apprend continuellement. » François Bacon, après son homonyme Roger Bacon, avait déjà développé le même thème : « ... Le monde étant plus âgé, il se trouve enrichi d'une infinité d'observations et d'expériences. »

. . . .

Qui donc transmet ainsi le flambeau? Ce n'est pas la foule, la masse, le Groupe, mais un morcellement de sous-groupes, parmi lesquels il faut compter les savants, les techniciens, qui constituent comme des équipes et des élites, à travers les siècles où ils coopèrent. L'école, la famille, l'entourage, la corporation... C'est cela, et non une collectivité informe, qui compte, pour expliquer l'individu.

Tant vaudront les sous-groupes qui formeront l'individu, tant vaudra sa *raison* (à qualités physiologiques égales). L'existence d'une « mentalité primitive » est là pour en témoigner.

L' « action de la vie sociale », dit encore Piaget, est une notion aussi vague que serait celle de l' « action du milieu physique », si l'on se refusait à la détailler. « De sa naissance à sa vie adulte, l'être humain est objet de pressions sociales, c'est entendu; mais ces pressions sont des types extrêmement divers, et s'exercent selon un certain ordre de développement (...). Le milieu social donne lieu à des interactions, entre l'individu en développement et son entourage, qui sont extrêmement différentes les unes des autres, et dont la succession obéit à des lois. Ce sont ces types

(6) L. Cuénot. *L'Homme, ce néoténique*. Bruxelles, 1946.
(7) Ach. Ouy. *Victoires sur la Bête*. Mercure de France, 1945.

d'interactions et ces lois de succession que le psychologue doit établir avec soin, sous peine de simplifier sa tâche, jusqu'à l'abdication en faveur de la sociologie » (p. 187.) On ne saurait mieux dire.

A côté de la dimension biologique et de la dimension sociologique, il faut tenir compte d'une dimension différentielle. Car, enfin, une fois l'individu formé, voire au cours même de sa formation, apparaît progressivement une *autonomie*, plus ou moins riche, une « idiosyncrasie », comme aimait à s'exprimer Taine. Ainsi, l'individu réagit à son tour, plus ou moins fortement, sur le milieu social ambiant.

Quant à savoir si l'homme est plus heureux avec cette vie, somme toute, artificielle qu'il s'est donnée, c'est un lieu commun que nous laisserons aux écrivains et aux poètes. Paul Valéry voyait dans la pensée une bizarrerie de la nature, « offerte à une espèce comme elle fait ces bois des ruminants, armes ou parures si curieusement étendues, bouclées ou spiralées, ou si rameuses qu'elles sont plus nuisibles qu'utiles à l'animal qu'elles couronnent... ».

Pourquoi pas? Pourquoi non? « Notre tête est chargée de questions et d'idées qui se prennent dans l'enchevêtrement de la forêt des faits, et nous retient embarrassés, orgueilleux de l'être, condamnés à brâmer des poèmes et des hypothèses, — fiers et désespérés... »

Achille Ouy.

Jean Nogué : LE SYSTÈME DE L'ACTUALITÉ. (Suivi de divers essais philosophiques.) Préface de Jean Laporte, professeur à la Sorbonne. Un vol. de 172 pp. grand in-8°. Bibl. de Philos. Contempor. Presses Univ. de France 1947.

J'ai connu le charmant et fin Jean Nogué. Il me fit spontanément visite à plusieurs reprises, vers l'été de 1927, m'apportant ses premiers travaux, déjà pleins d'une maturité, d'une originalité si remarquables. Ce n'est point sans émotion que j'évoque le souvenir de ce jeune philosophe mort à quarante-deux ans au service de la France.

Ses deux thèses de Doctorat sur *la Signification du Sensible* et sur *l'Activité primitive du Moi*, son très beau livre posthume, *Esquisse d'un système des qualités sensibles* (préfacé par Em. Bréhier) suffisent à situer leur auteur parmi les plus vigoureux penseurs de la première moitié du XXe siècle.

Mais Jean Nogué avait publié, de 1925 à 1939, quelques études jusque-là dispersées. On a judicieusement recueilli les principales d'entre elles en un volume intitulé *le Système de l'Actualité* (titre de la première de ces études). Le livre comporte, en outre : *la détermination du fait primitif; Présence et Absence; le problème de la Mémoire historique; l'origine dynamique de la notion d'ordre.* En appendice, une conférence prononcée à Stockholm, sur *la Physique contemporaine et la Philosophie.*

Tous ces travaux sont du plus profond intérêt et témoignent, à travers la variété des matières, d'une réelle unité d'inspiration, que définit Jean Laporte dans sa sobre et claire préface : un Biranisme rectifié et renouvelé, fidèle à la tradition philosophique française qui va de Descartes à Bergson, en passant par Malebranche et Ravaisson.

« A cette tradition, certes, il n'eut garde de s'asservir. Il ne s'est pas privé d'y apporter force enrichissements et force retouches. Mais il en a conservé la méthode et l'esprit. Nul doute qu'aux yeux de la postérité il n'en soit l'un des représentants les plus authentiques. »

Pierre-Maxime Schuhl : ÉTUDES SUR

LA FABULATION PLATONICIENNE. Un vol. de la Bibl. de Philos. Contemp. 130 pp. grand in-8°. Press. Univ. de France, Paris, 1947.

Pierre-Maxime Schuhl, Maître de Conférences à la Sorbonne, à qui nous devons déjà *Platon et l'Art de son Temps; un Essai sur la formation de la pensée grecque; Machinisme et Philosophie*... a rassemblé en un volume plusieurs études dont d'autres furent publiées dans diverses revues. Ces études concernent quelques mythes platoniciens groupés autour de deux *thèmes* fondamentaux : le thème (ou le schème) de la *Proportion;* et, d'autre part, le recours à la *technologie* (notamment aux appareils de physique ou d'astronomie) pour symboliser sa pensée, pour rendre sensibles ses intuitions.

L'histoire des sciences, l'archéologie, se trouvent ainsi utilisées comme des disciples auxiliaires, par un spécialiste des études platoniciennes. Elles l'aident à replacer Platon dans son ambiance, sans en diminuer pour autant la « toujours jeune actualité ».

P.-M. Schuhl fait précéder ce recueil d'une Introduction sur l'état présent des études platoniciennes. Il y ajoute enfin une intéressante note sur *le Silence dans la Philosophie de Plotin*, ce qui nous transporte « au-delà du Mythe », vers la source ineffable de l'intuition.

Ce livre, enrichi de nombreuses références, d'une planche d'illustrations photographiques et d'un Index, est à la fois un précieux instrument de travail et une lecture agréable. Car l'auteur pratique cet art difficile entre tous, de se montrer érudit et profond sans jamais ennuyer. A cet égard, il n'est pas seulement un admirateur du divin Platon : il en est un disciple...

Stéphane Lupasco : LOGIQUE ET CONTRADICTION. Un vol. de xx-234 pp. grand in-8°. Bibl. de Philos. Contemp. Press. Univ. de France, Paris, 1947.

Dans un précédent ouvrage, *l'Expérience microphysique et la Pensée humaine* (Pr. Un. Fr. 1941), l'auteur esquissait une nouvelle logique, exigeant une émancipation difficile de l'esprit humain. Dès ses premiers livres, d'ailleurs, il s'était attaché à ce problème. La Raison, au sens classique, ne lui paraît plus répondre à la complexité de la Science contemporaine. Il se sépare de Hégel, comme il se sépare de Bachelard. Pour Hégel, la contradiction n'était qu'une sorte d'instrument de la dialectique. Pour Bachelard, la dialectique elle-même, tout entière, n'est qu'intrumentale. Or, les recherches de M. St. Lupasco lui révèlent « une expérience des plus variées, dont les phénomènes engendrent et organisent un ensemble complexe de relations nettement dialectiques »... Cependant, « une loi profonde semble les régir, les constituer et définir, par là, la structure logique même de la notion de dialectique, la loi d'un *dualisme antagoniste*... dont l'antagonisme est une contradiction essentiellement dynamique ».

Devant les problèmes que pose la Physique contemporaine, il y aurait lieu d'émettre désormais une *notion de contradiction* — pas plus impensable que la notion d'*imaginaire* ou d'*infini* — jouant, dans le calcul transfinitésimal d'une nouvelle mathématique (fondée sur la contradiction) le rôle que joue, dans notre calcul infinitésimal, la notion de différentielle.

La première partie de l'ouvrage (l'expérience dialectique du Logique pur) comporte l'exposé de cette Logique nouvelle. La seconde partie (la Logique affective) montre comment une réforme de l'entendement modifie les points de vue sur des questions telles que l'Ethique, l'Esthétique, la Psychologie...

Cette étude, réellement originale, est d'une lecture forcément difficile. Seuls, des esprits rompus aux difficultés de l'Épistémologie pourront apprécier — ou discuter — le bien-fondé d'une étonnante réforme qui pose désormais la Logique comme « la science première des dynamismes contradictoires de toute expérience ».

Edmond Gilliard : MÉTIER D'UNE VIE. (Pages recueillies par ses amis). Un vol. de 214 pp. 13×20, avec, en hors-texte, un dessin et quatre croquis de Jean Apothéloz. Edit. des Trois Collines. Genève (et Libr. Univers. de France, Paris), 1947.

Pourquoi parler de ce livre sous la rubrique « Philosophie ». Il eût mieux convenu, semble-t-il, à la rubrique des « Lettres ». Mais Edmond Gilliard est à sa place en tout domaine où souffle l'Esprit. On peut voir en lui le poète, l'écrivain vigoureux, original et délicat. On y peut voir aussi le penseur, l'essayiste, le moraliste, le promoteur d'une pédagogie neuve et libre.

Un groupe d'amis — de qualité — s'est attaché à présenter un choix des pages les plus saisissantes et les plus « actuelles » d'Edmond Gilliard. Une préface de Jean Descullayes nous offre à la fois une

biographie et une bibliographie. Viennent ensuite, chacun précédé d'une Introduction qui est un hommage, des extraits d'ouvrages essentiels : *Rousseau et Vinet; Alchimie verbale; du pouvoir des Vaudois; la passion de la Mère et du Fils; la Croix qui tourne; Henri Roorda; le Dramatique du Moi; l'Ecole contre la Vie; Reconnaissance filiale; Journal...*

Tant par la valeur exceptionnelle de ces pages que par les témoignages qui les accompagnent, ce livre constitue comme un Manifeste de l'Humanisme moderne.

Antoinette Gommès : A TRAVERS LES ÉCOLES D'AMÉRIQUE. Un vol. de 205 pp. grand in-8° (avec un dépliant) de la Collection « L'Ecole et l'Enfant de notre Temps ». Les Presses d'Ile-de-France, Paris, 1947.

L'Education nouvelle fait lentement son chemin. Mais ses principes et ses méthodes sont encore insuffisamment connus du grand public. La collection pédagogique des Presses d'Ile-de-France se propose de les diffuser largement, et d'en propager les techniques. Elle contribuera ainsi à établir un lien entre les spécialistes et les familles. Cette collection comporte des études sur les Ecoles à l'Etranger. Voici, pour commencer, un livre sur les Ecoles d'Amérique. Il ne s'agit point d'un brillant « reportage », mais d'une analyse méthodique, précise, richement documentée. A côté de nombreux exemples admirables dont nous pourrions utilement nous inspirer, il est d'autres aspects de l'éducation américaine qui conviendraient peu à l'esprit latin, à nos mœurs, à nos conceptions... Mais il est toujours intéressant de savoir, d'une source autorisée, comment les choses se passent exactement dans tel ou tel pays... Intéressant non seulement pour l'éducateur, mais même pour tous ceux qui veulent mieux connaître et mieux comprendre l'âme d'une grande Nation. Rien n'éclaire mieux peut-être, à cet égard, que les méthodes respectives d'Education.

Antoinette Gommès n'a rien négligé pour nous en fournir un exposé très vivant, très clair, très objectif.

Robert Amadou : L.-CL. DE SAINT-MARTIN ET LE MARTINISME. Introduction à l'étude de la vie, de l'ordre et de la doctrine du « Philosophe Inconnu ». Un vol. de 95 pp. in-8 couronne; avec portrait inédit, et des dépliants. Edit. du Griffon d'Or. Paris, 1947.

Ce petit livre précis, simple, bien informé, permet au profane de savoir exactement *qui* était Louis-Claude de Saint-Martin, quel est le sens de son œuvre, quels furent ses disciples.

Un supplément bibliographique ajoute à la valeur documentaire de cette étude. Celle-ci sert, en quelque sorte, de préface à la publication (réalisée par les éditions du Griffon d'Or) des œuvres du Philosophe Inconnu : *Le Tableau naturel; l'Homme de Désir; Des erreurs et de la Vérité.*

Robert-Luc Fenouillet : LES HUIT RÈGLES D'OR DE L'ADOLESCENT. Un vol. de 220 pp. petit in-8°. Aubier, Editions Montaigne, Paris, 1947.

Dans la collection « L'Enfant et la Vie », qui compte déjà plusieurs bons ouvrages, dont *Timidité et adolescence* de notre ami Jean Lacroix, voici un livre très simple, sans prétention, bien fait pour atteindre un public de jeunes. La sagesse y prend un ton cordial et direct. Professant que le mieux est l'ennemi du bien, l'auteur ne demande aux jeunes gens que ce qu'il est assuré de pouvoir en obtenir. Il parle en camarade plutôt qu'en moraliste austère. C'est peut-être plus efficace.

Louis Lallement. LA VOCATION DE L'OCCIDENT. Un vol. de 288 pp. grand in-8°. Edit. de La Colombe, Paris, 1947. (8 gravures hors texte.)

Une belle couverture d'un vert printanier, où le titre se détache bien. Cette couverture est un chef-d'œuvre.

Pour le contenu, quelques réserves s'imposent. On pense à certaines bouteilles prestigieuses par leur « habillage » et leur présentation. On est un peu déçu quand on les vide.

M. Louis Lallement reprend ici l'histoire du Monde ancien (Les Celtes, la Grèce, Rome), l'histoire du chaos barbare; celle, enfin, du Moyen Age. Les sous-titres sont impressionnants : *la nuée originelle; le poids de la terre; l'Esprit sur les eaux; l'esquisse à l'aurore; le sacre du printemps; le venin du fruit, etc...* Mais rien de net ne se dégage qui corresponde au grand dessein dont nous pouvions concevoir l'espérance. On jurerait voir là — gravures comprises — une réédition d'un livre du Bibliophile Jacob. Ce n'est pas si mal. Tout de même! La Vocation de l'Occident... On attendait autre chose!

Emile Sicard. PROBLÈMES FAMILIAUX CHEZ LES SLAVES DU SUD. Un vol.

de 208 pp. in-8 carré. Edit. familiales de France, Paris, 1947.

Emile Sicard, ancien professeur à l'Institut d'Etudes françaises de l'Université de Belgrade, aujourd'hui détaché au Centre National de la Recherche Scientifique, a publié — entre autres travaux — deux importants volumes sur la *Zadruga sud-slave*. (Prix Halphen 1944). En attendant, sous peu, une « Politique familiale de l'Union soviétique », et un ouvrage de géographie humaine : « l'Homme et la terre chez les Serbes, voici « Problèmes familiaux chez les Slaves du Sud ». C'est un ouvrage de sociologie de la plus haute valeur, objectif, comme il se doit, mais sans sécheresse. Il se lit avec agrément, et nous instruit sur des régions que nous connaissons généralement très mal, en France.

Alexandre Kojeve. INTRODUCTION A LA LECTURE DE HEGEL. Leçons sur la Phénoménologie de l'Esprit, réunies et publiées par Raymond Queneau. Un fort vol. de 600 pp. in-8 carré. Paris, Gallimard, 1947.

C'est par coquetterie, je pense, que les éditeurs de ce beau livre *s'excusent* de sa composition « quelque peu disparate ». Le noyau en est formé par les notes prises de janvier 1933 à mai 1939, au cours que donna M. Alexandre Kojève à l'Ecole pratique des Hautes Etudes (5e section) sous le titre de « la Philosophie religieuse de Hegel », et qui était, en réalité, un commentaire de la *Phénoménologie de l'Esprit*. Ces notes, revues par le Professeur Alexandre Kojève, à qui ses occupations actuelles n'ont pas permis d'écrire la véritable « Introduction à la lecture de Hegel » qu'il se proposait de composer.

Chaque année de cours est complétée par le résumé publié dans l'Annuaire de l'Ecole des Hautes Etudes. De plus, les trois premières leçons de l'année 1937-38, et toute l'année 1938-39, sont données dans leur texte intégral.

Enfin, en guise d'introduction, on nous offre ici la traduction commentée de la section A du chapitre IV de la *Phénoménologie de l'Esprit* parue sous la signature d'Alexandre Kojève, dans le numéro de *Mesures* du 14 janvier 1939. En appendice, sont réunis d'autres textes d'A. Kojève à savoir quatre conférences sur la dialectique du réel et la méthode phénoménologique; deux conférences sur l'idée de la mort dans la philosophie de Hegel; le plan de la *Phénoménologie de l'Esprit* — plan qui permettra de se reporter à la magistrale et récente traduction de J. Hyppolite (Paris, Aubier, 1941).

« Disparate », si l'on veut, dans ses éléments, ce volume n'en constitue pas moins — grâce à la diligence particulière de Raymond Queneau — un ensemble du plus vif et plus durable intérêt, pour qui veut aborder la lecture ardue de Hégel.

Tous ceux qui s'intéressent à la philosophie et à l'histoire des idées seront reconnaissants aux éditeurs de l'effort ainsi réalisé.

Si, un jour, Alexandre Kojève veut donner une synthèse méthodiquement présentée de l'hégélianisme, il pourra le faire sous un volume plus restreint, qui se référera, pour plus amples détails, au gros livre aujourd'hui publié, sans reprendre le tout sur nouveaux frais...

De toute façon, nous n'aurons pas, ainsi, attendu plus longtemps un travail intéressant et aussi clair que possible, dans un domaine d'accès malaisé.

La structure de la *Phénoménologie de l'Esprit* (pages 574 à 595) permet une vue d'ensemble extrêmement précieuse.

Bref, on a tiré de ces riches matériaux le meilleur et le plus intelligent parti.

G. W. F. Hegel. LES PREUVES DE L'EXISTENCE DE DIEU. Traduction, introduction et notes d'Henri Niel, docteur ès lettres. Un vol. de 255 p. petit in-8, Aubier. Editions Montaigne, Paris, 1947.

Cet ouvrage contient une série de textes d'origines diverses, mais tous centrés sur le problème de Dieu, et nous éclairant sur la dernière pensée de Hegel à ce sujet : seize conférences rédigées par le grand philosophe, et des « Exposés »...

Le traducteur n'a pas voulu recourir, en français, à des néologismes pour rendre les nuances du vocabulaire hégélien, si spécial et souvent intraduisible. Il s'en explique dans sa préface, sans se dissimuler les difficultés de sa tâche.

Une bonne introduction résume aussi clairement que possible la position de Hegel devant le problème de Dieu.

A ce propos, puisque l'on s'intéresse plus que jamais à Hegel, a-t-on réédité (en français) l'une de ses premières œuvres, cette *Vie de Jésus*, écrite en 1795, et restée inédite jusqu'en 1906? Si, comme je le crois, rien n'a été fait dans ce sens, peut-être les Editions Mon-

taigne nous le donneront-elles quelque jour. Il y a, dans cet ouvrage de jeunesse le germe des idées maitresses de Hegel, en même temps qu'une curieuse interprétation philosophique du Christianisme...

Dans son Introduction, Henri Niel remarque (p. 26) que, malgré le climat religieux où baigne sa pensée, « Hegel est, parmi les philosophes, celui qui a le plus contribué à l'établissement et à la victoire de l'athéisme ». Il en montre bien les raisons profondes.

Sa traduction est relativement aisée à suivre. Les difficultés de vocabulaire sont aplanies par des notes en pied de page, chaque fois que c'est nécessaire pour l'intelligence du texte.

Saint Anselme. ŒUVRES PHILOSOPHIQUES. Avant-propos et traduction par Pierre Rousseau. Un vol. de 352 pp., petit in-8. Aubier. Editions Montaigne, Paris, 1947.

Saint Anselme de Cantorbéry est relativement peu connu en France. On cite de lui, dans les Manuels de philosophie, son fameux « argument ontologique » de l'existence de Dieu, — et c'est à peu près tout!

Pierre Rousseau nous montre, dans la sérieuse étude (pp. 1 à 67) qui précède sa traduction, que l'œuvre entier est d'une originalité et d'une solidité remarquables, d'une complexité assez grande, aussi, pour qu'on ne puisse l'enfermer dans une formule, à plus forte raison pour qu'on ne limite point sa portée à celle de l'argument ontologique. « Penseur pénétrant, pasteur clairvoyant et ferme, mystique plein de pudeur, maitre patient et fidèle, saint Anselme ne peut se connaître que lentement. »

Ce volume lui gagnera — n'en doutons pas — quelques amis persévérants. Pierre Rousseau a fait preuve, dans cette publication d'ensemble, d'un soin qui dépasse la simple érudition, pour atteindre au zèle qu'inspire une admiration fervente. Grâces lui en soient rendues.

V. Soloviev. CRISE DE LA PHILOSOPHIE OCCIDENTALE. Introduction et traduction par Maxime Herman, professeur à la Faculté des Lettres de Lille. Un vol. de 385 pp. petit in-8. Aubier. Editions Montaigne, Paris, 1947.

Cet ouvrage de Vladimir Soloviev a été composé en 1874, portant en sous-titre : « Contre les Positivistes. » L'auteur donnait d'ailleurs au mot « positivisme » un sens très large (trop large), englobant tout le rationalisme occidental, depuis Jean Scot Erigène.

Il a consacré, dans son livre, d'intéressantes pages à Hegel, Schopenhauer, Hartmann, ces deux derniers (surtout Hartmann) ayant, à ses yeux, le mérite de faire sortir d'une impasse le rationalisme. Une philosophie nouvelle, selon Soloviev, permettra d'unir « à la perfection logique de la forme occidentale », tout le contenu des méditations spirituelles de l'Orient. Réaliser cette synthèse de la science, de la philosophie et de la religion doit être le but final de l'évolution intellectuelle qui restaurera l'unité du monde de l'esprit...

V. Soloviev ajoute à son étude une sorte d'appendice réservé à la critique de la loi comtienne des « trois états ».

L'introduction de M. Herman — en une typographie plus serrée que le texte de la traduction — est importante à tous égards. Elle comporte environ cent soixante pages et nous fait connaître l'essentiel sur le penseur russe, son milieu, ses travaux... Elle donne à l'œuvre toute sa signification, non médiocre pour qui s'intéresse à l'histoire des idées. M. Herman voit en V. Soloviev un précurseur de la jeune philosophie russe spiritualiste, et de la philosophie religieuse contemporaine.

Paul Sandor. HISTOIRE DE LA DIALECTIQUE. Un vol. de 256 pp. petit in-8. Editions Nagel, Paris, 1947.

Le mot de *dialectique* est, de nos jours, plus souvent utilisé que compris. Il est « à la mode ». Certains en font un usage continuel, et volontiers intempérant.

Marx et Engels, baignés comme beaucoup de leur contemporains, dans une atmosphère hégélienne, ont emprunté à l'idéalisme allemand cette notion de « dialectique », en la transposant selon leurs vues propres. Pour Marx, la dialectique est la science des lois générales du mouvement, tant du monde extérieur que de la pensée humaine. On peut dire que, dans son acception la plus courante, maintenant, c'est à ce sens que l'on pense. Est-ce à dire que la dialectique ne soit pas antérieure à Hegel? Certes, elle est fort ancienne. M. Paul Sandor remonte à Héraclite l'obscur, à Zénon, aux Sophistes, à Socrate, Platon, Proclus; il retrouve la dialectique au Moyen Age, à la Renaissance, puis aborde la philosophie allemande : Kant,

Fichte, Schelling, Schleiermacher, Hegel... pour indiquer enfin le développement ultérieur de cette idée dans le matérialisme et l'idéalisme... Son ouvrage est l'occasion d'une bonne révision pour les gens du « métier ». Je suis moins sûr que le public moyen puisse y trouver de suffisantes clartés. Il aurait pu, semble-t-il, dans un avant-propos, fournir au lecteur des notions générales, qu'il suppose trop universellement connues. Quelques pages y auraient suffi.

Ses vues sur Feuerbach — dont le rôle est important dans le passage de la dialectique hégélienne à la dialectique matérialiste — sont intéressantes. Le livre est présenté avec cette élégance dont les éditions Nagel ont le secret. Il est dommage que quelques « mastics » (pp. 32 et 169, notamment) forment tache dans cette belle typographie.

Alfred Doeblin. LES PAGES IMMORTELLES DE CONFUCIUS. Choix et commentaires. Un vol. de 236 pp. petit in-8. Corrêa, Paris, 1947.

Les propos de Confucius concernent la divinité, le gouvernement et le peuple. Le Ciel prescrit les lois et les règles générales de la vie humaine. Le gouvernement reçoit ces lois du Ciel et en surveille l'application; les agents de l'Etat et le peuple vivent selon ces lois. Les lois du Ciel ne constituent pas une doctrine secrète : elles se manifestent clairement dans les phénomènes de la Nature et de la société. Les aïeux en ont transmis la connaissance...

La doctrine établit, entre le gouvernement et le peuple, une classe qui mène en quelque sorte une lutte sur deux fronts: contre l'Etat, pour l'orienter; contre le peuple, dont elle entreprend l'éducation pour l'amener à une sagesse plus grande...

Dans ce choix de pages (précédé d'une étude sérieuse), le lecteur trouvera de quoi méditer utilement en plus d'une circonstance des temps présents. Car la Sagesse ne vieillit pas.

REVUES. *Revue de Psychologie des Peuples*, n° 2, 1947. Au sommaire : J. Genevay, Groupes sanguins et psychol. des peuples; Pierre Pascal : La religion du peuple russe. St. Strowski : le caractère breton, d'après les anciennes institutions juridiques de la Bretagne. A. Prioult : la psychologie des peuples de Montesquieu. Bibliogr. critiq.

DEUCALION. Cahiers de Philosophie, publiés sous la direction de *Jean Wahl*. N° 2. 1947. Un vol. de 275 pp. 22 × 19. Editions de la Revue *Fontaine*, Paris.

Ces Cahiers de Philosophie paraissent trois fois l'an. Ils comportent un grand nombre d'études assez variées, parfois étranges, parfois profondes, jamais indifférentes. Le n° 2 de 1947 n'en contient pas moins de quinze, sans compter un poème d'Emile Picq (*Danse*).

Parmi les articles ou travaux qui ont tout spécialement retenu notre attention, signalons : *L'enfant et la métaphysique* (Bernard Groethuysen); *l'Appel de la Nature et le désir de connaître* (Stéphane Sinding); *de la Perception à l'Histoire* (Roland P. Caillois); *Postulat initial* (Georges Bataille); *le Jeu comme structure* (E. Benveniste); *la Philosophie de l'Existence* (H. Arendt); *l'Amour désintéressé de Dieu chez Malebranche* (Yves de Montcheuil)...

On y trouve encore — à propos des arts et de la littérature dans leurs rapports avec la philosophie — des études sur : *Rodin, ou la sculpture sans foyer* (G. Stern-Anders); *L'Autre dans Proust* (E. Levinas); *Réflexions sur l'esprit de la Tragédie* (Rachel Bespaloff) et un très riche article de Jean Bayet sur l'*Expérience sociale de Virgile*.

Une analyse, même sommaire, de ces travaux dépasserait de beaucoup la place qui nous est mesurée. Bornons-nous donc à dire que l'ensemble est d'une rare opulence intellectuelle.

DANS LA PRESSE

Hebdomadaires

ARTS. **4 juillet.** Henriette Psichari : *La maison natale d'Ernest Renan à Tréguier.* — Deuxième page de Jacques Lassaigne (la première a paru le 13 juin) sur *Le musée d'art moderne* du Palais de New-York.

25 juillet. *Du nouveau sur Rembrandt, dessins,* par Georges Isarlo (suite à l'étude parue le 23 mai sur les tableaux). — Une page sur *L'Art en Pologne :* théâtre, peinture, littérature.

1er août. *Courbet : son séjour en Suisse,* par Hélène Cingria; *Promenade dans ses paysages,* par Jacques Lassaigne.

LA BATAILLE. **23 juillet.** *Chez le Président Roosevelt*, souvenirs de Lily Pons notés par Jean-Pierre Dorian :

« Lily Pons parla aussi de littérature et de musique avec le Président.

« — Il me dit qu'il venait de dévorer Balzac et Stendhal pour la dixième fois et que ces deux romanciers résumaient pour lui tout le secret de « l'éternelle France ». La puissance de conception chez le premier; l'intelligence et la lucidité ainsi que la prise de conscience, en profondeur, de ses personnages, chez le second; deux hommes qui ont achevé, avec les bâtisseurs de cathédrales, l'architecture du visage de la France! »

30 juillet. Marcel Chaminade : *1947, année de la grande famine? Un milliard d'hommes voués à la mort lente;* conclusion :

« La détresse est plus grande que jamais. Rien que pour les six pays européens les plus nécessiteux et les plus éprouvés, le Comité international du ravitaillement estime à 2.024 millions de dollars les besoins minima les plus urgents. Pour la Chine, ils s'élèvent à 562 millions de dollars. Malgré les récoltes pléthoriques en Amérique, qui battent tous les records et dépassent aux Etats-Unis de 26 % la moyenne de la période 1923-1932, les stocks de céréales disponibles pour l'exportation ne sont que de 24.384.000 tonnes, alors que les besoins calculés au plus juste atteignent 38.608.000 tonnes. Dans le monde entier, il y a disette d'huiles, de graisses et de viande. Et cette dramatique situation vient encore se compliquer de l'insuffisance de wagons pour charger les denrées alimentaires (503.000 wagons de marchandises en moins aux Etats-Unis qu'en 1930 pour des besoins très fortement accrus), du manque de bateaux pour les embarquer, de l'impécuniosité des pays ravagés par la guerre et dépourvus des ressources nécessaires à l'acquisition des vivres indispensables. Il faudrait de gigantesques moyens de trésorerie pour financer les achats, les affrètements, les assurances. Le déséquilibre et le délabrement de l'économie internationale ne permettent plus de les réunir.

« Faut-il désespérer et croire que se réalisera cette sombre prédiction de sir Arthur Salter, le célèbre économiste, directeur adjoint de l'U. N. R. R. A. : l'après-guerre fera beaucoup plus de morts que n'en a occasionnés la guerre, qui a coûté cent millions de victimes? »

13 août. *Quand le général de Lattre évoque le débarquement du 15 août 1944*, par Michel Droit. — *Erskine Caldwell parmi nous*, par Pierre Berger.

CARREFOUR. **2, 9 et 16 juillet.** *Le malaise espagnol*, par Raymond Hubert, agent de France-Presse à Madrid et récemment expulsé d'Espagne. Franco :

« Sans prestance, orateur médiocre, Franco n'est pas un grand entraîneur d'hommes; on ne suppose pas non plus que sa rondeur sympathique de joueur de boules abrite un esprit de Machiavel. Il n'a pas de génie — ça se saurait — mais il est malin, rusé, adroit, obstiné, « gallego » en un mot, comme on dit en Espagne où les Galiciens jouissent de la réputation de roublardise des Normands en France. C'est un militaire, patriote, profondément catholique, avec un zeste de mysticisme. Il a une haute idée de sa mission et est apparemment convaincu que Dieu l'a désigné pour faire la grandeur de l'Espagne, même malgré les Espagnols. Jaloux de son autorité, il est peu sensible aux pressions de son entourage, sauf peut-être aux conseils de son confesseur. Ses décisions procèdent toujours de ses entretiens directs avec le Tout-Puissant ou la Sainte Vierge. »

Pronostics : un *pronunciamento*, un gouvernement militaire provisoire, puis :

« Je souhaite de me tromper, mais j'avoue que je n'ai guère confiance. Trop de haines couvent dans ce pays depuis dix ans, qui n'attendent que le moment d'exploser. Lorsque la terreur policière aura cessé de peser sur le peuple espagnol, on n'arrêtera pas facilement le déchaînement de la violence. Il y a trop de comptes à régler... Le premier coup de fusil tiré dans la rue risque de marquer le début d'une nouvelle tuerie effroyable... On ne voit pas comment, dans une telle atmosphère, on pourrait procéder à une consultation populaire sincère et honnête. »

6 août. *Sur le suicide de Stephan Zweig*, par Léopold Stern.

LE COURRIER DES ARTS ET DES LETTRES. **15 juillet.** Michel Puy : *Louis Pergaud de pied en cap.*

LE FAIT DU JOUR. **1er juillet.** « *...Perseverare diabolicum...* », par G. André-Fribourg : la politique alliée en Allemagne de 1920 à 1947.

— François Musin : *La main-d'œuvre polonaise en France.*

LE FIGARO LITTÉRAIRE. **5 juillet.** *Dans un ranch de Californie, une vieille dame apprend qu'elle a été l'héroïne amoureuse d'un grand poète français,* par Robert Goffin : elle s'appelle Annie Playden, et avait été aimée, avant 1901, de Guillaume de Kostrowitzky, dont elle ne savait pas, quand Robert Goffin le lui apprit, qu'il était devenu célèbre sous le nom de Guillaume Apollinaire, et qu'il avait écrit en songeant à elle quelques-uns des plus beaux poèmes d'*Alcools.*

12 juillet. Bernard Champigneulle : *Un architecte,* Auguste Perret, *a conçu une ville nouvelle :* Le Havre.

16 août. *Erskine Caldwell a quitté la « Route au tabac » pour l'avenue Montaigne,* interview par Dominique Arban.

LES LETTRES FRANÇAISES. **4 juillet.** *Avec Raoul Dufy à Perpignan,* par Léon Degand; le point de vue de Dufy :

« *Une fois qu'il s'agit de peinture, la chose représentée n'importe pas. Evidemment, le spectacle de la vie me passionne. Une prairie, des champs, la mer* (ajoutons : de beaux êtres humains, un certain luxe), *là, intervient la conversation. Jamais avec une cafetière ou une pomme.* (*C'est anticézannien ce que je dis là.*) *Un problème, c'est de faire rentrer la peinture dans tous les spectacles de la vie. J'admire, chez Picasso, l'étonnante conversation qu'il peut avoir, lui, avec une cafetière et un bout de fromage. Cette conversation, c'est proprement la peinture. Mais les gens demandent des photos en couleurs, c'est-à-dire le contraire de la peinture, l'absence d'art, par excellence, à cause d'une absence d'ordre. Dans la nature, il n'y a pas d'ordre. C'est le peintre qui y introduit un ordre.*

« *La peinture est beaucoup plus belle que la réalité. Léonard de Vinci l'a dit fort justement :* La peinture est chose mentale. »

11 juillet. *Steinbeck à Paris,* interview de Marie-Louise Barron.

18 juillet. Jean Cassou : *George Sand.* — *La Réunion, ancienne Bourbon, ou la perle oubliée,* reportage d'Armand Guibert.

25 juillet. *La nouvelle jungle,* par Georges Friedmann : l'habitant des villes aux prises avec « le nouveau milieu technique qui l'entoure et l'imprègne chaque jour davantage ».

LE MONDE ILLUSTRÉ. **5 et 26 juillet, 2 août.** *Roumanie d'aujourd'hui,* par D. Catfire.

12 juillet. A. Touchard : *Sérénité suédoise.*

19 juillet. *Lunéville, Versailles lorrain,* par Jean-Michel Hertrich. — *La révolution agricole américaine,* par Jean Dufour. — *L'acupuncture : la plus vieille médecine du monde,* par Jean Guillaume.

NOIR ET BLANC. **11.000** *essais :* **11** *résultats.* Onze photos exceptionnelles d'animaux par le photographe américain Karl H. Maslowski, onze réussites sur, nous dit-on, onze mille instantanés (pris, il est vrai, au stroboscope).

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES. Interview d'*Elio Vittorini* par Jean Desternes (**3 juillet**), de *Steinbeck* par Raymond Las Vergnas (**10 juillet**), de *Benedetto Croce* par Janine Bouissounouse (**24 juillet**).

31 juillet et 7 août. *Portugal* **1947**, reportage de Robert Kemp.

7 août. Albert Delaunay : *Un grand biologiste, Almroth Wright,* mort à Londres le 30 avril. — *Une journée chez les insectes,* par Marcel Roland.

OPÉRA commence le **16 juillet** à publier des souvenirs de Sinclair Lewis, *Moi aussi je suis un journaliste de la grande époque.*

PARIS (Casablanca). **4 juillet.** *Souvenirs et entretiens : « Nous sommes tous guillotinés... » m'écrivait Paul Valéry,* par Gabriel Boissy.

25 juillet. *Un instant avec Yves Brayer,* par Saint-Aignan.

LE PROGRÈS MÉDICAL. **10-24 août.** Important article de Jean Pommier sur *Les maladies de Gustave Flaubert.*

RÉFORME signale le **5 juillet,** d'après l'*Animateur commercial,* que l'impôt cédulaire 1947 est payé à raison de 29 milliards 728 millions pour les salariés, à raison de 24 milliards 264 millions par les industriels et commerçants et à raison de 2 milliards 86 millions pour les agriculteurs.

12 juillet et numéros suivants : étude de Pierre Bourguet sur *La Croix huguenote* ou croix cévenole.

REGARDS. **8 août.** *Le secret atomique français;* **déclarations de Frédéric Joliot-Curie.** — Georges Gordon : *Voyage au pays de Man Ray, poète de la caméra, peintre de la réalité.*

UNE SEMAINE DANS LE MONDE. **Claudine Chonez a interviewé** *Steinbeck* **(5 juillet),** *David Rousset* **(19 juillet)** et *Erskine Caldwell* **(16 août); à Jean Duché** *Vercors* **parle (26 juillet)** *de la liberté de l'esprit et de l'art dirigé.*

9 août. *La Suède garde ses rites et ses rythmes de civilisation,* par Marc Blancpain :

« Malgré son « américanisme », qui n'est d'ailleurs qu'une apparence, la Suède est un pays où l'on préfère d'instinct la civilisation à la culture; le langage de mes hôtes, je le disais tout à l'heure, traduit même cette préférence.

« Tout ce qui élève l'homme au-dessus de sa nature primitive : nourriture, logement, techniques agricoles, sciences pures et sciences appliquées, beaux-arts, littérature et morale, mérite les soins de chacun et les soins de tous, parce que tout ce qui élève l'homme au-dessus de sa nature primitive constitue la civilisation. Toutes les formes de vie participent à l'effort de civilisation; toutes les classes d'une population doivent avoir accès et ont accès à la civilisation. Les bonnes manières et les repas bien compris, la politesse et la cuisine sont formes de civilisation.

« La culture est une notion beaucoup plus étroite, « c'est le royaume indépendant de l'esprit créateur », écrivait l'Allemand Curtius; et c'est sans doute pourquoi elle menace notre âme ou la méprise; c'est sans doute pourquoi la culture conduit l'humanité à des triomphes qui sont en même temps des désastres.

« Entre la civilisation et la culture la France depuis bien longtemps a su choisir, et son effort le plus original consiste à essayer de soumettre la culture à la civilisation.

« Il m'a paru que la Suède avait fait le même choix que nous et qu'elle tentait avec son génie propre le même effort. La société suédoise a pour fin le bien-être de tous et le progrès moral et spirituel de chacun; elle n'est ordonnée qu'en fonction de l'homme et pour son bien; elle n'est rigoureuse que pour assurer la vie et la continuer; ses rites sont des rites de civilisation. »

SPECTATEUR. *Tendances du Théâtre :* entretiens de Paul Modave avec François Mauriac, Armand Salacrou **(1er juillet),** André Obey **(8 juillet)** et Jean Cocteau **(15 juillet).**

29 juillet. *Je serais heureux d'être un trait d'union,* par René Clair :

« Hollywood semble avoir perdu un peu de son esprit d'invention, cet esprit de liberté de création, un peu de ce génie étincelant, de ces qualités de pionniers qui, il y a vingt ou vingt-cinq ans, *firent Hollywood.* Certains pourront dire que Hollywood, aujourd'hui, est, avec toute sa puissance et sa gloire, comme un *self made man* qui souffrit de la faim durant sa jeunesse et qui maintenant, alors qu'il pourrait se permettre le meilleur caviar et le champagne le plus coûteux, a des troubles d'estomac et ne peut pas les digérer. »

5 août. *André Chamson nous dit...* par Guy Dornand.

« — J'achève un nouveau roman aussi différent de mes premiers ouvrages que *Le Puits des miracles* mais qui diffère de celui-ci par la matière même : on n'y trouvera nulle incidence politique, aucun reflet de l'histoire contemporaine... Il ne sera que le récit d'un drame de notre époque.

« (...) Quelque quarante conférences en Belgique, en Suisse, en Scandinavie, m'ont permis de constater quelle place occupe la France en ces pays. Non pas amer, mais exaltant est le savoir qu'on tire du voyage. Nous sommes, disons-le sans vain orgueil, mais avec une joie légitime, les premiers en arts plastiques : peinture, sculpture, architecture et en arts mineurs. Et le théâtre de France aussi est au premier plan. Trois pièces de chez nous tenaient l'affiche le soir de mon arrivée à Copenhague (des œuvres de Sartre, d'Anouilh, de Giraudoux...).

« Sur le plan littéraire seul, nous sommes surclassés. Par les Américains.

« — En influence?

« — En présence. Car la disproportion des moyens d'action est considérable. Or, les livres, toujours, sont la pointe avancée, l'avant-garde de l'influence économique. Prenons-y garde. Par bonheur, notre littérature répond à certains besoins intellectuels qui, chez bien des peuples, lui permettent de remonter largement notre handicap. Et je pense que les années à venir peuvent augmenter encore nos chances, si nous som-

mes capables de les jouer. De nous, la plupart des hommes pensants attendent la réponse aux questions qui se posent à l'humanité... Il ne me paraît pas que les romanciers américains répondent aux questions de l'Occident, malgré le bénéfice qu'ils tirent du prestige de la violence et de l'indéterminé... Mais l'esprit humain ne peut manquer de solliciter autre chose. Je ne doute pas que la domination de la violence l'emporte sur la violence même, ni que la lucidité se révèle plus pathétique que l'indétermination. »

REÇU : *Cévennes* (Alès), *La France au combat, La Gazette des Lettres, Images du Monde, Les Informations industrielles et commerciales, Jeunesse ouvrière, Paroles françaises, Le Phare* (Bruxelles), *Quatre et Trois, Sillage, Tel Quel.*

Revues

LES AMIS DE SAINT-FRANÇOIS. **Juin-août.** Alexandre Masseron : *Quelques souvenirs personnels sur Joergensen.*

L'ARCHE. **Avril.** *Apologie du Poète*, par Pierre-Jean Jouve; texte important sur ce qu'est la poésie pour Jouve. — Paul Léautaud : *Journal littéraire* 1946 (*fragment*); Léautaud parle de ses amours avec la liberté et la tranquille audace qui n'appartiennent qu'à lui. — Jean Wahl : *Poèmes anglais* avec, en regard, la traduction en français par l'auteur. — Charles-Albert Cingria : *Sainte Marguerite.* — Les chroniques de Maurice Blanchot (*Note sur Pascal*), de René Leibowitz, d'André Lhote.

CHEMINS DU MONDE : issue de l'Association « Civilisation », cette revue publie en juillet son premier numéro; elle paraîtra tous les deux mois, pour offrir « aux hommes de tous pays la possibilité de confronter leurs opinions et de se mieux connaître (...), à quelque pays, à quelque discipline, parti ou confession qu'ils appartiennent ».

Le premier cahier, avec un sommaire dense, est consacré au thème *Civilisation.* Les prochains traiteront du *Destin de l'individu dans le monde actuel*, des *Personnes déplacées*, de *Civilisation et colonisation*, etc.

Fondateur : Jacques Viénot; directeur : Jean Lambiotte; rédacteur en chef : François Berge; comité de rédaction : Roger Caillois, Christian Funck-Brentano, Jacques Heurgon, Pierre de Lanux.

LE CHEVAL DE TROIE, depuis longtemps annoncé, fait paraître en juillet, chez Gallimard, son premier numéro (rédaction dans le Var, à Saint-Maximin). Le cheval de Troie, c'est la conscience chrétienne. Il s'agit de refaire — en bon langage — le *Génie du Christianisme;* mais dans cette revue essentiellement littéraire, que dirige le R. P. Bruckberger, Dominicain, « le catholicisme sera présent plutôt comme un climat que comme un magistère ». Chaque numéro, mensuel, comportera, outre les chroniques, un article de théologie ou de philosophie, un texte romanesque, un texte poétique, un texte ancien inconnu ou oublié, une note critique de théologie ou de philosophie morale sur un problème précis et concret. Dans le numéro 1, ces postes sont tenus par Gabriel Marcel, Blaise Cendrars, L. P. Guigues, Musset (avec des pages de la *Confession d'un Enfant du Siècle*), Brice Parain.

LE COURRIER GRAPHIQUE. **Mai-juin.** Etude de Pierre Mornand sur *Stéfane Mrozewski*, le graveur sur bois polonais, qui achève une illustration monumentale de la *Divine Comédie*, dont plusieurs planches sont reproduites. — Georges Dangon parle de *Simon de Colines*, père spirituel du grand Estienne. — *Honoré Daumier, artiste du peuple*, par Géo-Charles. — Pierre Ladoué, conservateur en chef des musées nationaux : *Les frères Le Nain, peintres des paysans français.* — Début d'une étude de R. R. M. Sée sur *Les dessins et pastels de Peter Romney*, dont le talent de pastelliste a été éclipsé par la gloire de son frère George.

ESPRIT. **Juin.** C'est le numéro spécial, très attendu, où sont relevés les résultats de l'enquête *Les Allemands parlent de l'Allemagne.* Il sera analysé dans la rubrique « Allemagne » du *Mercure.*

Juillet. J.-M. Domenach : *1349?* Signification des grèves du printemps et du début de l'été. — Un *Dossier France-Vietnam.* — A. Mandouze : *Impossibilités algériennes.* — *Route noire*, par Emmanuel Mounier : un voyage en Afrique noire. — *Romancero de la montagne*, deux poèmes de Chris Marker.

ÉTUDES. **Juillet-août.** Jean Rivero : *Statut de l'Union française.* — Robert Bosc : *Berlin 1947.* — Jacques Fano : *Tableau des partis en Indochine.*

FONTAINE. **Mai.** Numéro en grande partie consacré à William Blake :

études d'Algernon, Charles Swinburne, Arthur Symons, Roger Fry, et, de Blake lui-même, des lettres et des poèmes; textes traduits et présentés par G. Le Breton et E. Souffrin.

HOMMES ET MONDES. **Août.** *Exemples à ne pas suivre : philosophe à deux sous la ligne*, par Roland Dorgelès; souvenirs d'un journaliste, enquêtes originales. — René Boylesve : *Portraits secrets.* — Maurice Ferro : *Puissance et faiblesses du monde arabe.*

HORIZON (Nantes). **N° 8** (non daté). *Poème* de Jules Supervielle. — Julien Gracq : *Les Hautes Terres de Sertalejo.*

J'AI LU. **Juin.** Bernard Voyenne : *C.-F. Ramuz et le « bon français »*; étude sur la langue de Ramuz.

LIAISON (Montréal), en tête de son numéro de juin, et précédant de bons textes littéraires, rend à Alfred Vallette un hommage qui nous touche.

LE MONDE FRANÇAIS. **Juillet.** Général Eisenhower : *Les forces expéditionnaires alliées* (juin 1944-mai 1945); résumé et conclusion du rapport qui paraîtra bientôt chez Lavauzelle; préface du général Kœnig. — Frédéric Jenny : *L'exemple de la Belgique;* précisions sur le redressement économique et financier. — Gaston Esnault · *L'argot.*

Août. Jacques Decaux : *Le point de la question chinoise.* — Mme Louis Hermite : *L'Ecole française d'Athènes et le baron Piscatory;* celui-ci — grand-père de l'auteur — était ministre de France à Athènes au moment de la création de l'Ecole, création qui, pour une très grande part, fut son œuvre. — *Le siège de Budapest*, notes d'une Hongroise transcrites par Henriette Célarié. — Maurice Pottecher : *Portraits et souvenirs : Alphonse Daudet.*

LA NEF commence en *juillet* à publier, de Léon-Paul Fargue, *Autre piéton* — de Paris. — Jules Monnerot, *A propos du centenaire du « Manifeste communiste »* — et de *Managerial Revolution* de James Burnham — introduit dans l'opposition marxiste prolétariat-capitalisme la « classe intermédiaire » que constituent notamment les techniciens et les organisateurs, et étudie les répercussions que doit avoir cet élément nouveau sur la doctrine et dans les faits. — Sous le titre global de *Henri Bergson et la justice*, articles d'Edouard Le Roy et de Pierre Andreu, textes de Georges Sorel et de Bergson.

Août. Bernard Groethuysen : *La liberté selon Rousseau.* — Claude Mauriac : début d'une étude sur *André Breton, mystique et moraliste.* — Jean Grenier : *Un été au Liban.* — Henri Michaux : *Quelle usine.* — *Poèmes* de Geneviève de Louvencourt, Marie Desprès, Claire de Meurville. — *Situation de Maurice Barrès :* études de Michel Braspart, Robert Kanters et Gilbert Sigaux.

LE PARTHÉNON, interrompu depuis 1939 — en 1914 déjà la guerre l'avait interrompu — reparait avec un numéro (juin-juillet) où la poésie tient une large place. *Les anges, les mésanges, la nuit...*, poème de Maurice Fombeure. — C. Raymond : *Du grenier d'un Goncourt*, interview de Roland Dorgelès.

PARU. **Juillet.** *Un entretien avec François Mauriac*, par Louis Pauwels : la politique, le général de Gaulle, l'Eglise, la littérature. — Jean Rabaud : *En parlant avec André Piganiol* de l'histoire romaine et de l'économie du Bas-Empire.

POÉSIE 47. **Mai.** *Huit poèmes sans le repos du Dimanche* d'Aragon dominent ce numéro, avec *Trois poèmes* de Léopold Sédar Senghor et, de Claude Roy, une *Description critique* de Jean Paulhan.

RENAISSANCE (Bruxelles). **Juillet.** Numéro de combat antisoviétique.

REVUE DE DÉFENSE NATIONALE. **Juillet.** Général L.-M. Chassin : *Hitler fut-il un grand capitaine?* — Robert Marjolin : *Le Plan et son exécution.* — Général Le Bel : *La deuxième guerre mondiale et les ports français. Un grand exemple : Marseille.* — Pierre Minard : *Orientation actuelle de l'industrie du pétrole.*

REVUE INTERNATIONALE DE LA CROIX-ROUGE. **Juin.** *L'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture*, par A. Mayer.

Juillet. *Le Saint-Siège et son œuvre d'assistance en faveur des victimes de la guerre* (1939-1945) par l'abbé Henri Marmier.

LA REVUE MUSICALE reprend la tradition de ses numéros spéciaux en consacrant son n° 206 à *Maurice Emmanuel.* La plupart des articles de cet hommage étaient composés avant la guerre : c'est pour-

quoi l'on trouve encore au sommaire les noms de Victor Basch, de Robert Jardillier, d'Edouard Estaunié, qui y voisinent avec Robert Bernard, René Dumesnil, Raymond Schwab, Louis Aubert, Georges Migot, Charles Kœchlin, Suzanne Dumarquez, Paul Le Flem, Gustave Samazeuilh, Jacques Chailley, M. Béchard d'Harcourt, Félix Raugel, S. Baud-Bovy, Olivier Messiaen, E. Jacques-Dalcroze, A. Fornerod : portrait de l'homme, étude du musicien, analyse de son œuvre, biographie, chronologie de ses œuvres musicales, de ses livres et de ses articles.

REVUE ROUMAINE (Bucarest; en français) « présente, à l'aide de documents, une vue synthétique de la vie politique, économique, littéraire de la Roumanie, afin de servir la compréhension mutuelle entre les peuples, base essentielle de la paix que le monde d'aujourd'hui doit construire, s'il ne veut point périr ».

Dans le n° 1-2 (non daté) de 1947, signalons notamment, de C. Murgesco, *Les problèmes et les perspectives d'une industrie lourde roumaine.*

REVUE DE PARIS. **Août.** De nouvelles *Lettres à l'Etrangère* de Balzac : août à décembre 1847. — Début d'un roman d'Armand Hoog, *L'Accident.* — Miguel Covarrubias : *L'Amour à Bali.* — La fin des notes de Leonardo Simoni sur *La Campagne de Russie vue de Berlin;* juin 42 à mars 43 : intérêt puissant.

LES TEMPS MODERNES. **Juin.** *Le récit, le monde et le cinéma,* par Albert Laffay. — Georges Bernier : *Pas de nouvelles, bonnes nouvelles;* situation actuelle de la presse.

TRAMONTANE (Perpignan) consacre un important numéro double (juin-juillet) à son propre trentenaire. Une collaboration nombreuse; un avant-propos rappelle l'histoire de cette vaillante petite revue et l'effort régionaliste qu'elle a accompli.

LA VIE INTELLECTUELLE. **Juillet.** Paul Claudel : *La Vierge de Milan.* — F. Boulard : *Autour de « Problèmes missionnaires de la France rurale ».* — Un ensemble d'études sur les problèmes actuels de l'Union française.

REÇU : *L'Armée française, Bulletin mensuel de la Chambre de Commerce française de la province d'Anvers, Le Bulletin des Lettres* (Lyon), *Bulletin de la Société des Amis de Léon Deubel, Le Carte parlante* (Firenze), *Enseignements, Femme et la Vie, France-Asie* (Saïgon), *La Grive* (Bar-le-Duc), *Les Lettres, Marsyas* (Aigues-Vives), *Misura* (Bergame), *Provence médicale, La Révolution prolétarienne, Revue de l'Alliance française, Revue parlementaire économique et financière, L'Unique* (Orléans).

VARIÉTÉS

LE SOUVENIR DE KADMI-COHEN. — Pas plus que celui de Louis Mandin, le nom de Kadmi-Cohen n'a reparu aux sommaires du *Mercure de France.* Lui aussi, Kadmi-Cohen, est mort, au cours de la guerre, pour que renaisse sa patrie.

Né à Lodz, le 20 août 1892, Kadmi-Cohen, après d'excellentes études au lycée de cette ville, fut envoyé par ses parents en Palestine pour y compléter son éducation au collège de Tel-Aviv qui venait d'être fondé. Il en sortit le premier de sa promotion et demeura quelques années sur la terre ancestrale comme pionnier. Quoique, en sa qualité de descendant du rabi de Khaibarow, il pût se croire dispensé de travailler de ses mains pour gagner sa vie, il cassa des cailloux sur les routes et laboura des champs. En 1914, il se trouvait à Lausanne, où il étudiait le droit, quand la guerre éclata. Passant en France, il s'engagea dans la légion étrangère et fut décoré de la croix de guerre pour sa bravoure au front. Installé à Paris à la fin des hostilités, il y poursuivit et acheva ses études

juridiques. Il suivait en même temps les cours de l'Ecole des langues orientales, se perfectionnant dans la connaissance de l'hébreu et apprenant le turc et l'arabe. Docteur en droit, avec une thèse sur les *Nomades*, inscrit au barreau de Paris, il n'en fit pas sa profession. Il se voua tout entier à la grande Idée qui l'animait et qu'il s'évertua, envers et contre tous, à réaliser.

En 1928, il porta au *Mercure de France* un essai sur *la Faillite du Sionisme* que Louis Dumur, rédacteur en chef de la revue, s'empressa d'accueillir et publia en tête du numéro du 1er juin. Depuis lors jusqu'en juin 1940, Kadmi-Cohen collabora régulièrement au *Mercure de France*. Presque tous les articles qu'il y donna avaient pour objet la défense et l'illustration de la thèse qui lui était chère, ou plus exactement de son idéal. Au Sionisme officiel, qui n'était pas né viable, il opposait un autre Sionisme, le vrai, débarrassé de toutes entraves, et qui était le Judaïsme intégral. Ce Sionisme-là écrivait-il (1),

> ...est dans son essence et dans sa substance une œuvre de Titan, non de philanthropes. Il tend à sauver Israël et non des Juifs. Il a pour ambition de sauvegarder une entité aspirant légitimement au rang de grande puissance, et non de misérables humains écrasés et abâtardis par de longs siècles de persécutions, de mépris et d'opprobre. Grande puissance qui a besoin pour se réaliser du support matériel des masses humaines, le Sionisme doit, d'abord et avant tout, faire de ces esclaves des hommes libres dans leur corps, dans leurs cœurs et dans leurs esprits. Ressusciter la conscience nationale dans son intégrité, l'épurer de toute compromission avec l'étranger, lui insuffler l'ardent désir de se rénover, lui conférer l'orgueil de ses nobles origines, la contraindre à un avenir encore plus resplendissant que le lointain passé, annihiler le Juif pour faire renaître l'Hébreu, — tel est le véritable sens et le véridique but du Sionisme...
>
> Sionisme, — bâtisseur de cathédrales? Beaucoup plus et beaucoup mieux. Reconstructeur du Temple, avec, dans ses soubassements, le tombeau du malheureux juif du ghetto...

La « drôle de guerre » survint, puis la débâcle. Kadmi-Cohen, bien que, plus que tout autre Juif, il eût tout à redouter de l'envahisseur, ne prit pas la fuite. Il considéra, comme un devoir sacré, de demeurer au milieu de son peuple, privé de guide par la désertion des *gvirim* et des *apotropsim* (2). Arrêté par les Allemands, interné à Drancy, il fut transféré au *Fronstalag* 122, de Royal-Lieu (Compiègne). Là, derrière le dos de ses geôliers, avec le concours de quelques Juifs, fiers comme lui, d'être des Juifs à l'exclusion de toute autre chose, il s'employa à donner un corps à la grande idée pour laquelle il était né, pour laquelle il avait vécu et travaillé, pour laquelle il devait mourir. Le 28 décembre 1941, il fonda, sous le nom de MASSADA, qui était celui de l'abrupte montagne au faîte de laquelle une poignée de héros avaient livré leur ultime combat contre les légions de Titus, un mouvement national juif, *dont le but final* était *la résurrection*

(1) *Judaïsme et Sionisme : Mercure de France*, 15-I-1939.
(2) Les Juifs « assimilés », honteux d'être Juifs, qui s'étaient empressés de déguerpir à l'approche des Allemands.

de la nation juive sous la forme d'un Etat juif souverain, indépendant et neutre par convention internationale, dans des fron*tières adaptées à la mesure des besoins vitaux impérieux du peuple juif,* ces frontières englobant *la Palestine historique avec ses parties : septentrionale, cis-jordanienne, trans-jordanienne et méridionale, ainsi que la Marche géographique, la presqu'île du Sinaï, le plus haut lieu de la religion juive.*

En douze discours, qu'il leur tint le soir, dans les ténèbres où la chambre était plongée, avec une clarté éblouissante, Kadmi-Cohen expliqua à ses camarades de captivité par quels moyens MASSADA se proposait d'atteindre ces buts et de faire une réalité du rêve deux fois millénaire d'Israël.

Mes chers camarades du Mouvement Massada, leur disait-il en terminant, et vous, mes chers compagnons de captivité, et par-dessus vos têtes, vous tous, mes frères en Israël, je vous convie à venir avec nous. Dans la nuit noire qui règne sur notre peuple, dans la tempête qui souffle sur nos têtes, nous vous offrons la certitude de survie par l'énergie et le courage qui nous animent. Dans le mur épais qui ferme l'horizon, nous ouvrons une brèche et, au delà, on aperçoit déjà le jour qui luit. Nous avons perdu presque tout ce que nous avions : la fortune, la liberté, pour beaucoup d'entre nous, la santé et, hélas! pour quelques-uns d'entre nous la vie. Mais ce qu'on n'a pas pu nous enlever, c'est notre volonté de lutter. Nous n'avons plus que notre vie, nous, les survivants, à perdre. Mais qu'est-ce que la vie dans l'esclavage, la honte et l'ignominie? Mieux vaut un chien vivant qu'un lion mort. Mais depuis quatre millénaires le lion de Juda n'est pas mort. Et qui oserait se vanter de pouvoir nous exterminer quand, depuis Haman le Scélérat, tous nos aspirants meurtriers ont échoué dans leur tâche meurtrière et ont péri avant nous qui avons survécu à tout et à tous.

Le peuple juif ne mourra pas. Il ne veut pas mourir. Il ne consent pas à mourir. Il sent en lui des énergies juvéniles pour le travail, et pour le combat et pour la victoire. Car nous n'avons pas seulement la plus ancienne, la plus haute, la plus criante injustice à réparer et un tort vingt fois séculaire à redresser. Il ne s'agit pas seulement de sauver notre vie, et la vie de nos femmes et de nos enfants, et de nos petits-enfants et de nos arrière-petits-enfants. Ce n'est pas de notre peuple seul qu'il est question. C'est de l'évolution normale et harmonieuse de plusieurs nations d'Europe. C'est de la résurrection du grand et de l'antique peuple arabe. C'est du pont que nous devons jeter de l'Orient à l'Occident et de l'Occident à l'Orient. C'est de la paix de toute la région qui commande les trois continents du Vieux Monde. C'est de l'humanité entière qui ne prendra sa forme définitive et enfin stable et équilibrée que le jour où elle se sera enrichie de son unité la plus précieuse qui, dispersée, humiliée, sans prestige ni autorité, avilie, n'a pu encore lui donner qu'une petite parcelle d'elle-même, mais qui, regroupée, rajeunie et régénérée, reprendra le rang que son antique noblesse, sa haute origine et son éminence indiscutable lui assignent au profit de l'universalité humaine.

Ce furent là les dernières paroles que Kadmi-Cohen adressa à ses camarades d'infortune. Le froid, les privations avaient miné sa santé robuste à tel point que les Allemands, qui ne s'étaient doutés de rien, le relâchèrent. Il retrouva sa femme et ses enfants à Chatou, mais ne demeura pas longtemps parmi eux. Le jour que les autorités « occupantes » décrétèrent le port obligatoire pour tous les Juifs de l'étoile jaune, il passa dans la zone non

occupée, afin de se soustraire à cette humiliation. Son frère, qu'il y retrouva, le pressa de filer en sa compagnie en Angleterre. Kadmi-Cohen refusa. Quitter la France, c'eût été, à ses yeux, se montrer aussi méprisable que le *gvirim* qu'il avait si vertement stigmatisé, abandonner et trahir ses frères en Massada à qui il avait communiqué sa foi. Retiré à Puy-Guillaume, dans le Puy-de-Dôme, il s'occupa de rassembler en une brochure ses discours du *Frontstalag* 122 et de les distribuer parmi les Juifs non internés. Un de ces exemplaires tomba entre les mains de l'Ennemi. Bien que ce petit livre fût anonyme, que l'imprimeur n'en fut pas mentionné et qu'il ne portait sur sa couverture blanche que le nom, en lettres bleues, de MASSADA et les « armes » du mouvement, les Allemands ne tardèrent pas à en découvrir l'auteur. Le 6 juillet 1943, la Gestapo de Vichy arrêtait Kadmi-Cohen. Ecroué à la prison de Moulins, il y resta six mois, puis fut de nouveau envoyé à Drancy, et le 27 mars 1944, il était déporté à Glewitz, en Silésie. A ses geôliers qui le battaient, il ne cessait de répéter : « vous êtes foutus! » Un mois plus tard, il expirait avec la certitude que la flamme qu'il avait allumée dans le cœur et dans l'esprit de centaines de Juifs ne s'éteindrait jamais et qu'ils lutteraient pour que dans un proche avenir MASSADA devienne une réalité. Ce jour-là, le nom de Kadmi-Cohen sera vénéré par les Juifs à l'égal de celui d'un sage, d'un saint et d'un héros, car il était tout cela en toute simplicité.

Auriant.

CARACTERES ET PATOIS DANS L'ŒUVRE D'EUGENE O'NEILL. — On jouait l'an dernier, au théâtre Montparnasse, une adaptation de l'*Electre* d'Eugène Gladstone O'Neill. C'est une transposition de la légende des Atrides dans l'histoire américaine, vers 1865, après la guerre de Sécession. Un général nordiste est trompé par sa femme durant la guerre; quand il revient vainqueur, elle l'empoisonne; ses enfants, appelons-les Electre et Oreste, le vengent. Œuvre touffue, inégale, gâtée et ravalée par toutes sortes de perspectives freudiennes. Si Oreste et Electre font tuer Egisthe, s'ils contraignent leur mère au suicide, ce n'est point par amour de leur père et par souci de l'honneur familial, c'est qu'Electre est amoureuse de l'amant de sa mère, c'est qu'Oreste est amoureux de sa sœur; le remords d'Oreste devient une terreur de maison hantée; et ainsi de suite. Certes Eschyle et Sophocle sont infiniment plus grands, plus purs, plus humains, plus sublimes. L'imitation de l'antique est moins réussie chez l'Américain O'Neill que chez les Français du XVII[e] siècle. Je crois bien que Gœthe, dans son *Iphigénie en Tauride*, est le seul qui se puisse comparer aux Anciens. Après avoir vu cette nouvelle *Electre* qui ne peut que laisser une impression peu favorable si l'on ne fait point en soi-même table

rase d'Eschyle, de Sophocle, voire du décadent Euripide, je me suis mis à relire O'Neill, d'abord dans la version française de Maurice Bourgeois, quatre pièces traduites, puis dans le texte, du moins les deux volumes publiés par la *Modern library*, New-York.

Elle est immense, l'œuvre d'Eugène O'Neill, prix Nobel en 1936, ancien prospecteur d'or au Honduras, homme d'équipage sur un voilier, convoyeur de mulets à bord d'un navire qui faisait le service d'Argentine en Afrique du Sud, auteur d'une cinquantaine de pièces, aujourd'hui âgé d'environ soixante ans et fixé à Princetown, sur la côte du Massachusetts.

La traduction de Maurice Bourgeois est-elle d'un bout à l'autre une erreur de ton? Elle rend à peu près uniformément en argot de Montmartre les divers patois ou argots qu'O'Neill attribue à ses personnages. Le dialogue d'O'Neill, et cela fait que souvent il est difficile à comprendre, est sans cesse en argot, langue, grammaire et orthographe; cet argot fait partie du personnage.

Depuis Walter Scott les romanciers et dramaturges anglais et américains abusent des patois et des argots. Pour le lecteur d'origine étrangère, et même pour l'indigène, c'est plus souvent un tourment qu'un plaisir. Quelle peine n'éprouve-t-on pas, dans *Wuthering Heights*, à interpréter les palabres du valet puritain, et dans *Gone with the wind* les bavardages des nègres! Cela donne-t-il un réalisme plus réel? La discrétion de Barbey d'Aurevilly dans l'*Ensorcelée*, où il place çà et là et au moment voulu un terme, une locution du Cotentin, témoigne d'un art plus délicat et plus sûr.

En tablant sur le vocabulaire, la grammaire et surtout la prononciation, on pourrait cataloguer dans les pièces d'O'Neill une bonne dizaine de patois et d'argots : négro-américain, yankee-américain, cockney-américain, irlando-américain, écosso-américain, suédo-américain, germano-américain, russo-américain, etc. Le moyen de rendre tout cela en français! En tout cas l'argot de Montmartre n'y saurait suffire.

Si les pièces d'O'Neill résistent à l'usure du temps, il est probable que, dans deux ou trois siècles, les universitaires les emploieront comme documents pour l'étude des parlers populaires aux Etats-Unis.

Ils les emploieront sans doute aussi pour l'étude des types courants de marins et d'ouvriers. Il semble que ces types se maintiennent presque identiques à travers les siècles. Dans les deux vieux poèmes anglo-saxons, *the wanderer*, *the Sea-farer*, vers le VIII[e] siècle, le marin conte que la vie sur mer est dure et triste : luttes incessantes contre les éléments, escales de plaisirs brutaux où l'on dépense en deux ou trois jours l'argent gagné en deux ou trois mois; mais la mer comporte un appel irrésistible d'immensités, d'aventures, de tempêtes, d'épreuves. Les

marins d'O'Neill, comme ceux du *Sea-farer*, comme ceux de Smollett, de Stevenson, de Conrad, de Kipling, comme chez nous ceux de Corbière et de Loti, n'imaginent le havre du bonheur terrien que pour la fin de leurs jours ou pour l'autre monde. Je ne sais si l'on a jamais traduit en français : *En route pour Cardiff* (*Bound east for Cardiff*). C'est une des plus belles choses qu'ait écrites O'Neill, d'intensité lyrique et dramatique shakespearienne. Il s'agit d'un marin qui a fait une chute mortelle et qui en est à sa dernière heure. Essayons d'en rendre un passage simplement en français, sans tenir compte de l'argot :

YANK. — Je pensais justement que mourir, ça n'est pas si mauvais qu'on l'imagine. Je n'ai jamais fait grand cas des blagues que racontent les pilotes du ciel. Je n'ai jamais eu de religion, mais je sais, quoi qu'il arrive après la mort, que ça ne peut pas être plus mauvais que la vie présente.

DRISCOLL. — Mon garçon, mon garçon, ne parle pas à tort et à travers.

YANK. — Cette vie de marin, ce n'est guère la peine de pleurer quand on la quitte. Un bateau après l'autre, gros travail, petit salaire, mauvaise nourriture; et quand on arrive au port, une saoûlerie qui s'achève en bataille, plus d'argent, et le bateau qui repart. On ne rencontre jamais de gens convenables, on ne sort jamais du port; on parcourt le monde, et on ne voit jamais rien; et personne ne se soucie si tu es vif ou mort. Dans tout cela, il n'y a pas de quoi avoir grand regret.

DRISCOLL. — C'est une sacrée vie, la mer.

YANK. — La mer, c'est bien quand tu es jeune et que tu n'as pas de soucis...

Il y a ainsi beaucoup de scènes où, à travers ses différents patois américains, O'Neill est un grand poète lyrique et dramatique. J'aime mieux cela que sa transposition d'Eschyle et ses noirceurs freudiennes.

Pierre Messiaen.

UN EMPRUNT-PAIN. — Si j'avais de l'argent-mignon, comme disait ma mère-grand, et que je voulusse le mettre à l'abri pour les mauvais jours, je me garderais d'acheter des fonds d'Etat. Vous aussi. Je ne suis pas fou. Vous non plus. Vous et moi savons, le dernier croquant sait maintenant ce que devient la rente après quelques dévaluations. L'Etat ne trouve plus de prêteurs. Il aurait bien besoin pourtant, une fois de plus, pour se remettre à flot, d'un petit emprunt. Ce n'est pas l'argent qui manque; ceux qui en ont en ont beaucoup; ils achètent n'importe quoi — mais à condition que la valeur de ce n'importe quoi soit indépendante du franc. Ce n'est pas à l'Etat qu'ils vont apporter leur argent, mais aux gens de bourse, aux antiquaires, aux marchands de tableaux, de livres de luxe, de timbres rares, aux messieurs de l'or et du dollar. L'Etat, d'un œil mélancolique, regarde couler ce fleuve de millions, de milliards. Il voudrait bien en prendre sa part; mais il faut qu'il accepte la règle du jeu, ce n'est plus lui qui impose la sienne.

Un emprunt-or, c'est-à-dire où le capital et l'intérêt soient définis non en francs instables, mais en poids d'or? Peut-être. On l'a déjà fait. L'Etat trouve que c'est bien cher, à la longue. Je lui suggère plutôt (on verra tout à l'heure pourquoi je le crois préférable) un emprunt-pain.

Chaque titre, chaque coupon d'intérêts seraient libellés en poids de pain, et leur valeur, variable, serait déterminée par le cours du pain au jour d'utilisation. Le boulanger recevrait les coupons en paiement pour le poids de pain correspondant; lui-même s'en servirait pour payer sa farine, ses impôts. Les épiciers ou les tailleurs mangent du pain : ils ne feraient pas difficulté d'accepter à leur tour les coupons, qui, de proche en proche, finiraient par circuler comme des billets de banque, mais des billets à valeur variable, toujours convertibles en un poids fixe de pain, quel qu'en fût le prix. Et l'on verrait ainsi, enfin, un emprunt ou placement exprimé en termes bien concrets, bien matériels, en termes immédiatement intelligibles, immédiatement traductibles en réalité quotidienne : nouvel encouragement à souscrire.

Voulez-vous, une fois chaque semaine — le dimanche, par exemple — vous offrir le luxe de manger votre pain gratuitement, aux frais de l'Etat? Payez-le avec des coupons de l'emprunt-pain. Calculez : à 3 %, intérêt fort modéré (mais songez à la garantie!), et sur la base d'une ration de 250 grammes à 24 francs le kilo, il ne vous en coûtera que la peine de placer raisonnablement 10.000 francs (en chiffres ronds) d'économies. A ce taux, pour que l'Etat ait l'agrément inespéré de se voir encaisser 100 milliards, qui lui donneraient le temps de souffler et de mettre un peu d'ordre dans ses affaires, il suffirait que l'opération se répétât dix millions de fois. Or il y a quarante millions de Français, et nous raisonnons sur un seul jour de pain gratuit par semaine : il reste de la marge. Ajoutons que le caractère particulier de l'emprunt et l'habitude irrépressible que nous avons de manger du pain pourraient lever certains scrupules d'ordre moral, et autoriser l'autorité, si besoin était, à soutenir par des moyens appropriés l'empressement spontané du public... Je n'insiste pas.

Voilà un avantage que n'offrirait pas l'emprunt-or, d'apparence d'ailleurs si abstraite — c'est sa deuxième infériorité — et si rébarbative. Troisième inconvénient : on nous dit parfois que la Russie a assez de réserves pour bouleverser le marché de l'or le jour où elle voudra le faire : imaginez l'effet d'une campagne de presse, bien menée, sur ce thème, au moment de l'émission. Enfin l'emprunt-or ne se prêterait pas à la petite manœuvre dont je vais maintenant donner le schéma, et qui me paraît, je l'avoue, le point le plus séduisant de mon système.

Passé le premier moment d'euphorie, l'Etat devra songer à payer les intérêts et à rembourser le capital.

Les intérêts seront prévus chaque année au budget. Or une bonne partie des coupons échus ne sera pas présentée : les uns continueront à circuler (par moments ils primeront même la monnaie), d'autres se détruiront ou se perdront (de petit format, de faible valeur, on en prendra moins de soin que des billets de banque); il arrivera à l'Etat lui-même d'en remettre dans le circuit, se remboursant de son remboursement, avec plus-value si le prix du pain a augmenté dans l'intervalle. Bref, en fin d'année, il restera des crédits disponibles; ils pourraient servir, si l'Etat était sage, à racheter des titres en bourse et à alléger d'autant les charges futures; il est plus vraisemblable qu'il laissera simplement les coupons impayés s'accumuler.

Quant au capital, bien entendu, on retardera le plus possible, par mille expédients, le moment de le rembourser. Il faudra enfin s'exécuter; ce jour-là, coupons accumulés, remboursements accumulés, la note sera salée. Alors l'Etat commencera par susciter discrètement des interpellations au Parlement, des campagnes dans la presse contre le prix inadmissible du pain, aliment national; et puisqu'on n'aura pas de peine à démontrer que ce prix inadmissible est pourtant le juste prix, et que néanmoins il est excessif pour les économiquement faibles, on apaisera l'opinion publique en l'abaissant artificiellement : on subventionnera le producteur ou le minotier, et l'on donnera un petit coup de pouce aux grosses cotes de l'impôt pour procurer l'argent de la subvention; ainsi le riche paiera pour le pauvre, et l'on se congratulera. Le prix du pain entraînera dans sa baisse la valeur des titres : ce sera le moment de rembourser massivement, on s'en tirera à bon compte. Après quoi de nouvelles interpellations et de nouvelles campagnes de presse attaqueront le régime des subventions, qui fausse le jeu des forces économiques, trompe le peuple sur le prix réel des choses et porte atteinte à la santé d'une vraie démocratie. On reviendra donc au *statu quo ante*, sans abandonner toutefois le super-impôt, car il serait paradoxal que la mesure, en frappant le pauvre, profitât par surcroît au riche, et l'on se congratulera. Et par ce rétablissement hardi l'Etat rentrera dans son vrai rôle, dont il s'était dangereusement écarté, et qui est de pigeonner le citoyen.

Car il est non seulement inévitable et nécessaire, il est utile aussi et profitable que l'Etat pigeonne le citoyen. Toute l'histoire financière de la France est l'histoire des banqueroutes de l'Etat — roi, empereur ou république. Cette constance est le signe d'une loi naturelle : c'est en dégringolant de banqueroute en banqueroute que prospère un Etat. La guerre, dont chacun voit et éprouve qu'elle épuise le pays, n'est qu'un cas extrême, un concentré des forces d'anéantissement qui s'exercent constamment sur lui; en réalité, l'Etat tend naturellement vers la destruction comme la nature tend vers le chaos. L'impôt ne paie que le train-

train de son fonctionnement; il faut de bien autres ressources pour financer la résistance aux à-coups, aux crises, aux guerres, ou simplement les grandes offensives contre la désagrégation et l'ensommeillement. C'est l'emprunt qui fournit ces ressources; c'est lui qui permet à l'Etat de surmonter l'action des causes d'anéantissement comme un organisme surmonte la maladie. L'organisme, l'Etat s'en tirent exténués, mais ils s'en tirent; l'affaiblissement pour l'un, la banqueroute pour l'autre sont le prix dont ils paient la grâce de survivre. Les prêteurs ou leurs héritiers ne retrouvent en monnaie ou en pouvoir d'achat qu'une partie, parfois minime, de l'argent qu'ils ont avancé; ont-ils perdu tout le surplus? Non; le surplus leur a été rendu en nature : en survie, en nation survivante.

Le citoyen, d'ailleurs, plus ou moins confusément, comprend cela. Il admettrait qu'un titre d'emprunt émis sous Philippe-Auguste n'eût pas gardé toute sa valeur, il l'admet même pour le 3 % perpétuel. Les meilleures choses ont une fin, dit-il. Mais il veut que la fin et le commencement ne soient pas trop rapprochés. Il accepte au fond de lui-même que son titre d'emprunt s'amenuise comme la peau de chagrin, mais non que l'Etat lui ratiboise en trois coups de cuillère à pot le vingtième, le quart ou les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de sa fortune. Manque-t-il donc de sens civique? Sans doute; mais en outre il a son budget, lui aussi, et ses engagements, et ses plans, et ses projets (et il importe grandement à l'Etat qu'il les conserve et les poursuive). Il veut avoir le temps de prendre ses dispositions, d'adapter son train de vie et le train de ses affaires. C'est l'équivoque de l'emprunt qui lui donne ce temps : il veut rester dans l'équivoque.

Que se passe-t-il aujourd'hui? L'accumulation des catastrophes, l'instabilité d'une structure sociale en pleine évolution, le vieillissement de l'outillage du pays, tant de causes simultanées et réagissant l'une sur l'autre dans le même sens ont si bien précipité les choses que l'équivoque n'est plus possible : c'est l'impasse. Il faut rétablir des conditions où l'équivoque puisse de nouveau fleurir et s'épanouir. C'est à quoi l'emprunt-pain me paraît convenir.

Paul Plural.

GAZETTE.

Septembre. — *Tout ce qui rayonnait en lumière rutile en couleurs, se répand en senteurs. Les campagnes prennent la tonalité des pommes et des poires, jaunes et rouges sur le fond lumineux d'un ciel à peine estompé. Les feuilles se dorent, les prunes mûres se fendent. C'est le temps des fruits et des vendanges et l'on sent, en passant dans les rues du village, des odeurs capiteuses de marc. Les cuves moussent au soleil, les abeilles bourdonnent autour des corbeilles pleines de prunes, de poires et de raisins tout gorgés de sucs, aucune récolte ne donne un tel sentiment d'abondance et de surabondance, on croirait tout inépuisable! Pourtant les soirs ont des mélancolies dont on avait oublié le goût mais dont aussitôt on retrouve le sens. Les nuages blancs s'alourdissent, les soleils s'adoucissent, les nuits sont fraîches et les ciels de matin se nimbent, à l'horizon, de brumes bleutées.*

Ce sont les derniers jours de vacances, les retours à la ville, les marronniers grillés et les marrons luisants par terre.

Les dahlias, si éclatants, présagent la fin, comme si les couleurs de l'été s'étaient toutes ensemble réfugiées en eux. L'air a de telles douceurs et la lumière dorée est si enveloppante que la joie prend une vague teinte d'angoisse. Le vent s'élève, le ciel se couvre, le jour vous glisse entre les doigts, tout se fond progressivement, les maisons plus hautes et le ciel plus bas, le soleil qui s'adoucit et les feuilles qui se fanent. La ville peu à peu emplit le ciel de son âme de ville au fur et à mesure que l'été s'en va, et la nuit vient juste à l'heure de la soupe. Déjà... Plus de lumière pour la soirée, que celle des lampes, chez soi — fenêtres fermées — bruits de ville éloignés. Retour de vacances, retour de l'automne, retour en soi-même; les jours sont déjà pleins des souvenirs de l'été. — GENEVIÈVE CHAZALVIEL.

Légion d'Honneur. — *Le* Mercure *est heureux de relever, dans une récente liste de la Légion d'Honneur (Ministère de la jeunesse, des arts et des lettres), les noms de deux de ses collaborateurs, le Dr Georges Contenau, promu officier, et Francis Ambrière, nommé chevalier.*

En marge de l'indépendance de l'Inde. — *L'un des premiers effets de l'indépendance de l'Inde est la suppression du ministère britannique de ce pays dans le gouvernement de Londres. Ce ministère, l'*India Office, *était installé dans un solennel et spacieux palais de style victorien qui porte son nom et qui domine la vue du parc Saint-James et de son lac aux cygnes. A l'intérieur, l'*India Office *est assez sombre et sa décoration architecturale pseudo-italienne est un peu compliquée pour le goût moderne. Mais on y admire une multitude de colonnes de marbre rose et les couloirs sont pleins d'imposantes statues historiques en bronze et en ivoire. Il y a là aussi quelques Reynolds et d'autres toiles de maîtres, sans compter des portraits en pied de Napoléon Ier, de Napoléon III et de l'Impératrice Eugénie. La bibliothèque comprend 250.000 ouvrages et 20.000 manuscrits, où le sanscrit domine. C'est la plus ancienne et la plus grande du monde pour les études orientales et elle contient les archives de l'ancienne Compagnie des Indes.*

*La cour intérieure de l'*India Office, *en forme de patio couvert, fut prêtée au ministère voisin, le* Foreign Office, *comme salle de spectacle lors de la réception offerte par celui-ci, un soir de mars 1939, au Président Lebrun en visite officielle à Londres. La scène fut construite en abattant les verrières murales des bureaux d'un côté de la cour et en élevant les planchers. Laurence Olivier parut dans une scène de* Roméo et Juliette. *On vit aussi Guitry dans un petit sketch à lui, et tant d'autres acteurs aux destins divers! Le spectacle s'acheva par un tableau vivant, où une Marianne tutélaire se dressait à côté d'un Tommy en armes cependant que Britannia protégeait de son trident un Poilu également armé. Le Roi et la Reine étaient là avec le Président et sa femme. La salle était inoubliablement belle, et chacun pensait à l'ultimatum d'Hitler, qui allait entrer à Prague le lendemain...*

*Que va-t-il advenir de l'*India Office, *ministère désaffecté? Avec la crise du logement, le gouvernement britannique ne tardera pas, dira-t-on, à lui trouver une autre utilisation que celle des affaires de l'Inde. Or l'immeuble n'est pas sa propriété. Il fut construit au siècle dernier avec des fonds indiens moyennant la promesse que l'administration britannique le réserverait exclusivement aux services concernant l'Inde. D'autre part, le mobilier, les papiers et autres trésors qu'il renferme sont des biens strictement britanniques qu'il faut loger à tout prix. Situation piquante où les deux nouveaux dominions indiens jouent le rôle classique de propriétaires et où les Anglais apporteront certainement leur expérience optimiste.*

MARIE-REINE GARNIER.

« Cent ans d'Edition française. » — *Dans quelques jours va s'ouvrir une exposition qui promet d'être curieuse. Autant que la qualité et la rareté des objets exposés, c'est leur réunion qui sera instructive, et leur classement. Il s'agit des « Cent ans d'Edition*

française » présentés par le Cercle de la Librairie, à l'occasion de son centenaire, dans la Galerie Mazarine, mise à sa disposition par la Bibliothèque nationale.

En cent ans le dépôt légal a enregistré la publication de 1.068.047 *ouvrages. Parmi ceux-ci le Cercle a retenu quelques centaines de titres* (700 *à* 900, *nous dit-on*), *comme représentatifs de l'édition française dans différents domaines, littéraire, musical, artistique, scientifique, etc. Mais ce n'est pas un simple palmarès qu'on a dressé. L'exposition doit être strictement chronologique, en ce sens que chacune des cent années qu'elle couvre sera illustrée par quelques-unes des œuvres marquantes qui y ont paru. L'impression qui résulte du catalogue est assez saisissante.*

Nous sommes peu habitués à considérer cet aspect synthétique des activités intellectuelles, à suivre d'ensemble le mouvement simultané des lettres, des sciences, de la musique. En littérature même, à force de prêter attention aux écoles, nous oublions les rapprochements que le temps fait entre elles. L'année 1847 *vit à la fois Balzac donner la* Cousine Bette, *Mérimée* Carmen, *Michelet la* Révolution française, *Berlioz la* Damnation de Faust, *tandis que les* Mémoires d'Outre-Tombe *ne devaient paraître qu'en* 1849, *précédés d'un an par la* Dame aux Camélias. *De* 1857 *datent les* Fleurs du Mal, Madame Bovary, *les* Odes funambulesques, *le* Roméo et Juliette *de Gounod; de* 1863, Salammbo, *la* Vie de Jésus, Dominique; *de* 1876, *l'*Après-midi d'un Faune *illustrée par Manet, les* Origines de la France contemporaine *de Taine, les* Maîtres d'autrefois *de Fromentin, la* Synthèse chimique *de Berthelot; de* 1939, *la* Mécanique ondulatoire des systèmes de corpuscules *de Louis de Broglie, l'*Asmodée *de Mauriac, le* Journal *de Gide. De telles correspondances suffiraient à faire la richesse de cette exposition, et ses surprises.*

Mais ce qui frappe davantage encore, c'est la continuité qu'elle exprime dans la pensée et dans la création françaises. Il n'est pas une seule des cent années, même à nos époques les moins brillantes et les plus mornes, qui n'ait été marquée dans l'édition par des œuvres dignes de figurer dans cette rétrospective (1917, *année sombre, a donné la* Jeune Parque, *la* Vie des Martyrs *et, de Ravel, le* Tombeau de Couperin). *Pourquoi ne pas le dire? Nous vivons en un temps où les Français, trop durement matraqués, ne risquent guère de pécher par outrecuidance; ils pourront trouver quelque réconfort, et quelques motifs d'espérance et de foi, dans cette longue suite ininterrompue d'œuvres solides, brillantes ou éclatantes, qui remontent non à une période révolue comme la Renaissance ou le Siècle de Louis XIV, mais à l'âge de nos grands-pères, de nos pères et de nos aînés. Ce qui apparaîtra peut-être comme une révélation, ce sera, plus encore que la liste des œuvres littéraires, celle des ouvrages de sciences et, particulièrement, de mathématiques : un savant étranger nous disait qu'il n'y a pas au monde un autre pays*

qui puisse présenter une liste comparable à celle-là. Nous ne ferons pas fi, aujourd'hui, de semblables hommages.

Notons d'ailleurs que les amateurs de discussion auront ici une belle occasion de s'exercer. Qui dit choix dit arbitraire : pourquoi telle œuvre en telle année, et non telle autre de la même année (car il est arrivé que nos richesses soient surabondantes)? Pour nous, nous ne chicanerons pas sur les détails : l'ensemble est assez frappant pour qu'on les néglige, si ce n'est pour remarquer, non sans une fierté assez agréable, que l'exposition n'épuise pas le sujet, et qu'on pourrait encore essayer le petit jeu d'en composer une seconde, sur le papier, avec les lacunes de celle-ci.

De la Suède à la Cité universitaire. — *C'est à M. Lucien Maury, qui a bien voulu se charger au* Mercure *de la rubrique scandinave, qu'il appartiendrait de signaler le petit livre qu'il vient de traduire pour les éditions Stock (publications du fonds Descartes). Il s'y refuse : il faut donc que le* Mercure *l'annonce ici. Il s'agit d'une étude de M. Anton Blanck, professeur à l'Université d'Upsal, sur* La Suède et la Littérature française, *des origines à nos jours. Histoire pleine d'enseignements, souvent curieuse, toujours mal connue, et qui présente des alternances étonnamment marquées d'intensité et de sommeil. Sait-on que de ces relations, qui commencent au IXe siècle, la première période de grande activité remonte au XIIe siècle?*

Par la même occasion, signalons un autre petit livre de M. Lucien Maury, tout récent, aux éditions Stock également, sur La Cité universitaire, hier, aujourd'hui, demain. *L'auteur y a dirigé quinze ans la Maison des Etudiants suédois : il était tout désigné pour retracer l'historique de l'institution et en dégager la signification. Ses premiers chapitres présentent un bel exemple d'énergie : ce que peut une volonté persévérante aux prises avec l'inertie ou l'obstruction administratives. Il faut en France une ténacité obstinée pour parvenir à bâtir du neuf. Mais, parfois, on y arrive.*

Pour les bibliothèques municipales. — *Ne faisant pas du* Journal officiel *notre lecture habituelle, nous nous permettons d'emprunter quelques lignes au* Monde *du 10-11 août, qui lui-même les avait empruntées à M. Jean Prieud dans le* Pays *du 9. Les voici, sans commentaire :*

Un tout petit article à l'*Officiel*. 25 juillet. Education nationale. Ouverture d'un crédit annexe de 538.525 francs pour les bibliothèques municipales. Et la lecture publique.

Répartition :

Traitement du personnel........	533.225
Indemnités —	3.000
Achat de livres................	2.300

Ce qui fait bien les 538.525 francs.

Rectifications sur la famille Daudet. — *Deux lecteurs nous signalent des erreurs commises par le* Mercure *à propos de la famille Daudet :*

« *Une petite erreur, écrit l'un, parue dans le n° 1008 du 1er août, pourrait peut-être figurer au sottisier : page 730 on peut lire dans la notice consacrée à Alphonse Daudet :* Ernest Daudet, dernier survivant des *enfants* du romancier » (*c'est de Lucien qu'il s'agit*).

« *Dans votre dernier numéro du* Mercure de France, *écrit l'autre lecteur* (*n°* 1008, *août* 1947), *dans la chronique sur l'Allemagne, page* 738 (*compte rendu de la* Connaissance de l'Allemagne), *je trouve cette phrase :* Regrettons seulement, pour l'Action française et pour M. Maurras, que Léon Daudet le clairvoyant n'ait pas vécu jusqu'en 1940. *Je me permets de vous signaler qu'il y a une légère erreur dans ce passage. Si Léon Daudet n'a plus écrit, je crois, dans son journal, après l'armistice de juin 1940, sa mort est, par contre, postérieure à cette date, et c'est durant l'occupation (vers 1942?) qu'il est décédé.* »

Les réimpressions du « Mercure ». — *Des lecteurs demandent souvent qu'on les tienne au courant des réimpressions du* Mercure. *C'est une question qui mérite quelques explications.*

A la Libération, notre fonds était pratiquement épuisé. Depuis, nous n'avons cessé de réimprimer; mais la pénurie de papier est telle qu'il nous est rarement possible de tirer un nombre suffisant d'exemplaires pour que les titres restent en vente plus de quelques semaines.

On trouvera ci-dessous la liste complète des ouvrages réimprimés depuis la Libération jusqu'à la fin de juillet 1947. Les titres imprimés en **caractères gras** *sont ceux que notre librairie pouvait encore fournir au début de septembre (certains d'entre eux seront sans doute épuisés au moment où paraîtra ce numéro); les titres imprimés en* romain *ont été réimprimés une ou plusieurs fois depuis la Libération, ils le seront de nouveau, mais il sont actuellement épuisés.*

Nous conseillons aux lecteurs intéressés de suivre nos pages d'annonces: ils y seront informés des activités du Mercure *en même temps que de celles des autres éditeurs. Nous nous permettons de leur recommander de s'adresser pour leurs achats à leur libraire habituel.*

Voici la liste :

J. BARBEY D'AUREVILLY : Les Diaboliques.

A. VAN BEVER et P. LÉAUTAUD : **Poètes d'aujourd'hui** (3 vol.).

LÉON BLOY : Celle qui pleure; **Le Désespéré; La Femme pauvre; Le Mendiant ingrat** (2 vol.); **Le Salut par les Juifs.**

PAUL CLAUDEL : Art poétique; **Connaissance de l'Est; Théâtre** (4 vol.).

COLETTE : Claudine en Ménage; **La Retraite sentimentale;** Sept Dialogues de Bêtes.

CHARLES DEULIN : Contes d'un Buveur de Bière.

R. P. JEAN DE DIEU : **L'Enigme religieuse des Indes.**

GEORGES DUHAMEL : Chronique des Pasquier (10 vol.); Civilisation; **Confession de Minuit; Fables de mon Jardin;** Lieu d'Asile; Mémorial de la Guerre blanche; **La Pierre d'Horeb;** Les Plaisirs et les Jeux; La Possession du Monde; Le Prince Jaffar; La Vie des Martyrs.

ANDRÉ GIDE : L'Immoraliste; **Oscar Wilde;** La Porte étroite; Prétextes; **Nouveaux Prétextes.**

MAXIME GORKI : Les Déchus.

RÉMY DE GOURMONT : **Physique de l'Amour.**

FRANCIS JAMMES : **Choix de Poèmes; Clairières dans le Ciel; De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir;** Monsieur le Curé d'Ozeron; **Le Roman du Lièvre.**

RUDYARD KIPLING : **Les Bâtisseurs de Ponts;** Capitaines courageux; Kim (2 vol.); **Le Livre de la Jungle; Le second Livre de la Jungle;** La plus belle Histoire du Monde; **Stalky et Cie.**

JULES LAFORGUE : **Moralités légendaires.**

PAUL LÉAUTAUD : **Passe-Temps.**

LOUIS LE CARDONNEL : **Carmina sacra.**

MAURICE MAETERLINCK : Le Trésor des Humbles.

JEAN MORÉAS : **Les Stances.**

FRÉDÉRIC NIETZSCHE : Ainsi parlait Zarathoustra.

LOUIS PERGAUD : De Goupil à Margot; La Guerre des Boutons; La Revanche du Corbeau; Le Roman de Miraut; Les Rustiques.

HENRI DE RÉGNIER : **Les Rencontres de M. de Bréot.**

ARTHUR RIMBAUD : Les Illuminations; **Œuvres; Poésies; Une Saison en Enfer.**

MARCEL ROLAND : **La Féerie du Microscope; La grande Leçon des petites Bêtes; Mimétisme et Instinct de Défense; Vie et Mort des Insectes.**

ALBERT SAMAIN : **Aux Flancs du Vase,** *suivi de* **Polyphème; Le Chariot d'Or; Le Jardin de l'Infante.**

MARK TWAIN : **Contes choisis; Un Pari de Milliardaires.**

ÉMILE VERHAEREN : Les Heures du Soir, *précédées de* Les Heures claires, Les Heures d'Après-Midi.

H.-G. WELLS : **L'Ile du Docteur Moreau.**

OSCAR WILDE : **Ballade de la Geôle de Reading.**

STEFAN ZWEIG : **Verhaeren.**

Sottisier. — « *L'Américain Thomas Thompson (70 ans) vient de toucher sa prime de démobilisation. Il l'attendait depuis le 30 juillet 1889.* » (Samedi-Soir, 31 mai.)

« *Voilà bien des vérités fondamentales dont nul ne s'est douté depuis qu'il y a des hommes* — et qui pensent, comme dit Pascal » (Lucien Fabre, Revue de Paris, 1er avril, p. 98).

M. Vincent Auriol en Haute-Garonne. — « *Le président de la République est l'hôte de la Haute-Savoie. C'est par Evian qu'il a commencé un périple qui lui permettra en deux jours de visiter les principales villes de la contrée et de se rendre enfin au plateau des Glières* » (L'Epoque, 25-26 mai).

« *Deux mille ans après on découvre des objets datant de Marco Polo* » (La République de Toulon, 30 avril).

« *Répondant aux compliments de ses amis, Guy Séradour exalta la foi des jeunes, puis, ajouta :*

« *Tous les peintres sincères, quelles que soient les nuances de leur sens artistique, appartiennent à la même et grande famille universelle des penseurs libres et pacifiques qui travaillent tous ensemble au-dessus de ce qui peut diviser les hommes dans une évolution continuelle vers le beau, le mieux et le vrai* ».

A toutes les félicitations reçues par Guy Séradour « République » joint les siennes les plus sincères » (Sirius Ravel, La République de Toulon, 31 mai).

« *Joseph Lucas, qui venait de purger une peine de prison pour levée d'écrou, s'est affaissé brusquement et a succombé* » (La France du Sud-Est, 25 mai).

« *Les olivettes furent solennellement exécutées à Aubagne en 1797 devant le Roi Louis XVIII et cela leur valut une grande vogue par toute la France* » (P. Tugal, Rolet, 26 juin).

« *L'église que Suger avait entreprise pour réunir l'avant-nef au chœur qu'il avait terminés en 1940 et en 1144* » (Le Monde, 29-30 juin).

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 5703. — 1947.
Dépôt légal : 4e trimestre 1947.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1947